

A photograph of a forest path. The path is made of brown mulch and leads into a dense forest of tall, green trees. The path is lined with vibrant purple flowers, likely bellflowers, which are in full bloom. The sunlight filters through the leaves, creating a dappled light effect on the path and the surrounding foliage. The overall atmosphere is peaceful and natural.

SUR
LEURS
TRACES...

Sur leurs traces...

Histoires des pionniers Adventistes



Edité et mis en page par :

Marc et Elisabeth Fury
1223 chemin de la Croix Blanche
81360 Arifat

etoiledumatin.fr
maranathamedia.fr

Sommaire

| | |
|--|-----|
| Étranges et mystérieuses : les voies de Dieu | 1 |
| Des visions et des songes | 5 |
| Des prédicateurs insolites | 7 |
| Le fermier et le capitaine | 9 |
| Ce vieux sabbat juif !..... | 29 |
| La grande déception de 1844..... | 32 |
| Une grande découverte et une petite erreur | 37 |
| Je suis un homme perdu..... | 45 |
| Un destin hors du commun | 48 |
| Premières publications..... | 62 |
| Premiers voyages..... | 64 |
| Des soutiens indispensables | 66 |
| La bête aux dix cornes | 69 |
| Un moine franciscain..... | 72 |
| Les visions de M ^{me} White..... | 84 |
| La manière forte | 91 |
| Des hommes vaillants | 94 |
| Uriah et Annie Smith..... | 98 |
| Premier salaire des prédicateurs Adventistes | 101 |
| Un voyage mouvementé..... | 104 |
| Un médecin comme on n'en trouve guère ! | 111 |
| Création d'un premier institut médical..... | 115 |

| | |
|--|-----|
| Ces bâtiments seront détruits par le feu !..... | 119 |
| La lettre | 123 |
| La charrue abandonnée..... | 126 |
| La résille volée | 129 |
| La foi transporte les montagnes..... | 132 |
| La vision oubliée | 135 |
| Le sillon fraîchement labouré | 142 |
| Une lumière étrange..... | 146 |
| M ^{me} White prédit le tremblement de terre de San Francisco..... | 148 |
| M ^{me} White insolite | 154 |
| Une femme extraordinaire | 158 |
| Ce qu'il souhaitait avant tout..... | 162 |

ETRANGES ET MYSTERIEUSES : LES VOIES DE DIEU

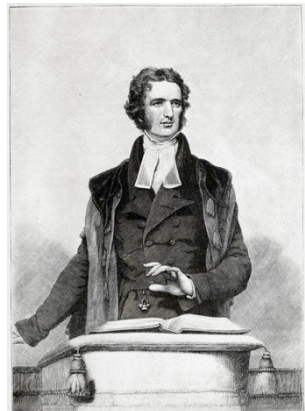
Des coïncidences singulières

Ecoutez une chose étonnante. Vers 1820-1830, en divers pays, plusieurs hommes, souvent à l'insu les uns des autres, se mirent avec passion à l'étude des prophéties bibliques. De cette étude naquit chez tous une certitude aveuglante : le retour du Christ était proche.

Qu'un pasteur, à force d'étudier les Ecritures, en vienne aujourd'hui à de semblables conclusions, c'est là chose toute naturelle. Mais l'était-ce vraiment, il y a cent cinquante ans, alors que ces questions n'étaient guère débattues, et que bien rares étaient ceux qu'elles préoccupaient ? En outre, n'est-il pas positivement extraordinaire que, dans plusieurs cas, ces découvertes aient été faites par des gens simples, des laïques n'ayant reçu qu'une instruction élémentaire ? Manifestement, ces gens de foi étaient guidés par l'Esprit de Dieu.

Nous nous contenterons de mentionner quelques cas typiques. Certains sont, vous le constaterez, assez troublants.

En 1822, Edward Irving, un jeune prédicateur, devint pasteur d'une petite église presbytérienne de Londres. La trentaine, grand, bien proportionné, avec une souple chevelure noire et des dons incontestables d'orateur, il fit sensation dans sa petite communauté. Plusieurs membres du Parlement se mirent à fréquenter régulièrement son église. Le Premier ministre de Grande-Bretagne lui-même assista à l'un au moins de ses sermons. Edward Irving était de plus un homme profondément consacré, qui se donnait entièrement à ses activités pastorales.



Le nombre des fidèles de son église augmenta si rapidement qu'il devint urgent de construire un nouvel édifice. « On choisit pour cela Regent Square, en plein centre de Londres, où se dressa bientôt un magnifique temple. Irving faisait salle comble partout où il prêchait. » - R. Gerber.

Irving entra en contact avec un petit groupe d'hommes de foi qui s'étaient mis avec ardeur à l'étude des prophéties. Parmi eux, un très riche banquier, sir Henry Drummond, membre du Parlement. Ces recherches captivaient Irving au plus haut point. Il étudia la question avec passion et acquit lui aussi la conviction **de la proximité du retour du Christ et la fin du monde**. Il se mit alors à prêcher sur le sujet et même à écrire des livres. Il participa en outre à ce qu'on appellerait aujourd'hui des symposiums, c'est-à-dire des réunions où plusieurs exposaient le même sujet. Ces conférences se tinrent à Albury Park, chez Henry Drummond. La première qui eut lieu en 1826, dura six jours. Il y en eut cinq en tout, une chaque année, jusqu'en 1830. L'un des participants était un Israélite fils de rabbin, converti à la religion catholique. Il s'appelait Joseph Wolff.

La prédication d'Irving suscita un enthousiasme prodigieux et entraîna même quelques manifestations fanatiques (don des langues, etc.) que le Synode estima déplacées. Irving, révoqué, dut se démettre de ses fonctions à Regent Square. Usé prématurément par les soucis et par une activité débordante, il mourut à Glasgow en 1834, âgé seulement de quarante-deux ans.

L'ardente influence de cet homme d'élite se fit sentir en Angleterre, en France et en Suisse où elle fortifia l'inspiration des hommes du réveil.

« Une comète dans le ciel missionnaire »

C'est par cette expression qu'on a désigné Joseph Wolff, cet homme extraordinaire dont Dieu se servit pour attirer l'attention de toute une partie du monde sur **l'imminence du retour du Christ**.

Joseph Wolff est né en Bavière, en 1795, de parents juifs. Son père était rabbin. Des juifs pieux venaient chaque jour s'entretenir avec son père et l'enfant suivant avec un intérêt passionné ces conversations où il était question de la venue en gloire du Messie. Jésus de Nazareth lui avait été présenté comme un Juif de génie qui se prétendait le Messie et que le sanhédrin avait condamné à mort. Mais, se demandait l'enfant, ce Jésus, n'était-il pas une sorte de prophète ? Et Jérusalem n'avait-elle pas été détruite parce que les

Juifs avaient massacré les prophètes ? Et si ce Jésus condamné par les Juifs avait été innocent ? En ce cas, les Juifs n'étaient-ils pas coupables ? Ces questions préoccupaient beaucoup le petit Joseph.

Un jour – il avait sept ans – s'entretenant avec un homme âgé, un chrétien, il parla avec fierté du triomphe d'Israël à la venue du Messie. Le vieillard éprouva des scrupules à laisser cet enfant dans l'erreur. « Mon cher enfant, lui dit-il avec bonté, je vais te dire qui est le vrai Messie. C'est Jésus de Nazareth. Lis le 53^e chapitre d'Ésaïe. Tu seras convaincu. »

L'assurance du vieillard impressionna l'enfant. De retour à la maison, il s'empressa de lire le fameux chapitre. Il en fut extrêmement troublé. Les coïncidences étaient pour le moins étranges. « Ce chrétien serait-il dans le vrai ? » se demandait-il sans oser conclure. Il pria alors son père de lui expliquer le 53^e chapitre d'Ésaïe, mais « se heurta à un si glacial silence qu'il n'osa plus jamais entamer ce sujet avec lui. » Cela ne fit que renforcer son désir de s'instruire sur la religion chrétienne.

Joseph Wolff a maintenant dix-sept ans. Nous le trouvons à Prague, où il vient de se convertir à la foi catholique. A vingt ans, il est à Rome, étudiant au Collège de la Propagande, où il se prépare à devenir missionnaire. Mais il s'indigne de la quasi-divinité qu'on prête au pape. Ayant son franc-parler, il critique ouvertement les abus qu'il constate et qui lui causent à lui, catholique sincère, une tristesse profonde. Il se fait ainsi des ennemis et comme d'autre part l'atmosphère ne lui convient pas, il s'enfuit en Suisse et, de là, passe en Angleterre.

Il a maintenant vingt-trois ans. Dégoûté de l'Église romaine, il entre dans l'Église protestante anglicane et étudie les langues orientales à Cambridge. Enfin, à l'âge de vingt-six ans, il est envoyé comme missionnaire chez les Juifs dispersés.

Commencent alors les voyages de cet homme hors du commun qu'on pourrait appeler le Juif errant et qui, pendant dix-huit ans, a parcouru quatre des cinq parties du monde pour avertir les enfants d'Israël que le salut par Jésus de Nazareth leur est offert, à eux aussi.

La liste des pays qu'il parcourt est impressionnante. Mentionnons-les rapidement : l'Égypte, la Palestine, la Mésopotamie, la Perse, la Géorgie et les diverses parties de l'empire turc. Après son mariage avec Georgina Walple, il repartit avec elle, à ses propres frais, pour prêcher l'Évangile dans les

pays qui bordent la Méditerranée. Puis il se sentit appelé à visiter l'Asie centrale et il entreprit seul ce périlleux voyage. Il parcourut encore l'Égypte, l'Arabie, l'Abyssinie, et retourna en Angleterre en passant par l'Afghanistan, les Indes, le Cap, Sainte-Hélène et l'Amérique.

« Vendu une fois comme esclave, trois fois condamné à mort, empoisonné une fois, battu de verges, mis en prison, il eut à souffrir de la faim, de la soif, de plusieurs maladies et enfin du choléra morbus », écrit Louis Gaussen qui le connaissait personnellement. Et voici le portrait, laissé par Louis Way, de cet homme exceptionnel qui fut quelques temps son compagnon de voyage :

« Un homme qui, dans Rome, appelle le pape la poudre de la terre ; qui dit aux Juifs que la Gemara (2^e partie du Talmud) est un mensonge ; qui passe ses jours à discuter et ses nuits à examiner le Talmud ; un homme pour qui une caisse est un oreiller, et un pavé de brique un lit de plumes... un homme qui parle aux Orientaux sans interprète, qui vit sans nourriture et qui paie sans argent ; un homme qui oublie également les insultes et les flatteries, qui ne connaît rien des manières du monde, et qui cependant communique avec les hommes de tout rang sans jamais en choquer aucun... » - L. Gaussen, « Les Juifs évangélisés enfin... », p. 100-104.



Ce missionnaire intrépide, qui parlait un grand nombre de langues, prêcha parmi les Juifs, les Turcs, les Mahométans, les Persans, les Hindous, les Chaldéens, les Syriens, les Sabéens. Il s'adressa à des pachas, à des cheikhs, au shah, à des rois, et à la reine de Grèce. Le thème de sa prédication était toujours la même : **le prochain retour du Messie**, et il le prêchait avec une grande ferveur. Il mourut en 1862. Il avait soixante-sept ans.

DES VISIONS ET DES SONGES

Il est, dans la Bible, une prophétie saisissante que nous répétons comme des perroquets et qui mérite pourtant qu'on l'examine dans ses détails. Pour piquer notre curiosité, nous dirons simplement qu'elle a **déjà commencé à se réaliser**. Nous allons vous en fournir la preuve. Mais relisons ce texte et soulignons-en ce qui nous intéresse plus particulièrement.

« Après cela je répandrai **mon esprit** sur **toute chair** ;
Vos fils et vos filles prophétiseront,
Vos **vieillards** auront des **songes**,
Et vos jeunes gens des visions.
Même sur les serviteurs et les servantes,
Dans ces jours-là, je répandrai mon esprit.
Je ferai paraître des prodiges dans les cieux et sur la terre,
Du sang, du feu et des colonnes de fumée ;
Le soleil se changera en ténèbres,
Et la lune en sang,
Avant l'arrivée du jour de l'Éternel,
De ce jour grand et terrible. » - Joël 2 : 28-31.

Ce texte est d'une clarté parfaite. Replaçons-le donc dans le cadre de la vie quotidienne. Il précise :

- Ce qui doit se passer **d'insolite** et qui tient du **prodige**.
- Qui aura le privilège des **songes** ou des **visions**.
- L'époque approximative où cela se produira.

L'époque ? n'est-elle pas la nôtre – à condition de ne pas la comprendre d'une façon exagérément limitée ? Aujourd'hui, les incroyants eux-mêmes, ceux qui refusent toute idée de Dieu (athées, philosophes rationalistes, sceptiques de toutes nuances) ne croient plus en un avenir pour notre planète. Ils savent que, tôt ou tard, tôt selon toute probabilité, le monde arrivera à sa fin. Ils pensent seulement que l'homme sera le propre artisan de son extermination. En quoi ils sont dans l'erreur. Mais ils y croient. Mieux : ils ont acquis l'affligeante conviction que l'échéance redoutée – « ce jour

grand et terrible » – est maintenant très proche. On voit que la notion d'époque ne soulève guère de problèmes.

Les songes et les visions nous paraissent déjà plus étrangers à notre existence de civilisés du 21^e siècle. On veut bien croire aux prédictions fantaisistes des Madames Soleil, mais des songes !... C'était bon au temps des patriarches, au temps de Joseph, ou du prophète Daniel. Mais pas pour nous, voyons ! Soyons réalistes ! Quant aux visions, nous estimons qu'elles conviennent parfaitement aux mystiques, à ceux dont ont dit, avec un rien de commisération, qu'ils n'ont pas les pieds sur terre. « Il a des visions ! » ironise-t-on. Autrement dit : « Il n'a plus tout à fait le sens des réalités ! »

Mais reconnaissons que ce sont nos habitudes de langage et nos habitudes de penser qui sont en défaut. Le sens vrai des mots s'est tellement affaibli que nous sommes presque incapables de leur donner la pleine signification du texte biblique. Ces songes et ces visions ont existé, nous en avons des preuves formelles, concluantes, et pas seulement au temps de Joseph ou de Daniel, mais dans des temps bien plus proches du nôtre. Ne soyons pas sceptiques. Il est trop grave d'ignorer Dieu quand il se manifeste. Nous allons vous donner, de ces phénomènes, des exemples stupéfiants et rigoureusement authentiques. Ces faits presque incroyables tant ils sont merveilleux sont attestés par de nombreux témoins. Et le prodige se reproduira un jour, vraisemblablement. Ces faits étranges, miraculeux, doivent faire naître en nous la foi en la toute-puissance de Dieu, la crainte aussi, et une volonté déterminée de nous préparer sans délai pour « l'arrivée du jour de l'Eternel, de ce jour grand et terrible. »

DES PRÉDICATEURS INSOLITES

« En Hollande, Dieu se servit de Hentzepeter, conservateur du Musée Royal de La Haye, pour attirer l'attention sur la question eschatologique (autrement dit de **la fin des temps**). Hentzepeter eut **un songe** à ce propos. Il fit paraître une brochure en 1830. Douze ans plus tard, en 1842, il eut connaissance du Mouvement de William Miller en Amérique.

« En Allemagne, c'est un instituteur bavarois, Léonard Heinrich Kelber qui, dès 1824, fit retentir un message précis. Dans un petit livre qu'il publia alors, et dont la 4^e édition porte la date de 1842, il annonçait **la fin du monde** pour 1843.

« Dans les pays scandinaves (Suède, Norvège, Danemark), l'honneur de proclamer **l'imminence du retour du Christ** revint à **des enfants**.

« La Suède surtout fut témoin de ce fait exceptionnel. Les lois, très strictes, interdisant la prédication à ceux qui n'appartenaient pas au clergé, des jeunes gens et des enfants (qui avaient annoncé le retour du Christ) furent punis. Mais ils déclaraient ne pas pouvoir agir autrement, car une telle puissance s'emparait d'eux qu'ils se sentaient obligés de supplier les gens de se préparer pour le jugement.

« Dans une certaine localité, une fillette de cinq ans, sans savoir ni lire ni chanter, se mit à chanter correctement un cantique luthérien, proclamant ensuite avec puissance que l'heure de son jugement [de Dieu] est venue, et exhortant les siens à se préparer à la rencontre imminente du Seigneur. Les membres non-croyants de sa famille se convertirent.

« Un vieillard d'Orebro, en Suède, raconta au pasteur Loughborough, ce qui se passa en 1843 à Karlskoga, où il habitait : un petit garçon de huit ans qui n'avait jamais appris à lire, se mit à prêcher, citant de nombreux textes. Les gens disaient : 'Il est rempli de la Bible'.

Cela eut lieu après que le roi Oscar fut intervenu en faveur des persécutés, de sorte que le pasteur de l'endroit ne pouvait traduire l'enfant devant le



tribunal, ni l'arrêter dans son travail ; il demanda simplement qu'on le lui amenât et il démasquerait son ignorance de la Bible.

« En présence du peuple, le pasteur ouvrit le recueil de cantiques, demandant au petit de lire. Ce dernier répondit : 'Je ne sais pas lire' ; mais, tournant le dos au psautier, il chanta correctement le cantique, du commencement à la fin, tandis que le pasteur vérifiait dans le recueil avec étonnement. Puis le ministre dit au garçon : 'Tu sembles tout savoir'. L'enfant de répondre : 'Non. Il ne nous est pas toujours permis de dire tout ce que nous savons !'

« Le pasteur ouvrit alors le Nouveau Testament, et le dialogue suivant s'engagea : 'Lis-moi quelque chose ici. – Je ne sais pas lire. – Après tout, que connais-tu de la Bible ? – Je sais où se trouve un verset renfermant 14 fois le mot **et**. – Non, il n'existe pas de texte semblable dans la Bible. – Voulez-vous lire Apocalypse 18 : 13, s'il vous plaît ?' Alors que le pasteur lisait, les gens comptaient : le mot **et** se trouvait bel et bien 14 fois dans ce verset... L'auditoire s'écria : 'Voyez ! voyez ! le garçon connaît mieux la Bible que le Pasteur ! Celui-ci, embarrassé, abandonna la discussion et ne molesta plus personne à ce sujet (Il s'agissait naturellement de la Bible Suédoise).

« Ole Boquist et Erik Walbon, âgés respectivement de quinze et dix-huit ans, se mirent aussi à prêcher en 1843. Ils furent battus de verges et jetés dans la prison d'Orebro. Une fois leurs plaies guéries, on les fit sortir du cachot en leur demandant : 'Voulez-vous cesser de prêcher cette doctrine ?'. Tandis qu'on les battait à nouveau, rouvrant ainsi leurs plaies, ils répondirent : 'Nous prêcherons ce que le Seigneur nous ordonnera de prêcher'. Sur l'intervention d'une paroissienne d'Orebro, le roi Oscar donna l'ordre de libérer ces jeunes gens. » - R. Gerber, 'Le Mouvement Adventiste', p. 26-28.

Vers la même époque, aux États-Unis, des hommes qui n'avaient pas eu de connaissance des faits étranges que nous venons de relater, et qui n'avaient jusque-là manifesté que peu d'intérêt pour la Bible, se mirent à l'étudier avec ardeur et en retirèrent, eux aussi, la conviction que **Jésus-Christ allait bientôt revenir**. Dans les pages qui suivent, nous allons vous présenter deux d'entre eux.

LE FERMIER ET LE CAPITAINE

D'après A. Delafield

Au siècle dernier vivaient aux États-Unis un fermier qui devint capitaine et un capitaine qui devint fermier. Et, ce qui est plus étrange encore, c'est que ces deux fermiers-captains (ou capitaines-fermiers, comme on voudra !), qui, au début, ne se connaissaient pas, nous importent grandement, à nous, jeunes adventistes du 21^e siècle. Car sans eux, sans leur ferveur combative, nos Sociétés de Jeunesse n'auraient sans doute pas vu le jour...

Nous commencerons par vous entretenir de l'un d'eux.

Les idées à la mode !

William, né en 1782 de fermiers aisés vivant à Pittsfield, Massachusetts, eut en quelques années une ribambelle de frères et sœurs – 11 sœurs, 5 frères ! On le forma à la fois à l'étude et aux travaux des champs. Manifesta-t-il beaucoup de penchant pour l'agriculture ? On ne sait. Mais il aimait les livres. Le soir, quand tout le monde était couché, il quittait son lit et, marchant sur la pointe des pieds, venait s'installer devant la grande cheminée. Remettant une bûche sur les tisons mourants, il passait ainsi les petites heures de la nuit plongé dans un livre. Quand ses membres commençaient à s'engourdir, il rejoignait son lit et s'endormait d'un sommeil lourd.



Ses parents étaient de braves gens, des croyants sincères à qui leur foi suffisait amplement... William, à l'instar de nombreux jeunes gens issus de familles chrétiennes, rejeta ce patrimoine spirituel pour se tourner vers tout ce qui lui paraissait curieux, nouveau. Il se mit à fréquenter des jeunes écrivains qui jugeaient la Bible un livre démodé et qui prônaient les nouvelles

théories du scepticisme. Ils se prétendaient déistes. William devint l'un des leurs. Sa mère en éprouva un profond chagrin mais le grand-père jugea tout autrement la chose : ' Ne t'en fais pas trop au sujet du gamin, disait-il à sa fille. Le jour viendra où il jouera son rôle dans la cause de Dieu !... ' Le plus affecté était peut-être l'oncle Elihu, car il était pasteur de l'église baptiste.

A l'âge de vingt et un ans William se maria, fit l'acquisition d'une ferme dans l'Etat du Vermont et se mit à l'exploiter. Chaque fois que des membres de sa famille venaient lui rendre visite, ils lui parlaient de son âme et le sommaient de revenir à Dieu. William les écoutait avec un sérieux imperturbable mais, après leur départ, il répétait ces pieux discours à ses amis et ils en faisaient des gorges chaudes : comment des gens sensés pouvaient-ils se gargariser de telles sornettes ? Quelle naïveté !...

Les jeunes aiment souvent passer pour des esprits forts. William et ses amis ne faisaient pas exception à la règle.

Le truculent capitaine

En 1812, William entra dans l'armée avec le grade de capitaine. Il venait d'avoir trente ans. Le milieu n'était gère de nature à lui inspirer le goût des choses religieuses. Bien au contraire ! Il était maintenant le capitaine **William Miller**, un dur à cuire ! Et qui ne s'en laissait pas conter !...

Il avait sous ses ordres un certain sergent Willey qui tenait sous sa tente de petites réunions de prières. L'assistance n'était pas nombreuse ! La plupart des soldats se rassemblaient non pour prier, mais pour jouer aux cartes, pour boire et pour jurer, en vrais soudards qu'ils étaient. Le capitaine Miller, qui était au courant des initiatives prises par Willey, et qui se gaussait de la douce folie du sergent, résolut de faire à celui-ci une bonne farce. Il le fit convoquer et, prenant son air le plus rébarbatif, il l'apostropha sans ménagement : 'Sergent Willey, vous savez qu'il est interdit de jouer aux cartes le soir, dans les tentes. Hier soir votre tente était éclairée et vous jouiez avec des amis ! Que cela ne se renouvelle pas ! Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas ?'

Le pauvre sergent était abasourdi. Mais simplement, avec beaucoup de fermeté, il repoussa l'accusation mensongère :

- Mon capitaine, personne n'a joué dans ma tente !

Le capitaine simula l'emportement :

- Comment ? Vous oseriez prétendre que vous ne jouiez pas ? Et que faisiez-vous donc alors, s'il vous plaît ?
- Mon capitaine, nous étions réunis pour prier !

La franchise du sergent, le courage avec lequel il avait fait front, son refus d'user du moindre artifice touchèrent le cœur du capitaine au point que ce dernier dut faire un violent effort pour dissimuler son émotion ; et, c'est la voix altérée, soudain très grave, qu'il congédia son sous-officier.

Cet incident fit une profonde impression sur le truculent capitaine. Quelques temps plus tard, il quitta l'armée, et acheta une ferme à Low Hampton dans l'Etat de New York. Il devint membre de l'Eglise baptiste et même accepta occasionnellement de participer aux services. Un dimanche – il était en train de lire le sermon – il se sentit soudain si bouleversé qu'il fut incapable de continuer et il dut s'asseoir. Les jours suivants, il tomba dans une grande perplexité ; il avait vécu et la vie ne lui avait rien apporté ; il se sentait vide et inutile et il souhaita ardemment être délivré de ce sentiment d'impuissance. Alors lui revinrent en mémoire les principes reçus dans son enfance : un Sauveur, le Christ, l'Homme-Dieu, seul chemin du salut. 'Qui sait ? se dit-il. Examinons la chose, cela n'engage à rien !', et il ouvrit sa Bible...

Il avait obéi à une curiosité inquiète et maintenant il était pris par ce qu'il lisait. Les récits des Evangiles lui causèrent une émotion étrange et forte. Il se converti et se mit à chercher, dans toute la Bible, les révélations concernant la personne du Christ. Ses amis pensèrent qu'il avait perdu l'esprit, mais il n'en avait cure. Il se sentait entre les mains de Dieu, désigné pour une mission particulière et cet abandon de tout son être à un autre, le comblait d'une joie jamais éprouvée auparavant. Désormais, il vivrait pour servir !

Dieu aime les audacieux

Bientôt, l'ex-capitaine Miller devint un spécialiste des livres prophétiques. En étudiant attentivement le livre de Daniel et l'Apocalypse, il acquit la conviction que le retour du Christ ne tarderait pas. Il consulta l'Histoire, un sujet qui lui était familier, fit des calculs précis et, s'appuyant sur



la prophétie de Daniel 8 : 14, crut pouvoir fixer à 1844 la date du retour du Christ (La prophétie parlait du décret autorisant la reconstruction de Jérusalem, ce qui donnait la date de 457 avant J.-C. Il y ajouta simplement 2300 ans – les 2300 soirs et matins mentionnés dans cette prophétie et qu'il savait compter pour des années. L'addition

l'amenait à 1843-1844). On était en 1831. Douze ans, treize ans tout au plus ! se dit Miller. **Et le Christ reviendra !** Il faut absolument en avvertir le monde.¹

Mais il hésitait à lancer cette bombe, et cela se conçoit ! Il fallait bien de l'audace pour proclamer une théorie aussi extravagante ! D'un côté, il se sentait poussé à le faire ; de l'autre il se disait que personne ne l'obligeait à assumer ce rôle... Ne parvenant pas à trancher la question de sa propre initiative, il pria, faisant à Dieu la proposition suivante : il accepterait d'exposer son point de vue en public si une invitation expresse lui était adressée en ce sens...

Une demi-heure s'était à peine écoulée quand Miller reçut la visite d'un des fils Guilford, de Dresde, une localité située à 25 km de là. Le jeune homme venait de la part de son père prier William Miller de bien vouloir se charger de l'étude biblique du lendemain en prenant pour sujet « **le retour du Christ** ».

Cette réponse quasi-immédiate et d'une clarté déconcertante remplit Miller d'irritation envers lui-même. Comment avait-il été assez stupide pour prendre un engagement aussi absurde ? Mais il n'irait pas, voilà tout !... Sans plus s'occuper du garçon, tout à ses pensées moroses, il gagna un bosquet voisin et là, se jetant à genoux, il supplia Dieu, pendant près d'une heure, de ne point l'obliger à parler. Finalement la paix descendit en

¹ La prophétie disait : « 2300 soirs et matins ; puis le sanctuaire sera purifié. » – Dan. 8 : 14. L'erreur de Miller semble avoir porté sur la nature de l'événement.

lui, il se soumit et promit au Seigneur d'obéir si Celui-ci voulait bien le soutenir dans son effort.

Revenant à la maison, Miller trouva le garçon qui attendait et il lui signifia son acceptation ; après s'être restaurés, ils partirent ensemble pour Dresde. La réunion avait lieu chez des particuliers, et l'assistance était nombreuse. A son propre étonnement, Miller parla avec assurance et sut si bien convaincre ses auditeurs qu'on le pria de donner d'autres études au cours de la semaine, il accepta. Bientôt les gens se pressèrent pour l'écouter ; il en vint même des villes voisines. Lorsqu'il quitta l'endroit, quelques jours plus tard, 13 familles s'étaient converties (à l'exception de deux personnes). Rentré chez lui le lundi suivant, Miller y trouva une lettre l'invitant à se rendre au Vermont pour y prêcher sur **le retour du Christ**. Or son correspondant ignorait tout de ce qui venait de se passer à Dresde. C'était une nouvelle réponse de Dieu venant confirmer la première.

Cette seconde invitation fut suivie de plusieurs autres. Miller se mit alors à prêcher intensément dans les églises et chez les particuliers. Il écrivit aussi une brochure exposant ses vues sur la prophétie. Naturellement, les travaux de la ferme furent négligés... Mais Miller ayant reçu l'appel ne pouvait se taire. Durant une dizaine d'années, c'est-à-dire jusqu'en 1842, il donna, il le dit lui-même, trois mille deux cents conférences, et il convainquit plus de 50 000 personnes de l'imminence du retour de Jésus. Ces nouveaux convertis prirent le nom d'Adventistes (ceux qui attendent l'avènement du Christ) ; mais ils étaient toujours des observateurs du dimanche. Dieu faisait faire à son peuple un seul pas à la fois.



Le garçon qui voulait devenir marin et le requin

En introduisant ce récit, nous vous avons prévenus que nous parlerions de deux hommes, un fermier devenu capitaine et un capitaine qui se fit fermier. Le second personnage est le futur capitaine de vaisseau **Joseph Bates**.

Le jeune Joseph naquit dix ans après Miller, en 1792. Il avait un an quand ses parents quittèrent la ville de Rochester (Etats-Unis) pour aller s'établir à New Bedford, sur la côte Atlantique.

Tout enfant, Bates avait souhaité devenir marin. Il aimait l'aventure et s'imaginait volontier allant de découverte en découverte à travers le vaste monde. Ce qui l'intriguait surtout, c'était l'autre face de la sphère terrestre, celle qu'il ne connaissait pas ! Persuadé que son père ne le laisserait jamais partir, il n'osa pas lui faire part de ses projets. Mais il les confia à sa mère qui s'efforça de l'en dissuader. Un jour, cependant, pour avoir la paix, elle consentit à le laisser s'embarquer sur le bateau de son oncle qui faisait route vers Boston. Elle pensait ainsi guérir l'enfant de ce désir irraisonné. Ce fut le contraire qui se produisit ; le penchant du gamin pour la mer n'en devint que plus vif.

On peut s'étonner que, fils de terriens, le petit Joseph ait manifesté un si vif désir de naviguer. En fait, il semble que le facteur déterminant ait été l'installation à Fairhaven ; l'enfant restait des heures à contempler le jeu des vagues ou le mouvement des bateaux dans le port. Les long-courriers qui y faisaient relâche le portaient à rêver de pays lointains. Les marins, de leur côté, enflammaient son imagination avec le récit de leurs aventures. Aussi n'avait-il qu'une envie : être, à son tour, matelot.

Quelque temps plus tard, la « Fanny » – commandant Terry – se préparait à faire voile pour l'Europe. Ayant sollicité et obtenu la permission de son père, le jeune Joseph, qui n'avait pas encore quinze ans, se joignit à l'équipage et fut affecté au service des cabines.



Le voilier transportait en Angleterre une importante cargaison de blé. Le voyage aller se fit sans histoires. Au retour, la présence d'un requin qui suivait obstinément le navire, offrit à l'équipage

une diversion sportive : dans l'espoir d'arriver à harponner l'animal, les matelots avaient fixé à la poupe un filin auquel était accroché un énorme morceau de viande ; un hameçon y était caché. Mais, soit indifférence, soit méfiance instinctive, le requin dédaignait l'appât et se contentait de nager dans le sillage du bateau.

Un dimanche, vers le soir, le jeune Joseph grimpa au mât pour voir si un autre bâtiment était en vue. Comme il redescendait, il perdit pied et, brisant des agrès dans sa chute, fut catapulté par la résistance élastique des cordages, et se retrouva dans les flots... Quand il fit surface, il constata avec terreur qu'une distance considérable le séparait déjà du navire. Mais des hommes de l'équipage avaient été témoins de sa chute et, déjà, le capitaine ordonnait de lancer un filin pour qu'il pût s'y attacher. On le hala lentement jusqu'au navire ; là, dans un ultime effort, les matelots le hissèrent à bord.

- Es-tu blessé ? s'enquit le capitaine.

Non ! il en était quitte pour la peur...

- Et le requin, qu'est-il devenu ? lança soudain quelqu'un.

Le requin !... Tant qu'il était dans l'eau, Joseph n'y avait même pas pensé. Mais, maintenant qu'il était sain et sauf, il se voyait rétrospectivement déchiqueté en petits morceaux et rougissant l'eau de son sang... Il se mit à trembler de tous ses membres. Mais il voulut en avoir le cœur net. Traversant le pont, il alla inspecter la partie de la mer qui avait jusque là échappé à son investigation. Alors il aperçut le monstre sanguinaire, sa nageoire dorsale émergeant à peine des vagues, masse argentée qui virait lentement contre le flanc du bateau pour reprendre sa place en poupe ! Une seule explication était possible : le garçon venait d'être miraculeusement protégé. Joseph en eut positivement la certitude. Le reste de l'équipage partagea sa conviction.

L'iceberg

Quelques semaines plus tard, alors que le navire naviguait en Mer Blanche, il heurta un iceberg. Comme il fendait la mer, toutes voiles dehors, le choc fut extrêmement violent. La proue s'encastra littéralement dans le bloc de glace. Sur le pont, le capitaine et son second s'agenouillèrent pour se recommander à Dieu. Des fissures s'étaient produites dans la coque et l'eau pénétrait lentement les cloisons. Par bonheur les pompes fonctionnaient normalement. On amena les voiles et le navire que le vent ne chassait plus se dégaugea lentement. Il rejoignit tant bien que mal un port d'Irlande où on le mit en cale sèche.

En captivité

Ces deux délivrances successives – il avait déjà échappé à la noyade et au requin – firent grande impression sur l’esprit du jeune Bates. Il connut d’ailleurs bien d’autres aventures. Le bateau sur lequel il naviguait essuya d’effroyables tempêtes dont l’une faillit bien lui être fatale. A la suite du naufrage, Joseph Bates s’était rendu à Liverpool pour tâcher de trouver un navire en partance pour Boston. La veille du départ, des gardes royaux firent une descente dans la taverne où le jeune Bates logeait. Ils l’arrêtèrent et l’emmenèrent au siège de la Royal Navy. Des centaines de marins américains furent ainsi capturés et obligés de servir sur des bateaux de la Marine Britannique. Ce fut même une des raisons de la déclaration de guerre des Etats-Unis à l’Angleterre en 1812.

La guerre étant déclarée, qu’allait-il advenir de ces jeunes Américains engagés sur les navires de Sa Majesté le Roi d’Angleterre ? En tant que citoyens américains, Joseph Bates et plusieurs autres marins dans le même cas allèrent trouver le commandant de leur unité. Ils protestèrent violemment contre l’obligation où ils étaient de se battre contre les navires de leur propre pays.

Le capitaine eut le tact de comprendre l’ambiguïté d’une telle situation. Les jeunes gens reçurent l’ordre de rallier l’Angleterre. Ne sachant que faire d’eux, les autorités les firent incarcérer d’abord dans un vieux rafiote servant de prison, puis à l’abri des murs épais d’une forteresse. C’était, dira plus tard Joseph Bates, la prison la plus sordide de toutes celles que j’ai eu l’occasion de visiter ! Cette incarcération se prolongea durant deux ans et demi, ce qui porte à cinq ans ce séjour forcé dans les limites territoriales de la perfide Albion.

Libéré une fois la paix signée, Joseph Bates rentra aux Etats-Unis où il s’empressa d’épouser Prudence Nye, sa petite amie de toujours : ils s’aimaient déjà au temps des tresses dans le dos. En dépit de cette longue absence de cinq années, Prudence avait fidèlement attendu son amoureux.

Joseph Bates reprend alors du service en mer et s’engage sur un navire en partance pour l’Europe. Il monte en grade, devient second puis capitaine au long cours. Prudence acceptait-elle facilement d’être l’épouse d’un marin à qui il arrivait de passer six mois en mer sans toucher terre ? Le prétendre serait exagéré. Mais, comme des centaines d’autres épouses de marins elle

se pliait aux circonstances : ces absences prolongées étaient dans l'ordre des choses. Toutefois, elle obtint de son mari la promesse qu'il renoncerait à la mer dès qu'il aurait économisé une somme de dix mille dollars.

Les pirates

A cette époque, tout navigateur devait compter avec le risque d'avoir affaire, une fois ou l'autre, avec les pirates écumeurs de mers. Joseph Bates, qui avait passé vingt et une années en mer sans faire ce genre de rencontre, connut cette aventure redoutée lors de son dernier voyage maritime. A Rio de Janeiro, il avait accueilli à son bord huit marchands brésiliens qui devaient se rendre dans un autre port où ils comptaient investir leur capital consistant en pièces d'or. Trois jours plus tard, le navire fut arraisonné par l'équipage d'un bateau bizarre qui, après avoir tiré un coup de semonce, ordonna au commandant de stopper ses machines. Comprenant qu'il s'agissait d'une attaque de pirates, les Brésiliens se demandèrent où ils pourraient bien cacher leur or. Comme ils traversaient la cuisine, ils virent le cuisinier soulever le couvercle d'une énorme marmite contenant des pommes de terre en train de bouillir.

- Pourquoi pas là ? suggéra l'un d'eux.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Ils versèrent leur sac d'or dans la marmite aux pommes de terre. Entraînées par leur poids, les pièces s'accumulèrent au fond. Les pirates montèrent à l'abordage et s'approprièrent tout ce qui leur parut avoir quelque valeur. Mais aucun d'eux n'eut l'idée de mettre le nez dans la fameuse marmite.

Une aventure macabre

Des bruits avaient circulé au sujet d'une autre aventure passablement macabre dont Joseph Bates aurait été, toujours selon la rumeur, la victime – une violation de tombe dans un cimetière près de Philadelphie, ou quelque chose dans ce genre. Interrogé à ce sujet, Joseph Bates se mit à rire : – En effet, c'est une très bonne histoire. Mais ce n'est pas à moi qu'elle est arrivée. C'est à un certain M. Lyon, qui me l'a racontée. D'après ce que j'ai compris, il avait été enlevé, vêtu d'une simple chemise de nuit, par des bandits qui l'emmenèrent dans le cimetière. Là, ils soulevèrent la dalle d'un

caveau et l'obligèrent à y descendre pour voler les bijoux d'une femme âgée qui avait été inhumée le jour même. M. Lyon, obligé d'obéir, prit les bijoux et les tendit aux malfaiteurs ; mais à peine les eurent-ils en main qu'ils firent retomber la dalle, emprisonnant l'homme avec le cadavre.

Dans la nuit épaisse qui l'entourait, le pauvre homme s'assit, en proie à une horrible angoisse. Une mort certaine l'attendait !... Mais quelque chose survint – autrement cette histoire n'aurait pu être racontée. Une autre bande de voleurs de cimetières s'attaqua au même tombeau. Entendant qu'on levait la pierre, M. Lyon se dressa et agita frénétiquement les bras en poussant des cris perçants. Les voleurs persuadés que le spectre de la morte les poursuivait s'enfuirent affolés. Comme M. Lyon était sur le point de les rattraper, il entendit l'un d'eux crier à son complice : « Patrick ! Patrick ! la vieille est à nos trousses ! » Quand ils atteignirent les rues éclairées, les voleurs se dispersèrent et disparurent. Il ne les revit jamais.

Un vrai loup de mer

Le capitaine Bates était un vrai loup de mer, c'est à dire un homme rude, aux instincts puissants. La plupart de ses pareils meublaient leur solitude en ingurgitant des quantités fabuleuses d'alcool. Il sut se garder de ce vice, mais ne dédaignait pas un petit verre de liqueur en guise d'apéritif ; de plus il était grand buveur de bière. Mais, ayant constamment sous les yeux le comportement de ses marins, il se rendit vite compte des effets abrutissants de l'alcool sur ces hommes. Certains buvaient jusqu'à leur dernier sou. Ayant acquis la conviction que de telles habitudes étaient néfastes, tant du point de vue moral que pour la santé, il décida, en ce qui le concernait, de renoncer aux liqueurs. Puis il s'abstint de boire du vin et même de la bière. Un peu plus tard, il jeta dans le Pacifique son dernier paquet de tabac. Non par conviction religieuse car, à l'époque, les questions spirituelles ne le préoccupaient guère, mais par discipline mentale et parce qu'il avait expérimenté l'effet nocif des stimulants. « Plus tard, il renonça également au thé et au café ainsi qu'à la viande et à la pâtisserie. » - R. Gerber.

Evidemment, une attitude aussi contraire aux usages en cours le mit parfois dans des situations plutôt gênantes. Ainsi, à un banquet où l'avait invité un riche marchand péruvien, on lui demanda de porter un toast à la santé de George Washington. Comme il refusait l'alcool, son hôte

s'emporta et voulut le forcer à boire. Joseph Bates résista et porta le toast à sa manière – en levant son verre qui ne contenait que de l'eau !

A une autre occasion, lors d'un pique-nique, on lui demanda de prononcer le bénédicité. Or, ayant aperçu, sur les tables, des viandes et des pâtisseries qu'il savait fort indigestes, Joseph Bates était assez embarrassé. Trois secondes de réflexion et il avait trouvé le moyen de tourner la difficulté : il pria le Seigneur de bénir tous les aliments sains qu'on était sur le point de servir. Il y eut quelques sourires en coin. Mais Joseph Bates n'avait pas renié des principes qu'il tenait pour vitaux et les personnes présentes savaient désormais à quoi s'en tenir !

Joseph Bates marche sur les traces de Miller

Durant les longs voyages en mer du capitaine Bates, sa femme et ses vieux parents ne cessaient de prier pour lui. Sont-ce ces prières qui l'incitèrent un jour à lire quelques chapitres de la Bible ? En tout cas, ce qu'il lut l'intéressa au plus haut point et le porta à s'interroger sur ses propres péchés. Il souffrait dans son âme du mal qu'il constatait en lui-même, et souhaitait en obtenir le pardon. Alors il pria, avec ferveur, durant toute une semaine, puis une autre encore et, bien qu'il n'eût reçu aucune réponse, inexplicablement, il se sentit mieux, presque apaisé, confiant. Il comprit alors qu'il suffit d'avoir la foi pour être pardonné. Cette expérience fut un pas décisif dans la vie de cet homme dont la vocation semblait pourtant bien tracée. Il n'en était rien cependant.



Après sa conversion, Bates donna sa démission de la marine marchand et se fit fermier. Mais, ayant toujours en vue le bien social, il fonda des sociétés de tempérance, afin, si possible, d'arracher les marins à leur ivrognerie, vice très répandu chez les gens de mer.

Un événement considérable et inopiné ramenée brusquement son attention sur la Bible : la chute d'étoiles de 1833, phénomène qui parut à plusieurs la confirmation d'une prophétie de Jésus : « Les étoiles tomberont du ciel... ». – Matt. chap. 24.

A quarante-sept ans, Joseph Bates était un croyant convaincu mais très ouvert à toute nouvelle notion susceptible d'approfondir son expérience religieuse. En 1839, il entendit pour la première fois Miller parler du retour du Christ. A l'issue de la réunion, il s'était dit : « C'est certainement vrai ! » et, d'emblée, il s'était joint au groupe de ces nouveaux 'adventistes' qui, s'appuyant sur l'Écriture, attendaient avec une grande ferveur le prochain retour du Christ.

Six ans plus tard, au printemps de 1845, quelques mois après le grand désappointement de 1844, Bates lut dans un journal intitulé « The Hope of Israel », un article démontrant que le sabbat était le seul vrai jour de repos. Comme on peut l'imaginer, sa première réaction fut négative : il était tout à fait réfractaire à l'idée d'observer le sabbat des Juifs. Mais la question le titillait ; il étudia cet article à fond, et consultant les textes bibliques qui se rapportaient au sujet, il finit par arriver à la conclusion qu'il ne s'agissait absolument pas du sabbat 'des Juifs', mais du saint jour du Seigneur. Il écrivit alors à la rédaction du journal et apprit ainsi qu'un groupe d'Adventistes de Washington, New Hampshire, s'étaient mis à observer le sabbat.

Bates ne s'en tint pas là. Il fallait absolument qu'il rencontre ces gens ! Il prit donc la diligence et se rendit à Hillsboro, où résidait un certain M. Wheeler, pasteur d'avant-garde, qui dirigeait un groupe du '7^e jour'. Il alla frapper à sa porte et lui expliqua qu'il souhaitait en savoir davantage au sujet du sabbat de l'Éternel. Cet homme affable le pria d'entrer. Ensemble, ils passèrent la nuit entière à consulter les textes de l'Écriture. Les premiers rayons de l'aube les trouvèrent priant que Dieu répande sur le monde entier la vérité redécouverte de la sainteté du sabbat. Bates reprit la route de Fairhaven convaincu que le sabbat était le seul véritable jour du repos. Il approchait de son domicile quand il rencontra un voisin, M. Hall, qui le salua :

- Alors, capitaine Bates, quoi de neuf ?
- Ecoutez ! Je viens de découvrir quelque chose d'extrêmement important : c'est que le 7^e jour est le sabbat de l'Éternel notre Dieu ! répondit Joseph Bates.
- Vraiment ? s'étonna M. Hall. Eh bien, je vais consulter ma Bible pour voir ce qu'il en est.

C'est ce qu'il fit. Peu après, il se mit lui aussi à observer le sabbat. Joseph Bates, lui, s'efforçait d'emporter l'adhésion des autres membres du groupe, parmi lesquels se trouvaient James White et Ellen Harmon. La question lui paraissait si fondamentale qu'il résolut de publier une brochure sur le sujet. Seulement, les fonds manquaient. Et comme faire sans argent ?

Quatre livres de farine

Joseph Bates avait longtemps joui d'une agréable aisance mais, depuis quelques années, il avait dépensé sans compter pour la cause de Dieu et ses réserves étaient épuisées. Alors il pria et comprit que le Seigneur lui procurerait les moyens pour faire paraître sa brochure. Il se mit donc à l'ouvrage avec une Bible et une concordance.

Il travaillait depuis une heure environ quand sa femme entra :

- Joseph, dit-elle, j'aurais besoin de quelques petites choses pour la cuisine, en particulier de farine.
- Combien t'en faut-il ?
- Environ quatre livres.
- Très bien !

En mari courtois Joseph Bates lâcha immédiatement son travail et se rendit dans une épicerie toute proche où il acheta exactement quatre livres de farine. En ce temps-là les gens achetaient habituellement la farine par barils mais Joseph Bates comptait qu'il ne lui resterait alors pas assez d'argent pour le sucre, le beurre et les œufs dont sa femme avait besoin. Il s'en tint donc aux quatre livres. Rentré chez lui, il déposa le tout sur la table de la cuisine et se remit au travail.



Prudence Bates

M^{me} Bates, occupée dans la cour, n'avait pas vu son mari rentrer. Quand elle aperçut les quatre livres de farine, elle s'interrogea sur leur provenance et alla s'informer auprès de son mari :

- Qui a apporté cette farine ?
- Pourquoi ? N'est-ce pas la quantité dont tu avais besoin ?

- Oui. Mais explique-moi comment toi, le capitaine Bates, qui as conduit des vaisseaux dans toutes les parties du monde, tu te déranges pour aller acheter chez l'épicier quatre pauvres petites livres de farine ! Vraiment, je ne te reconnais plus !...

- Ma chérie, lui répondit le capitaine, j'ai dépensé pour toi tout l'argent qui me restait !

M^{me} Bates ne connaissait pas leur situation financière en détail. Elle ignorait que les 11 000 dollars provenant de la vente d'un bateau avait été dépensés pour promouvoir l'œuvre de Dieu et aider des familles nécessiteuses. Elle s'exclama :

- Tout l'argent, dis-tu ?... Mais je croyais que nous étions riches !

Le capitaine se leva avec toute la dignité d'un capitaine qui dirige son navire et décréta :

- Je vais écrire un livre. Je le distribuerai et répandrai ainsi dans le monde la vérité sur le sabbat.

- Mais alors, de quoi vivrons-nous ?

- Le Seigneur y pourvoira.

- Oui, bien sûr, le Seigneur y pourvoira. Tu n'as que ce mot à la bouche ! Alors qu'on ne sait même pas...

Elle éclata en pleurs et sans terminer sa phrase, elle quitta la pièce. Il y avait de quoi être bouleversée : apprendre ainsi, brutalement, qu'on n'a plus rien devant soi ! Mais elle allait savoir ce que c'était que de vivre par la foi.

Une demi-heure plus tard, Bates eut l'impression très nette qu'une lettre l'attendait à la poste et que cette lettre lui apporterait de l'argent. Il s'y rendit donc sans tarder.

A l'époque, les frais de port étaient le plus souvent à la charge du destinataire. Lorsque Joseph Bates demanda s'il y avait une lettre pour lui, on lui réclama les 25 cents réglementaires. Un peu gêné, il avoua être sans argent. Le préposé au guichet connaissait le capitaine Bates :

- Prenez-la, dit-il, vous réglerez cela plus tard.

- Non, répondit Bates. Mais ouvrez cette lettre vous-même. Je suis à peu près certain qu'elle contient de l'argent. Si tel est le cas, vous vous paierez et je lirai la lettre ensuite.

La lettre était accompagnée d'un billet de 10 dollars. Elle disait ceci : « Cher frère Bates, le Seigneur m'a inspiré de vous envoyer ces 10 dollars. Je n'écris pas plus longuement car j'ai le sentiment que cet argent doit vous parvenir dans le plus bref délai. »

Le capitaine Bates quitta le bureau de poste tout réconforté. Il s'arrêta à l'épicerie et fit quelques emplettes : des pommes de terre, du sucre, de la semoule de maïs, un baril de farine et quelques autres petites choses dont sa femme avait besoin. Il donna l'adresse au garçon livreur en précisant :

- Déposez tout cela à l'entrée de la véranda. La maîtresse de maison objectera peut-être qu'il y a erreur et que cela ne lui est pas destiné. N'en tenez pas compte.

Puis Joseph Bates reprit allègrement le chemin de sa maison et y pénétra par la porte donnant sur l'arrière-cour. Il était déjà penché sur ses livres quand sa femme accourut tout excitée :

- Joseph, regarde sur la véranda. Il y a un plein baril de farine et plusieurs autres choses. C'est un commissionnaire qui a déposé tout cela. Je lui ai dit que nous n'avons rien commandé mais il a continué à décharger ses colis.

- Bien ! Je pense que tout est en règle.

- Mais d'où cela vient-il ?

- C'est le Seigneur qui l'a envoyé.

- Oui, oui, je sais, le Seigneur y pourvoira. Avec toi, c'est toujours la même histoire !...

- Tiens, dit Bates, lis ceci ! Et il lui tendit la lettre.

Alors M^{me} Bates comprit. Elle fondit en larmes, mais, cette fois, c'étaient des larmes de joie et de confiance.

- Oh ! Joseph, dit-elle, tu avais raison ! Comment puis-je être aveugle à ce point !...

Cette expérience encouragea Joseph Bates dans la préparation de sa brochure. Il en fit imprimer mille exemplaires sans savoir d'où lui viendrait l'argent. Lorsque le travail fut terminé, la somme arriva aussi et la distribution de la petite brochure ne subit aucun délai.

Le ticket de chemin de fer

Ce ne fut d'ailleurs pas la seule occasion où le ménage manqua d'argent. Il y eut des jours où les Bates n'avaient plus un seul dollar à la maison. Et aucune réserve en banque, ce qui plongeait M^{me} Bates dans des abîmes d'inquiétude. Son mari, en revanche, ne se laissa jamais abattre. Il s'arrangeait simplement pour révéler le plus tard possible à sa chère Prudy, qu'ils en étaient à leurs derniers centimes.

Joseph Bates vivait littéralement par la foi. A une certaine occasion, il se sentit poussé à se rendre à Rochester. Mais il n'avait pas de quoi payer le prix du billet. Il demanda au Seigneur de lui procurer l'argent nécessaire. Déception : rien ne vint ! Mais l'impression qu'il devait aller à Rochester était si forte qu'il partit quand même pour la gare. Le train était à quai. Bates choisit son wagon, y monta, et s'installa dans un compartiment... Puis, fermant les yeux, il pria encore le Seigneur de lui envoyer l'argent nécessaire avant que le contrôleur ne le jette dehors pour s'être permis de voyager sans ticket. Soudain, il sentit une main se poser sur son genou. Ouvrant les yeux, il ne s'étonna pas de voir un inconnu lui tendre un billet d'un dollar en disant : « Prenez-le, j'ai senti que je devais vous donner cela. » L'homme retourna s'asseoir à sa place à l'avant du wagon. Le contrôleur passa. Bates lui régla le montant du trajet et le contrôleur lui rendit la monnaie.

Il faut une mesure de foi peu commune pour oser un geste de ce genre. Et une consécration de tous les instants pour être honoré de si réconfortantes réponses. C'était le cas de Joseph Bates qui avait tout donné – temps, argent, dévouement – pour faire triompher la Cause de Dieu. A l'âge de cinquante deux ans, il lui restait sa maison, quelques hectares de terrain et la volonté de consacrer au Seigneur les années qui lui restaient à vivre.



Maison de
Joseph et
Prudence

Rêves prémonitoires

Vers la même époque, toujours vivement préoccupé par cette importante question du Sabbat, Joseph Bates fit un rêve assez curieux. Il se trouvait sur un bateau qui naviguait cap au nord et traversait allègrement toute une série de villes et de villages. Comment ce bateau pouvait naviguer à travers ces localités peut sembler bien étrange mais les rêves sont ainsi faits et le marin de carrière qu'était Joseph Bates l'admettait parfaitement. Dans ce rêve, il finissait par arriver dans un certain village où, il en avait la conviction, le Seigneur souhaitât qu'il prêchât.

Au matin, l'impression produite par ce rêve demeurait si vivace que Bates résolut de se mettre en route à la recherche du village en question. Malheureusement, le rêve avait omis d'indiquer le nom du village et n'en avait pas précisé la localisation. Bates se rendit donc au bureau des diligences et demanda un billet pour la première station sur le trajet en direction du nord. Arrivé en vue de la localité, notre voyageur sut tout de suite que ce n'était pas celle de son rêve. Il reprit donc un billet pour la station suivante – qui n'était pas la bonne... La chose se répéta quatre ou cinq fois avant que se présente le village dont l'image s'était gravée dans son esprit. Le cocher et les autres passagers durent certainement prendre pour un fou ce voyageur qui, à chaque nouvelle station, reprenait un ticket pour la suivante. Mais cela importait peu au capitaine Bates. Il finit par débarquer à Jackson, au Michigan, un endroit nouveau pour lui, où il ne connaissait personne.

Il commença par se renseigner. On lui indiqua que la localité comptait une vingtaine d'Adventistes. Il choisit de se rendre chez l'un d'eux, un forgeron nommé Palmer. Il trouva l'homme en train de ferrer un cheval. Sans

s'inquiéter du bruit du marteau frappant durement le fer rougi sur l'enclume, il se mit à parler des prophètes et du jour du Seigneur. De temps à autre, le forgeron faisait une pause et écoutait son interlocuteur avec la plus grande attention. A un certain moment, il cessa même de travailler pour mieux saisir ce qu'on lui exposait. Puis, mettant la main sur l'épaule de Bates, il lui dit : « Vous m'avez convaincu ; ce que vous enseignez me paraît tout à fait conforme à l'Écriture. » Le point essentiel était évidemment le sabbat considéré comme jour de repos.

Plusieurs autres membres du groupe de Jackson se mirent à observer le Sabbat. C'étaient pour la plupart des gens aisés. Bien des années plus tard, ce sont eux qui fournirent à James White les fonds nécessaires pour fonder sa première imprimerie.

Deux ans plus tard, Joseph Bates fit un rêve presque identique alors qu'il se trouvait justement à Jackson. Il voyageait de nouveau en bateau – ce qui était bien dans la ligne d'un homme de mer – mais cette fois, le navire se dirigeait vers l'ouest. Bates débarquait dans une petite ville dont il lut très clairement le nom : Battle Creek. C'était là que, dans son rêve, il était appelé à travailler.

Au matin, il demanda à M. Palmer s'il connaissait dans le voisinage une localité du nom de Battle Creek. Celui-ci répondit qu'il existait effectivement une petite ville de ce nom à 65 km en direction de l'ouest. Bates se rendit aussitôt à la gare et prit le premier train pour Battle Creek.

Là, ne connaissant personne et ne sachant pas très bien par où commencer, il se rendit à la poste principale et demanda au buraliste de lui indiquer le nom et l'adresse du plus honnête homme de l'endroit. On lui parla d'un certain M. Hewitt, un presbytérien. Joseph Bates se rendit immédiatement au domicile de l'inconnu et lui dit en guise d'introduction :

- Monsieur, on m'a envoyé chez vous en m'affirmant que vous êtes le plus honnête homme de Battle Creek. En ce cas, j'ai un message très important à vous présenter.

M. Hewitt pria son visiteur d'entrer. Joseph Bates se mit alors à lui expliquer ce que les personnes de son groupe croyaient avoir découvert relativement aux prophéties et au sujet du sabbat. Les deux hommes passèrent la plus grande partie de la journée à étudier les textes relatifs à ces questions.

Convaincu par les déclarations de l'Écriture, M. Hewitt observa le 4^e commandement dès le sabbat suivant avec toute sa famille. Il fut le premier d'un petit noyau d'Adventistes qui se développa rapidement. Quelques années plus tard, il y avait, à Battle Creek, 2500 Adventistes ; l'organisation possédait la plus grande maison d'édition du Michigan, un sanatorium et une école.

Ce sont là des expériences inoubliables. Bouleversantes aussi, et combien réconfortantes. Comme on doit se sentir fort quand on se sait guidé par Dieu ! – D'après Virgil E. Robinson.

Aventures missionnaires

A soixante ans passés, Joseph Bates se rendait d'un camp-meeting à l'autre, en plein hiver, à pied, brassant la neige sur les petites routes canadiennes, afin de répandre la bonne Parole. En compagnie d'Hiram Edson, il parcourut ainsi plus de huit mille kilomètres au cours d'un certain hiver ; et il ne fut pas malade un seul jour. Il se passait d'ailleurs des années sans qu'il s'accorde un congé pour maladie. Il attribuait son extraordinaire résistance physique à ses habitudes alimentaires.

Bates participa activement à diverses actions missionnaires. L'aventure n'en était pas exclue, comme on va le voir. L'incident que nous rapporter et dont Joseph Bates fut le héros ou plus exactement la victime aurait pu fort mal tourner. En fait, son heureuse issue lui donne rang parmi ces souvenirs très drôles que, par la suite, on se plaît à raconter.

Joseph Bates, James White et sa femme attendaient sur le quai du canal Érié, à Port Gibson, le bateau qui devait les emmener à New York. Le bateau approchait, en effet, mais au grand étonnement de ceux qui devaient embarquer, il ne manifesta aucune intention de s'arrêter. Comme il passait très lentement et très près du bord, son pont supérieur sensiblement à hauteur du quai, James White enleva sa femme dans ses bras et d'un bond magistral atterrit sain et sauf sur le pont avec son fardeau. Bates, lui, restait là, tenant à la main le billet d'un dollar qui devait acquitter le prix de leur passage. Il agita frénétiquement les bras, montrant ostensiblement son dollar mais, selon toute apparence, le capitaine n'avait pas vu et le bateau continuait d'avancer.

Bates se voyait déjà restant seul sur le quai. La seule chose à faire était d'imiter James White et de sauter sur le bateau en marche. Il s'y résolut sans enthousiasme. James White avait alors vingt sept ans mais Bates frisait la soixantaine. Sa détente musculaire était loin de valoir celle de son jeune ami. En tout cas, il calcula si mal son élan qu'il fit un plongeon retentissant dans le canal.

Quand il refit surface, il avait toujours son petit carnet dans une main et son dollar dans l'autre. Inexplicablement, en dépit du plongeon, il avait toujours son chapeau sur la tête. Mais gorgé d'eau, le couvre-chef glissa. Dans le mouvement que Bates fit pour le rattraper, il perdit le dollar ! Entre-temps, quelqu'un avait alerté l'équipage ; le bateau avait stoppé ses machines. On déroulait déjà une échelle de corde. Bates s'y agrippa tant bien que mal et parvint à gagner le pont. Il devait offrir un bien plaisant spectacle avec ses vêtements plaqués au corps, tout dégoulinants d'eau sale. Ses souliers transformés en bassins faisaient à chacun de ses pas un drôle de bruit de suction. Comme il n'avait pas de vêtements de rechange, force lui fut de rester tranquillement assis sur le pont, présentant alternativement aux rayons du soleil les différentes parties de son individu !

En route, le trio décida de faire escale à Canterport pour y visiter une famille adventiste. C'est dans ce piteux équipage que Bates rencontra ces amis inconnus !

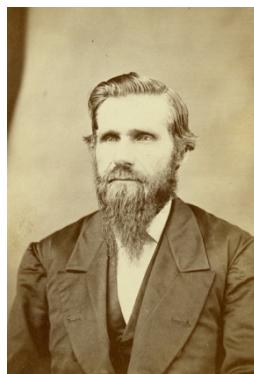
A l'instar de Miller, Joseph Bates fut un ardent prédicateur du retour du Christ et l'un des promoteurs du Mouvement Adventiste dont James et Ellen White devinrent bientôt l'âme.

CE VIEUX SABBAT JUIF !...

Bildad de Schuach prononce au moins une parole sensée au cours des verbeux discours qu'il adresse à Job : « Interroge ceux des générations passées, sois attentif à l'expérience de leurs pères, car nous sommes d'hier, et nous ne savons rien ... » - Job 8 : 8, 9

Ce n'est pas exactement ce que pense d'ordinaire la jeune génération... Elle croit volontiers qu'elle sait tout et que ses aînés, pour leur malheur, étaient enfoncés jusqu'au cou dans une ignorance incurable... Pourtant, ce n'est pas du tout l'impression qui se dégage des récits relatifs aux pionniers du Mouvement Adventiste. On y rencontre des hommes intelligents, résolus, dynamiques, prêts à tous les dévouements, à tous les sacrifices pour assurer le succès de l'œuvre de Dieu, bref, des hommes d'élite et presque tous des héros. Mais des héros modestes qui tenaient pour chose normale de travailler dans l'ombre et d'être, au plein sens du terme, des « serviteurs » de Dieu.

Stephen Haskell dut sa conversion à la ferveur communicative d'un William Saxby et d'un Joseph Bates. Ce jeune homme de dix-neuf ans avait épousé une institutrice qui avait plusieurs années de plus que lui et il gagnait la vie du ménage en fabriquant et vendant du savon. Comme à cette époque il manquait visiblement d'instruction, on prétendit ultérieurement qu'il devait à sa femme la solide culture dont il fit preuve par la suite. Il est possible – son affaire de savon mise à part, car son succès en ce domaine prouvait de l'intelligence et de l'esprit d'initiative – que, durant les années de sa minorité, il n'ait pas été un aigle. Mais ce serait lui faire une insulte gratuite que de voir en lui un homme incapable de se cultiver par lui-même. Les dernières années de sa vie attestent le contraire.



On a beaucoup parlé de Mary How Haskell. Elle était invalide, ce qui ne l'empêcha pas d'être une épouse parfaite et une femme d'élite. On la disait capable de dompter un cheval fougueux comme peu d'hommes savent

le faire. Peut-être était-elle un peu trop stricte quant aux principes, mais c'était une femme au cœur tendre, qui accueillait toujours son mari de bonne humeur, quelle que fût l'heure à laquelle il rentrait de voyage. C'était aussi une femme cultivée, poète à ses heures, dont la bibliothèque bien fournie était la Mecque des jeunes étudiants du Collège de South Lancaster. En un mot, une femme remarquable, que son mari appréciait fort.

Stephen Haskell, s'entretenant avec des amis de son âge, leur avait communiqué ce qui faisait maintenant la joie de son existence : la croyance au prochain retour du Christ. Ces jeunes, qui ne doutaient de rien, s'exclamèrent :

- Loue une salle et prêche ce que tu viens de nous dire.
- Entendu, leur répondit-il sur le ton de la plaisanterie. Vous, vous louez la salle et moi, je prêcherai !

Ce à quoi il ne s'attendait pas, c'est que les autres, prenant sa boutade au sérieux, louèrent effectivement une salle. Haskell, obligé de s'exécuter, découvrit à son propre étonnement, qu'il était capable de prêcher. Mais n'oubliez pas que celui qui prêchait recevait un salaire. Haskell prêcha, mais dut continuer à assurer son entretien et celui de sa femme en fabriquant son savon et en le vendant.

Il avait fait la connaissance d'un certain Saxby de Springfield. Saxby et son équipe procédaient à des travaux de réfection sur la ligne du chemin de fer. C'était un de ces adeptes « du 7^e Jour » comme on les appelait alors, le nom d'Adventistes du 7^e Jour n'existant pas encore, un homme aux convictions bien assises, qui ne manquait jamais de parler de sa foi aux jeunes de son équipe. Mais Haskell, avec la fougue de ses vingt ans, montrait clairement qu'il n'était pas disposé à s'en laisser compter :

- Observez votre vieux sabbat juif si cela vous chante ! Mais n'espérez pas me convaincre, vous n'y parviendrez pas !

Haskell accepta toutefois de lire une brochure que Saxby s'offrait de lui prêter. L'auteur en était un certain Benjamin Clark, un Baptiste du 7^e Jour qui n'était pas pleinement d'accord ni avec sa propre église, ni avec les croyances adventistes.

Haskell devait se rendre à Québec où on l'avait invité à prêcher. N'ayant rien d'autre pour occuper les longues heures du trajet en bateau, il se mit à

lire la brochure de Saxby. Et plus il lisait, plus il sentait la conviction s'implanter en lui, contre sa volonté d'ailleurs. La question le préoccupa même tellement qu'il décida de prendre son temps pour l'examiner à fond. Et, pour ce faire, il abandonna le bateau quelque 8 kilomètres avant lieu de sa destination et alla faire un tour dans les bois, avec l'intention de passer sa journée à étudier les textes proposés et surtout à prier pour être éclairé. Finalement, il se jeta à genoux, suppliant Dieu de le tirer de son désarroi... et il se releva observateur du sabbat.

De retour au Massachusetts, il entra en contact avec Joseph Bates à qui Saxby avait communiqué son adresse. Pour qui possédait un esprit sans détours, point n'était besoin de s'entretenir longtemps avec Joseph Bates pour être convaincu de tout ce qui constituait le « message du 3^e ange »². Haskell en fut bientôt un fervent défenseur. C'est ainsi qu'il devint un pionnier du Mouvement Adventiste. Il fonda la première Société Missionnaire, ayant imaginé d'expédier des imprimés par la poste pour diffuser plus rapidement le message adventiste. Promoteur zélé des institutions éducatives, il travailla également à l'extension de nos premières Maisons d'édition et écrivit lui-même plusieurs ouvrages importants. Il fut en outre un des pionniers de notre œuvre missionnaire en Australie, en Angleterre et en Afrique du Sud. Conseillé très écouté, il fut chargé de voyages d'information en Inde, en Chine et dans d'autres pays, organisant des missions là où rien n'existait auparavant et donnant une nouvelle impulsion à celles qui fonctionnaient déjà.

Devenu veuf, il s'était remarié avec Henriette Hurd, mais ayant également survécu à sa seconde femme, il donna des instructions pour être enseveli auprès de celle de ses deux épouses dont la tombe serait la moins éloignée au moment de son propre décès. Il mourut sans enfants à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sa longévité atteignant presque celle de John Loughborough, à qui son œuvre l'apparente. Sa tombe est en Californie, à côté de celle de Mary. – D'après A.W. Spalding, « Footprints of the pionniers », chap. 1^{er}.



J. Loughborough et S. Haskell (1920)
Sanatorium de St. Helena (Californie)

² Apoc. 14 : 9-12

LA GRANDE DÉCEPTION DE 1844

A soixante ans, William Miller – prédicateur sans l’avoir voulu – était devenu le chef de file d’un vaste mouvement de réveil qui, au début, fut accueilli favorablement dans différentes Eglises protestantes. Mais comme le mouvement prenait de l’extension, certains pasteurs s’alarmèrent et condamnèrent désormais tous ceux qui partageaient les croyances de Miller. « William Miller et ses partisans formèrent donc, en 1844, une église séparée. » Le mouvement prit alors le nom d’Adventistes (de ‘Adventor’, qui signifie celui qui vient, qui arrive, le mot se rapportant au retour du Christ).

Jusque vers 1840 Miller avait été à peu près le seul à travailler sans relâche, avec un grand succès d’ailleurs, à secouer l’apathie des croyants pour les préparer au retour du Seigneur. Il eut désormais quelques collaborateurs zélés, en particulier Joseph Bates.

En 1842 les prédications de Miller réunissaient jusqu’à 15 000 adventistes sur les 50 000 que comptaient le mouvement. C’est à peu près à cette époque que Miller publia une déclaration précisant ses vues ; en d’autres termes, il diffusa le premier manifeste de la foi adventiste : croyance à l’imminence du retour du Christ et à l’établissement d’un Royaume éternel ; certitude de la résurrection des élus et d’un jugement, les méchants vivants devant être détruits par le feu à l’avènement du Christ ; conviction aussi que Dieu a fixé un moment où tout doit s’accomplir, et qu’il en a révélé le temps.

Avant cette date, Miller s’était contenté d’annoncer l’imminence du retour du Christ sans préciser l’époque. Mais, pour avoir longuement étudié les prophéties de Daniel, il avait son idée sur la question et il brûlait de la communiquer. Il termina donc sa profession de foi par ces mots : « Je crois que le temps peut être connu de tous ceux qui désirent comprendre et être prêts pour la venue du Christ. Et, je suis pleinement convaincu qu’à un certain moment, entre le 21 mars 1843 et le 21 mars 1844, selon le mode juif de computation du temps, le Christ viendra et emmènera tous ses saints avec lui ; il rendra alors à chacun selon ses œuvres. » - « A Brief History of William Miller », p. 177, 178, cité par R. Gerber.

La proclamation était courageuse, hardie même. Mais il suffit de se placer au point de vue de Miller pour en excuser la témérité. Voilà un homme fermement convaincu que le Christ va revenir au plus tard en 1844. Et l'on est en décembre 1842 ! Combien de temps reste-t-il ? 4 mois ? 6 mois ? un an ? 15 mois au maximum ! Il est plus qu'urgent d'aviser, d'avertir, de crier que le temps presse, qu'il faut se préparer si l'on ne veut pas être perdu irrémédiablement !

Trois mois s'écoulèrent, puis trois autres... Jour après jour, ceux que leur ferveur enflammait devaient se demander : « Sera-ce pour aujourd'hui ? »

Après un été vide, il y eut un automne décevant. Le cap de la nouvelle année franchi, il restait encore presque 3 mois d'attente – une attente de plus en plus fébrile à mesure qu'approchait l'échéance. Sans doute le Seigneur remettait-il à l'ultime minute ?...

19 mars 1844, rien ! 21 mars !... Toujours rien !... Dès le 22 mars, l'amère déception se lisait sur tous les visages. Mais chez certains, la conviction était si absolue qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'attendre encore. Miller était de ceux-là. Le 25 mars, il écrivait à Josué Himes :

« Le temps, comme je l'ai calculé, est maintenant accompli, et je m'attends d'un moment à l'autre à voir le Seigneur descendre du ciel... »

Quelques semaines plus tard, il adressa aux fidèles une lettre dont nous extrayons ces lignes :

« Je confesse mon erreur et j'avoue ma déception. Cependant, je crois encore que le jour du Seigneur est proche et à la porte. Je vous exhorte donc, mes frères, à veiller, afin que ce jour ne vienne pas sur vous à l'improviste... »

Imagine-t-on ce que fut cet été de 1844 pour le jeune Mouvement Adventiste ? Ses adversaires pensèrent qu'il n'y survivrait pas. Néanmoins, la certitude d'avoir fait une expérience avec Dieu soutenait les croyants si bien qu'en dépit de quelques défections, le Mouvement ne s'effondra pas.

Ses membres songèrent alors à la parabole des dix vierges. L'explication était trouvée : « L'époux tardait à venir » - Matt. 25 : 5. Il suffisait d'attendre, ce n'était qu'un délai !... Un des pasteurs fit remarquer que chez les Israélites, le jour des expiations tombait le 10^e jour du 7^e mois du calendrier juif, donc en automne. La date devait donc être reportée à l'automne de 1844.

La logique parlait en faveur de la nouvelle interprétation : « Pour que les 2300 années (de la prophétie de Daniel) soient complètes, il était nécessaire d'avoir 457 années intégrales avant Jésus-Christ et 1843 intégrales après Jésus-Christ. D'autre part, on avait de bonnes raisons de croire que cette longue période prophétique partait de l'automne et devait donc s'achever non au printemps, mais en automne 1844. Il fut admis que le Seigneur pouvait encore revenir, la date extrême étant le 22 octobre 1844. » - R. Gerber, « Le Mouvement Adventiste », page 48.

Nouveaux espoirs

En cette fin d'été de 1844, l'espérance, qui était retombée aux alentours de zéro à la fin du printemps, connut une flambée extraordinaire. On avait fait une erreur d'interprétation quant aux dates, l'erreur était corrigée ; cette fois, à n'en pas douter, le Christ allait revenir avant le 22 octobre.

Un zèle ardent se mit à souffler sur la jeune communauté. « Les fonds affluèrent, permettant d'imprimer diverses publications chargées elles aussi d'annoncer l'imminence de la fin du monde.

« Les agriculteurs manifestaient leur foi en s'abstenant de récolter les produits de la terre. On cite le cas d'un Adventiste du nom de Hastings, qui ne touchait pas à son champ de pommes de terre. Un voisin s'offrit de les arracher pour lui, 'car vous en aurez besoin', lui disait-il. 'Non, répondit le fermier plein d'assurance, je laisse ce champ de pommes de terre prêcher ma foi en l'imminence de l'avènement du Seigneur.'

« Il convient peut-être d'ajouter que, cette année-là, une maladie des pommes de terre fit pourrir presque totalement celles qui avaient été rentrées à l'époque habituelle, tandis que celles de Hastings, récoltées en novembre, étaient excellentes. Il put ainsi en fournir à ses voisins comme semences pour le printemps suivant. Le fait d'avoir laissé ses pommes de terre dans le champ avait été une bénédiction pour lui et pour les fermiers d'alentour.

« Dans d'autres cas, les actes traduisaient plutôt le manque de conviction. J. -N. Loughborough raconte le fait suivant :

« 'Un de mes oncles alla rendre visite à un membre d'église qui parlait beaucoup du retour du Christ pour l'automne 1844. Il voulait lui acheter des

porcs. Cet homme refusa de les lui vendre, disant qu'il désirait les garder jusqu'au printemps suivant (1845). Mon oncle déclara à mon grand-père :

- Cet homme ne croit pas ce qu'il professe.
- Pourquoi ?
- Il dit que le Seigneur vient et que le monde prendra fin cet automne, mais il veut garder ses porcs jusqu'au printemps suivant. Il ferait mieux de se taire ! Je ne crois pas un mot de ce qu'il dit.' » - R. Gerber, « Le Mouvement Adventiste », pages 48, 49.

Plus le 22 octobre approchait, plus l'atmosphère devenait tendue dans le groupe adventiste.



Les uns manifestaient une espérance rayonnante ; d'autres attendaient avec espoir mais ne se défendaient pas d'une certaine angoisse ; il y avait aussi ceux qui redoutaient la terrible échéance. « Les croyants sincères s'examinaient comme jamais auparavant afin d'avoir la certitude d'être en règle avec Dieu et avec les hommes. Ils se préparaient de jour en jour avec ferveur pour aller à la rencontre de leur Dieu. » - Id. Même chez ceux qui n'appartenaient pas au Mouvement Adventiste, un malaise se décelait. Certains se demandaient avec une réelle inquiétude : « Et si ces Adventistes avaient raison ?... »

Le 22 octobre arriva mais ce fut un jour comme les autres. Le Seigneur n'était pas revenu ! Quel douloureux réveil pour ces croyants fidèles qui avaient enduré les moqueries et renoncé à assurer leur existence matérielle pour propager leur foi. Ils « vivaient depuis quelques mois déjà à l'orée même du royaume éternel, regardant constamment en haut et jouissant par avance des harmonies célestes. Et maintenant, au seuil de l'hiver, ils se trouvaient brusquement plongés dans un monde froid, sans cœur, en face des

rudes réalités de la vie. Le plus difficile serait encore de surmonter le mépris de leurs contemporains, leurs cruelles railleries... » - Id., p. 49, 50.

« Il m'est impossible de vous décrire notre désarroi et notre déception déclarée plus tard Joseph Bates. Il faut avoir connu de tels moments pour pouvoir comprendre. Nous étions littéralement écrasés et cela d'autant plus que nous étions frustrés pour la seconde fois. Je n'oublierai jamais la matinée du lendemain ! Le 23 octobre, comme je descendais notre rue à New Bedford, je croisai quelques-uns de nos voisins non-croyants. Vous n'imaginez pas l'ampleur de leur satisfaction devant notre défaite. Ils prenaient leur air le plus ironique et, désignant le ciel du doigt, demandaient comme pour s'informer : 'Et pourquoi, hier, n'êtes-vous pas monté là-haut ?' J'avais tellement honte que, si je l'avais pu, je me serais terré dans un trou de souris. »

« Un autre problème se posait : il fallait vivre. Beaucoup d'Adventistes qui avaient tout sacrifié connurent d'un jour à l'autre le plus profond dénuement... Tous, heureusement, n'étaient pas dans cette situation tragique. Un fond fut constitué, ce qui permit aux plus nécessiteux de recevoir un prompt secours.

« Toutefois, la question la plus angoissante était celle-ci : 'Pourquoi le Christ n'est-il pas revenu ? Qu'y avait-il de faux dans nos calculs ? Où chercher la raison de notre déception ? »

Le désarroi qui s'ensuivit fit qu'un nombre imposant d'Adventistes abandonnèrent leur foi pour se joindre aux Eglises populaires ou glisser dans l'indifférence. D'autres devinrent des adversaires résolus du Mouvement.

« Sur les 50 000 Adventistes, une minorité seulement resta fidèle ; bientôt elle se divisa en deux groupes, les uns croyant que les 2300 soirs et matins se terminaient à une autre date que le 22 octobre 1844, et les autres, bien moins nombreux encore, convaincus que la date était exacte, mais que l'erreur devait porter sur la nature de l'événement attendu pour ce moment-là.

« Ces derniers étaient dans le vrai. Leurs calculs reposaient sur des fondements solides. » - Id., p. 50. L'erreur avait consisté à assimiler la notion de « purification du sanctuaire » avec celle de « fin du monde » et, partant, de « retour du Christ ». Cette simple erreur, cause d'une expérience très douloureuse pour le peuple de Dieu, apprit à ses fidèles qu'une œuvre devait encore se réaliser avant la consommation de toutes choses.

UNE GRANDE DÉCOUVERTE ET UNE PETITE ERREUR

Nous l'avons vu, tout est parti d'une prophétie. Une prophétie **chronologique**, précisons-le, ce qui est assez rare dans la Bible. Qu'est-ce qu'une prophétie « chronologique » ? C'est une prédiction qui donne des points de repère – parfois même des chiffres – si précis qu'ils permettent de découvrir les dates auxquelles ils correspondent. Interpréter une prophétie sur des bases historiques est un exercice passionnant, surtout lorsque l'aboutissement concerne l'époque où nous vivons, ce qui est justement le cas.

Vers 1820 ou 1830, quelques chrétiens sincères, lecteurs assidus de la Bible, comprirent que les prophéties avaient un immense intérêt pour leur préparation spirituelle. Ils s'attachèrent à les étudier en détail et à en saisir le sens. La découverte qu'ils firent les souleva d'un enthousiasme indescriptible. C'est sur la base de ces prophéties que William Miller crut pouvoir fixer la date du retour du Christ.

« Deux mille trois cents soirs et matins ; puis le sanctuaire sera purifié », disait la première de ces prophéties – Daniel 8 : 13, 14. Pour ces hommes de Dieu, l'expression « le sanctuaire sera purifié » ne pouvait avoir qu'une signification : le Christ allait revenir, le péché disparaîtrait à jamais, et la terre, « purifiée », retrouverait son innocence première. Persuadés que cette « purification du sanctuaire » et le retour du Christ étaient les deux faces d'un même événement, ils s'empressèrent de proclamer la vérité bouleversante qu'ils avaient cru découvrir. Il fallait se hâter ! On était alors en 1831 et, d'après leurs calculs, Jésus aurait dû revenir en 1843 ou 1844 ! Il restait donc bien peu de temps – une douzaine d'années – et il parut urgent d'avertir le monde afin que tous pussent se préparer.

Cette prophétie, plusieurs d'entre vous en ont eu connaissance. Nous allons maintenant suivre le raisonnement des chrétiens de 1830, qui ont associé cette première prophétie à une autre, celle de Dan. 9 : 24-27 qui, elle, est bien plus explicite. A notre tour, nous allons faire des découvertes bien intéressantes.

Dans le premier de ces textes, le prophète Daniel entend en vision deux personnages dont l'un demande à l'autre : « Pendant combien de temps s'accomplira la vision sur le sacrifice perpétuel et sur le péché dévastateur ? Jusques à quand le sanctuaire et l'armée seront-ils foulés ? » A quoi l'autre répond : « **Deux mille trois cents soirs et matins et le sanctuaire sera purifié.** » - Dan. 8 : 13, 14.

Mais la prophétie est obscure, comme la vision qui l'accompagne. Daniel, bien qu'il s'efforce de la comprendre, n'en saisit pas le sens. Il entend alors une voix crier : « Gabriel, explique-lui la vision. » Un ange apparaît alors et Daniel effrayé tombe la face contre terre. L'ange parle : « Sois attentif, fils de l'homme, car la vision **concerne un temps qui sera la fin...** Je vais t'apprendre **ce qui arrivera au terme de la colère, car il y a un temps marqué pour la fin.** » - Daniel 8 : 17-19.

Il est aisé de voir que les chrétiens de 1830 trouvèrent dans ces derniers versets la confirmation de leur hypothèse : la Bible est formelle, il s'agissait bien du **temps de la fin**, du **temps de la colère de Dieu**.

Au chapitre 9, nous voyons le même ange, Gabriel, s'approcher du prophète et lui dire : « Daniel, **je suis venu maintenant pour ouvrir ton intelligence...** Sois attentif et comprends la vision ! » - Dan. 9 : 22-23. Les chrétiens de 1830 estimèrent que cette seconde intervention de l'ange concernait toujours la même vision, celle du chapitre 8. En effet, seule une longue prière de Daniel occupe l'intervalle entre la vision du chapitre 8 et la seconde intervention de l'ange. Le raisonnement de ces chrétiens était parfaitement logique. Nous allons donc les suivre dans l'étude de la deuxième prophétie.

Commençons par en souligner l'essentiel :

« Sont assignées septante semaines pour ton peuple et ta ville sainte, pour mettre un terme à la transgression, pour apposer les scellés au péché, pour expier l'iniquité, pour introduire l'éternelle justice, pour sceller vision et prophétie, pour oindre le Saint de saints. – 9 : 24.

« Prends-en connaissance et intelligence : depuis l'instant que sortit cette parole : 'Qu'on revienne et qu'on rebâtisse Jérusalem', jusqu'à un Prince Messie, sept semaines et soixante-deux semaines, restaurés, rebâtis places et remparts, mais dans l'angoisse des temps. – 9 : 25.

« Et après les soixante-deux semaines, un Messie supprimé – et... ne sera pas à lui – la ville et le sanctuaire détruits par un prince qui viendra... Et il consolidera une alliance avec un grand nombre le temps d'une semaine ; et le temps d'une demi-semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et sur l'aile du Temple sera l'abomination de la désolation jusqu'à la fin, jusqu'au terme assigné pour le désolateur. » - Dan. 9 : 26, 27 – Version de Jérusalem.

Avec les éléments donc ils disposaient, les chrétiens de 1830 arrivèrent à la conclusion que **la première prophétie** (Dan. 8 : 13, 14) couvre la totalité de la période envisagée, une longue période de 2300 ans devant aboutir au temps de la fin ; et que **la seconde** (Dan. 9 : 24-27) ne fait qu'en préciser quelques points essentiels. Nous allons nous aussi tenter d'élucider cet important problème.

Nous commencerons par étudier la prophétie de Daniel 9 : 24-27. Elle nous mènera de découverte en découverte. Sur certains points, les précisions de l'ange sont si claires qu'elles nous permettent de trouver, sur le plan historique, les événements auxquels elles correspondent (il est recommandé de garder le texte biblique sous les yeux pour bien saisir l'enchaînement des détails dont nous allons donner l'explication).

« Sont assignés 70 semaines pour ton peuple et ta ville sainte, pour expier l'iniquité, pour introduire éternelle justice, pour sceller vision et prophétie, pour oindre le Saint des saints. » - 9 : 24

Explication

L'ange s'adresse à Daniel, lui disant '**ton**' peuple et '**ta**' ville sainte. Il s'agit donc du **peuple juif** et en particulier de **Jérusalem**.

Les termes sont ceux d'un **ultimatum**. 70 semaines sont accordées au peuple juif. Pourquoi ? Et sont-ce vraiment des semaines ? Il s'agit, ne l'oublions pas, d'une prophétie. S'adressant à un autre prophète, Ezéchiel, Dieu lui précisa qu'en langage prophétique, **un jour** signifie **une année** (cf. Ez. 4 : 6). 70 semaines ou 490 jours prophétiques, **soit 490 années**, sont encore accordées au peuple juif comme un dernier délai, pour qu'il comprenne le sens de son élection et **accomplisse ce que Dieu attend de lui**.

Israël avait été choisi pour être le dépôt d'une tradition sacrée et pour témoigner de la grandeur du vrai Dieu devant les peuples adorateurs d'idoles. Par des lois très précises, Dieu s'était appliqué à éduquer ce peuple, à en faire une nation sainte, dans laquelle, le moment venu, il pourrait envoyer son Fils. Dieu avait instruit ce peuple des choses invisibles par des illustrations concrètes (symbolisme du tabernacle, des sacrifices sanglants, etc.). Il l'avait préparé à la venue du Messie en lui envoyant des prophètes. Ceux-ci avaient annoncé des siècles à l'avance la venue du Sauveur et leurs prédictions étaient si nettes (il naîtra à Bethléhem de Juda, d'une vierge ; de la famille de David ; ses mains et ses pieds seront percés, etc...) qu'il fallait tout l'aveuglement et tout l'orgueil d'Israël pour laisser passer inaperçus des signes aussi marquants.

C'est qu'Israël attendait non pas un Messie-Oblation, mourant pour les péchés du monde, mais un Messie-Roi, éclatant de puissance et de gloire, un Chef temporel qui écraserait impitoyablement tous les ennemis des Hébreux et qui mettrait sa puissance au service de la nation juive, à l'exclusion de toute autre. Au lieu d'écouter ce que Dieu lui annonçait par ses prophètes, Israël s'abandonnait à ses chimères.

D'où cet ultimatum : 70 semaines – ou 490 ans – seront assignées au peuple juif **pour expier l'iniquité, introduire justice éternelle, sceller vision et prophétie et oindre le Saint des saints**. L'allusion au Christ est transparente. Qui d'autre que lui aurait le pouvoir **d'expier les péchés et d'instaurer la justice éternelle** ? Sa venue en tant que Messie-Sauveur ne viendrait-elle pas **sceller**, confirmer les prédictions des prophètes ? Il est d'ailleurs nommément désigné : **le Saint des saints**. Qui d'autre aurait droit à ce titre ? L'ultimatum signifie donc : Vous, Juifs, disposerez encore, à partir d'une date donnée, de 490 années pour assumer votre mission de race élue et pour reconnaître le Messie lorsqu'il se manifesterà. Si vous y manquez, vous perdrez vos prérogatives de peuple élu ainsi que les bénédictions qui y sont attachées, et vous serez rejetés. Vous en porterez, collectivement, la malédiction.

La menace est sévère. Cependant, elle n'a rien de négatif. Elle s'accompagne d'avertissements précieux. S'il y prête attention, le peuple n'ira pas à sa perte. En effet, l'ange précise le lieu – Jérusalem –, il mentionne des conditions qui seront autant de points de repère ; il fournit même des dates. Israël a en mains tous les éléments pour comprendre avant qu'il ne soit trop

tard. Ce peuple aveugle et sourd ne va-t-il pas se décider, enfin, à saisir le sens de l'avertissement divin ? L'ange, en effet, multiplie les précisions :

« ... depuis l'instant que sortit cette parole : 'Qu'on revienne et qu'on rebâtitse Jérusalem', jusqu'à un Prince Messie, 7 semaines et 62 semaines, restaurés, rebâtis places et remparts, mais dans l'angoisse des temps. » - 9 : 25.

Au verset 24, l'ange mentionne **70** semaines. Au verset 25 : 7 semaines et 62 semaines, ce qui donne un total de **69** semaines. S'agit-il de la même période ou d'une autre ? La réponse nous est donnée au verset 27 qui mentionne **une** autre semaine, celle justement qui manque à notre calcul. Il s'agit donc bien des **70** semaines précitées, 7 et 62 n'en étant que les grandes subdivisions.

Le point de départ de ces 70 semaines est « une parole » : « **Qu'on revienne et qu'on rebâtitse Jérusalem.** » Il s'agit d'une **parole historique** et d'un événement bien précis **dont nous connaissons la date** : la promulgation, par le roi perse Artaxerxès Longuemain, de l'édit ordonnant aux Juifs déportés qui vivaient à Babylone, de **retourner à Jérusalem et de rebâtir leur ville.** Cet édit parut en l'an **457 avant J.-C.** Deux autres édits des rois perses l'avaient précédé, mais seul l'édit de 457 eut son plein effet : Jérusalem fut **entièrement rebâtie**, avec **ses places, ses remparts et ses fossés**, termes qui, nous l'avons vu, étaient spécifiés dans la prophétie (Daniel 9 : 25).

La Bible mentionne les circonstances relatives à l'ordre donné par Artaxerxès (cf. Esdras 6 : 3-15). Une preuve supplémentaire réside dans le fait que l'ange avait stipulé : « **dans l'angoisse des temps** ». C'est ce que confirme le livre de Néhémie (Néh. 4 : 13, 16-18). Les bâtisseurs avaient relevé la muraille jusqu'à la moitié de sa hauteur quant ils durent subir l'attaque des peuples voisins irrités de voir Jérusalem se relever de ses ruines (Néh. 4 : 7). Désormais, les Israélites travailleront tout en étant sur pied de guerre, une équipe en armes assurant la protection des hommes et des chantiers, pendant que l'autre équipe effectue les travaux. Même avec ces précautions, les ouvriers, sans cesse exposés aux escarmouches, étaient obligés de travailler « la lance à la main », et par conséquent « d'une seule main », depuis le lever de l'aurore jusqu'à l'apparition des étoiles (Néh. 4 : 17, 21).

Revenons au début du verset 25. La date de 457 avant J.-C. étant le point de départ désigné, nous savons que, jusqu'au **Prince Messie**, il doit s'écouler 7 semaines + 62 semaines, soit 69 semaines, autrement dit : 69 X

7 = 483 jours prophétiques, soit **483 années**. Pour connaître la date à laquelle le **Prince Messie** – ou l'« **Oint** » selon les versions – devait se manifester, il suffisait de faire la soustraction : $483 - 457$, ce qui donne **l'an 27 de notre ère**. (Ce serait une erreur de compter $483 - 457 = 26$, car, de l'an I avant Jésus-Christ à l'an I après J.-C., il n'y a pas deux années, mais une seule.

De toute évidence, cette manifestation du Messie, de l'« Oint », du « Conducteur » (version Segond) ne concerne pas l'enfance de Jésus et ne peut s'appliquer à sa vie cachée. A partir de quand le Christ pourra-t-il être « reconnu » comme Messie, comme Oint, comme Conducteur ? A partir du jour où il aura reçu **l'onction** marquant le début de son ministère. Cette onction (« oint » signifie « enduit d'huile »), il ne la reçut pas des hommes, comme c'était le cas pour les rois et les souverains sacrificateurs, mais de Dieu, lors de son baptême, au Jourdain, quand le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe et qu'une voix se fit entendre des cieux : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai mis toute mon affection. » Jésus avait alors **environ trente ans** (Luc 3 : 23).

On s'étonnera sans doute que Jésus eût trente ans en l'an 27, puisque notre ère part en principe de la naissance de Jésus-Christ. En fait **l'ère chrétienne** n'a pas été adoptée à cette époque, mais bien plus tard. En l'an 540 de Rome, le moine Denys avait tenté, en s'appuyant sur la chronologie, de retrouver la date de naissance du Christ. Mais une erreur de 3 ans et quelques mois se glissa dans les calculs. Deux siècles plus tard, le vénérable Bède suggéra de prendre cette naissance du Christ comme point de départ de l'ère chrétienne, usage qui ne fut adopté qu'en 800, sous Charlemagne. Le fait est officiellement reconnu, les dictionnaires eux-mêmes signalent que la naissance du Christ est antérieure de 3 ou 4 ans à notre ère. Au début de l'an I, Jésus avait déjà trois ans et demi. En l'an 27, il avait bien une trentaine d'année.

Jésus s'est donc manifesté comme Messie après les 69 semaines, c'est-à-dire au début de la 70^e semaine.

Où l'interprétation se complique

Dans l'interprétation très sommaire que nous vous avons donnée de la prophétie de Daniel 9 : 24-27, deux versets restent à élucider, les plus

difficiles, car ils présentent quelques obscurités auxquelles nous ne pouvons nous arrêter dans le cadre de cette étude. Nous nous en tiendrons, par conséquent, à ce qui est suffisamment explicite.

« Et après les 62 semaines, un Messie supprimé – et ne sera pas à lui la ville et le sanctuaire détruits par un prince qui viendra... alliance avec un grand nombre, le temps d'une semaine ; et le temps d'une demi-semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation, et sur l'aile du Temple sera l'abomination de la désolation jusqu'à la fin... » - Dan. 9 : 26, 27.

Explication

Ce texte contient deux allusions très claires à la mort du Christ : a) un Messie supprimé et b) le temps d'une demi-semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation.

Le culte lévitique, avec les sacrifices sanglants et les cérémonies du tabernacle constituait pour les Israélites une **leçon de choses**. Dieu leur enseignait ainsi l'horreur du péché et la nécessité d'une **oblation, du sang répandu** pour **expier** ce péché. Mais les sacrifices d'animaux et tout le rituel du tabernacle n'étaient en fait que des symboles. La vraie victime expiatoire, c'était le Fils de Dieu. Le jour où le Christ, l'**Agneau de Dieu**, mourut sur la croix pour expier les péchés de l'humanité, **le salut était réalisé dans son principe**, et les symboles qui annonçaient et préparaient l'événement n'avaient plus leur raison d'être. Un fait étrange l'atteste précisément :

« A l'instant où Jésus rendit l'âme, le voile du Temple se déchira : devant le 'Saint' (lieu saint) et au seuil du 'Saint des saints' (lieu très saint) pendait de hautes courtines, des rideaux d'un seul tenant qu'on faisait retomber quand les portes étaient ouvertes. » - Daniel-Rops. Ce rideau, ou **voile** fermait à tous les regards la partie sacrée du sanctuaire, celle où Dieu se manifestait.

Parmi les phénomènes terrifiants qui coïncidèrent avec la mort du Sauveur, ce voile qui se déchira bruyamment, et d'étrange façon puisqu'il se sépara « depuis le haut jusqu'en bas » - comme sous l'effet d'une main invisible, commente M^{me} White – n'était-ce pas un fait de nature à frapper les esprits ? N'y avait-il pas, là aussi, un symbole ? Dieu n'avertissait-il pas les juifs que **le temps des sacrifices symboliques et de l'oblation** était arrivé à son terme, puisque **le véritable Agneau venait d'être immolé** ? C'était aussi

signifier aux Juifs que, puisqu'ils avaient refusé de reconnaître en Jésus la victime expiatoire, le culte lévitique cessait d'être agréé.

Jésus, nous l'avons dit, s'était manifesté comme Messie au début de la 70^e semaine. La prophétie fixe le temps où il mourra et où l'expiation authentique remplacera et rendre vains les sacrifices symboliques : « **le temps d'une demi-semaine** », précise le verset 27. Une demi-semaine équivaut à 3 ans ½. Cette période correspond au temps que les Evangiles prêtent au ministère du Christ. Jésus serait donc mort au printemps de l'an 31 de notre ère.

La 70^e semaine se termine 3 ans ½ plus tard, soit en l'an 34. Les Juifs n'ont pas reconnu leur Sauveur dans le supplicié cloué au bois. Le peuple juif cesse donc d'être la « lumière des nations » ; le soin de prêcher le salut sera désormais confié à un « nouveau peuple de Dieu ».

La fin de la prophétie laisse entendre que Jérusalem et son Temple seront détruits par un devastateur, conséquence tragique des infidélités et du refus du peuple juif d'être le messenger de Dieu.



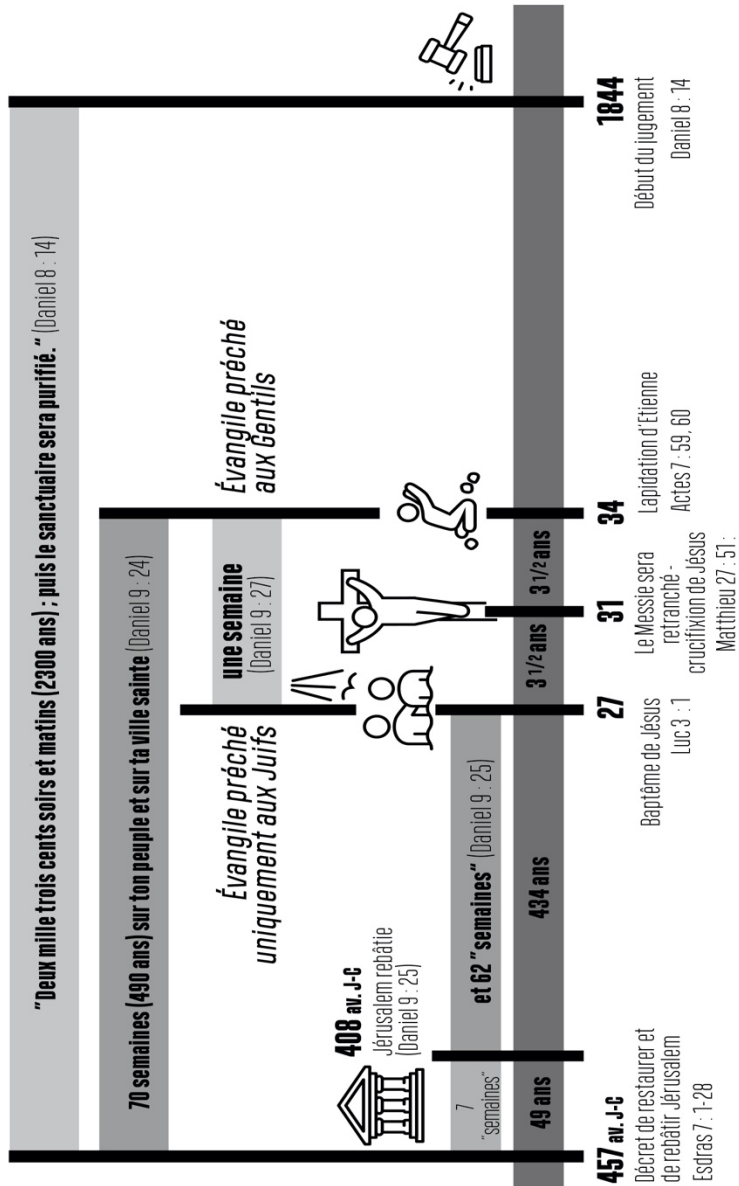
On imagine sans peine l'enthousiasme qui dut soulever ces chrétiens de 1830 quand ils parvinrent, au prix de longues réflexions, à restituer le véritable sens de la prophétie de Daniel 9 : 24-27.

Restait la première prophétie, celle de Daniel 8 : 13, 14. Prenant le même point de départ, la date de 457 avant J.-C., ils firent la soustraction 2300 – 457, pour trouver à quelle date de l'ère chrétienne se produirait l'événement attendu. Et comme ils ne savaient pas avec exactitude à quels mois de l'année l'édit d'Artaxerxès avait été promulgué, ils jugèrent prudent de laisser un certain flottement et estimèrent que l'événement devait se produire entre le 21 mars 1843 et le 21 mars 1844.

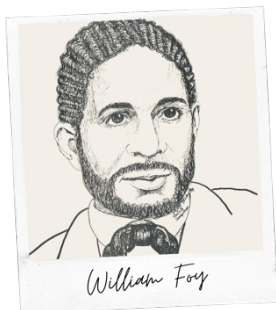
Quel événement ? La Bible spécifiait : « Le sanctuaire sera purifié ». Ils traduisirent par : la terre sera purifiée du péché, le Christ reviendra et ce sera la fin du monde ! « Or, nulle part, la Bible ne parle de la terre comme du sanctuaire. Il n'y est pas dit non plus que la purification du sanctuaire soit synonyme de la fin du monde. Cette explication était donc erronée. »
- R. Gerber.

La date du Jugement

Selon Daniel 8 : 14 et 9 : 24-27



JE SUIS UN HOMME PERDU



En 1842 vivait à Boston un prédicateur éloquent du nom de William Foy. Cette année-là, le Seigneur lui donna deux visions, toutes deux relatives au retour du Christ. Foy reçut l'ordre de se rendre dans les différentes églises pour raconter ce qu'il avait vu. En 1844, il eut une troisième vision qui montrait les chrétiens parvenant à la cité céleste : « Il vit une grande plate-forme où des multitudes s'assemblèrent. De temps à autre, quelqu'un en tombait et l'on disait de lui : 'Il a apostasié'. Puis il vit le peuple monter sur une deuxième plate-forme ; de là aussi certains tombaient et disparaissaient. Finalement, une troisième plate-forme surgit qui s'étendait jusqu'aux portes de la sainte cité, et une foule se joignit à ceux qui y avaient pris place. » Foy ne comprit pas cette dernière vision, et profondément troublé, il cessa de parler en public. En 1845, il entendit quelqu'un d'autre raconter la même vision et l'interpréter ainsi : le premier et le deuxième message ont été donnés, et un troisième doit suivre. Peu de temps après, Foy tomba malade et mourut.

Quelques semaines avant le 22 octobre 1844, un jeune homme du nom de Hazen Foss, instruit et distingué, eut une vision relative également au voyage du peuple de Dieu vers la cité céleste. De même que William Foy, il aperçut trois plates-formes par lesquelles les enfants de Dieu devaient parvenir à la Jérusalem éternelle. Mais Foss, lui aussi, croyait fermement que le Seigneur allait revenir « dans quelques jours » et il ne saisit pas le sens de la vision ; il s'abstint de la raconter.

Une seconde fois, il eut la même vision et fut informé que s'il refusait encore de la dévoiler, cette mission lui serait ôtée et confiée à l'un des plus faibles enfants de Dieu qui exposerait fidèlement les révélations reçues. Nouvelle abstention de Hazen Foss. Alors, dans une troisième vision, il apprit qu'il était déchargé de son mandat, remis désormais à un être bien fragile, mais obéissant.

Bouleversé, le jeune homme décida finalement de décrire ce qu'il avait contemplé ; à cet effet il organisa une réunion. Devant une assistance nombreuse, il fit part de son expérience. Mais quand il voulut raconter la vision, il fut incapable de se la rappeler. Alors, étreint d'une profonde angoisse, il s'écria : « ... Dieu a accompli sa parole. Il m'a enlevé la vision. Je suis un homme perdu. » Il cessa dès lors de fréquenter les réunions et ne manifesta plus aucun intérêt pour les choses religieuses. Il mourut dans ces dispositions en 1893.

Environ trois mois après cette tentative infructueuse, Hazen Foss avait entendu, d'une chambre contiguë à celle qu'il occupait, quelqu'un narrer la vision même qu'il avait préféré tenir secrète. Invité à la réunion qui se tenait dans cette pièce, il avait refusé. La vision, devait-il déclarer, était aussi identique à la sienne que deux récits d'un même fait. Plus tard, voyant la jeune Ellen Harmon, qui avait rapporté la vision, il affirma : « C'est l'instrument sur lequel le Seigneur a placé le fardeau. »

UN DESTIN HORS DU COMMUN

Vie d'Ellen G. White



Robert Harmon

Harmon ? En tout cas, quelque temps après la naissance des fillettes, Robert Harmon quittait sa ferme et allait s'établir à Portland, la ville voisine où il s'occupa désormais exclusivement du commerce des chapeaux.

Ellen et sa sœur jumelle approchaient de leurs dix ans. Un jour, comme elles revenaient de l'école en compagnie d'une petite camarade, une grande de treize ans les prit à partie et leur cria des injures. Les trois petites apeurées, se mirent à courir. Malheureusement, Ellen se retourna pour voir si l'autre gamine les poursuivait. Celle-ci en profita pour lui lancer une grosse pierre qu'elle tenait à la main. La pierre atteignit Ellen en plein visage. La fillette tomba en poussant un grand cri et s'évanouit. Le sang coulait à flots par la plaie ouverte, inondant le petit visage, maculant les vêtements. Elizabeth et l'autre fillette regardaient consternées, ne sachant que faire. Puis, avisant un magasin tout près de là, elles y transportèrent Ellen. La petite



put y recevoir les soins et elle revint chez elle. Le brave commerçant proposa de la ramener chez elle en voiture à cheval, mais elle refusa car elle craignait de tacher de sang les coussins de la voiture. Elle affirma être assez bien pour faire le trajet à pied et partit, soutenue par sa sœur et son amie. Elles n'avaient parcouru que quelques dizaines de mètres quand elle s'évanouit de nouveau. Les deux autres s'arrangèrent pour la porter jusqu'à la maison de ses parents.

La blessure était très large et très profonde. Durant les trois semaines qui suivirent, Ellen demeura dans le coma et on douta de pouvoir la sauver. Lorsqu'elle reprit conscience, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même et il était évident qu'elle aurait les plus grandes difficultés à recouvrer une santé normale. Commença alors une longue convalescence au cours de laquelle la jeune Ellen se posa toutes sortes de questions qui d'ordinaire ne préoccupent guère les petites filles. Elle avait frôlé la mort, c'était certain. Et rétrospectivement, elle tremblait à cette idée. Car, se disait-elle, si j'étais morte à ce moment-là, Jésus ne m'aurait pas acceptée parce que je n'étais pas prête ! Cette pensée la tracassait. Elle se mit à prier plusieurs fois par jour, avec une grande ferveur. Sur sa demande, sa mère lui lisait fréquemment de longs chapitres de l'Écriture. Un grand changement était survenu en elle. La fillette joyeuse et gaie de naguère était maintenant une enfant affinée et fragile, à la sensibilité exacerbée. Le médecin de famille la croyait minée par la tuberculose pulmonaire et l'avait condamnée. Elle avait d'effroyables quintes de toux coupées de fréquentes hémorragies et sa voix n'était qu'un souffle.

La blessure de son visage s'était lentement refermée, la laissant défigurée. Elle en souffrait sans en rien dire. Ayant souhaité se regarder dans un miroir, elle n'y reconnut pas son visage. Un autre jour, il lui fut infligé un de ces chocs qui marquent une existence. L'accident était survenu pendant une absence du père. Lorsqu'il rentra de voyage, Ellen était déjà sur pied bien qu'amaigrie et encore très faible, mais elle était si changée qu'il ne la reconnut pas. Il pensa que cette enfant chétive, au visage abîmé, était une petite voisine venue jouer avec ses filles. Et comme il n'apercevait que l'un des deux jumelles, il demanda en toute innocence : « Où donc est ma petite Ellen ? » Un désespoir si profond se peignit sur les traits de la petite qu'il comprit soudain. Alors il la prit dans ses bras, la couvrit de baisers et berça doucement le pauvre petit corps secoué de sanglots.

Toutes ces conditions réunies développèrent chez la petite Ellen une vie intérieure intense. Et comme elle appartenait à un milieu où la religion occupait une large place, ses pensées se tournèrent tout naturellement vers les questions spirituelles qui la consolait de n'être plus tout à fait une enfant comme les autres.

Lorsqu'on jugea Ellen suffisamment forte pour pouvoir reprendre ses études, on l'envoya de nouveau à l'école. Mais elle ne parvenait pas à lire, les mots se brouillaient, semblaient danser devant ses yeux. Quand elle voulut écrire, sa main refusa de former les lettres. Le choc reçu avait vraisemblablement lésé quelque centre nerveux. D'autre part, la santé d'Ellen demeurait si chancelante qu'il fallut renoncer à lui faire fréquenter l'école. C'est ainsi que son éducation scolaire se limita à trois années d'études, celles qui avaient précédé son accident.

Rien, par conséquent, ne paraissait prédisposer cette enfant à jouer un rôle important au sein d'une communauté. Mais, comme le dit l'apôtre Paul, « Dieu a choisi ce que le monde considère comme une folie pour confondre les gens 'intelligents'. Il a délibérément pris ce qui est faible et chétif pour faire honte aux puissants. » - 1 Cor. 1 : 27, « Lettres pour notre temps ».

La première vision



Après le terrible accident qui faillit lui coûter la vie, Ellen Harmon ne fut plus jamais celle qu'elle avait été auparavant. Sa vie intérieure s'était approfondie, sa spiritualité développée. Quand William Miller prêcha dans la ville où elle habitait, ce fut avec un immense enthousiasme qu'elle suivit ses réunions en compagnie de ses parents. Ceux-ci se rallièrent bientôt aux vues de Miller concernant le retour du Christ, ce qui les fit exclure de l'Eglise Méthodiste dont ils étaient des membres fidèles.

Ellen avait alors dix-sept ans, l'âge des aspirations mystiques et des grands élans religieux. Souvent, dans ses méditations solitaires, elle se

demandait quelle destinée Dieu lui réservait. Elle aurait souhaité pouvoir rencontrer Jésus, pouvoir lui confier ses peurs, ses angoisses.

Un soir qu'à l'instant de s'endormir, elle s'absorbait ainsi dans ses pensées, elle rêva que la porte de sa chambre s'ouvrait, livrant passage à un ange qui lui dit : « Tu désires voir Jésus ? En ce cas, prends tes affaires et suis-moi ! » Elle ne se le fit pas dire deux fois. Elle rassembla rapidement quelques objets de première nécessité, en fit un petit baluchon, et emboîta le pas à son guide. Il la conduisit par un escalier très raide et très étroit sur des hauteurs inaccessibles en lui recommandant de garder toujours les yeux en haut, sinon le vertige la prendrait et entraînerait sa chute. Ils parvinrent bientôt à une porte devant laquelle Ellen fatiguée s'empressa de déposer son baluchon. L'ange ouvrit la porte et Jésus apparut dans l'encadrement, l'accueillant avec un large sourire. Puis il parla et Ellen, brisée d'émotion, buvait ses paroles. Ce furent des instants de félicité inouïe. L'ange la reconduisit par le même chemin...

Le rêve prit fin et Ellen s'éveilla, le cœur serré de se retrouver dans la froide réalité quotidienne. Cependant, elle avait puisé dans ce rêve des forces et une espérance nouvelles qui la soutinrent aux heures de difficulté.

Bien que partageant le terrible désappointement que leur infligeait à tous l'échec des prédictions de Miller, Ellen demeura fidèle aux jeunes convictions adventistes. La date de 1844 s'avérait être une erreur, c'était indéniable, mais la doctrine fondamentale demeurait valable et elle entendait bien y demeurer fidèle. Elle n'en prierait que plus intensément pour avoir des lumières.

C'est environ deux mois plus tard qu'elle eut sa première vision. Un jour de décembre, Ellen et quatre autres dames adventistes s'étaient réunies pour commencer la journée par une courte réunion de prière. Un pâle soleil hivernal éclairait la pièce d'un jour blafard. L'une après l'autre, ces dames avaient prié, très simplement, d'une manière presque routinière. C'était maintenant le tour d'Ellen. A peine avait-elle commencé à prier qu'elle perdit la notion de ce qui l'entourait. Le phénomène était si extraordinaire qu'il frappa vivement l'esprit de ses compagnes. Elle-même émergea bouleversée et tremblante de cette expérience insolite. Songez ! N'avoir que dix-sept ans et se voir appelée à devenir un instrument de Dieu ! Comment pourrait-elle, elle si frêle, si mal préparée, répondre à ce que le Seigneur attendait d'elle ? Elle le supplia de confier à quelque autre cette redoutable

mission, ignorant qu'avant elle le pasteur Foy et le jeune Hazen Foss avaient reçu l'appel et ne lui avaient pas donné suite.

Environ une semaine plus tard, elle eut une seconde vision dans laquelle elle fut priée avec insistance de communiquer autour d'elle les choses qui lui avaient été révélées. Alors comprenant qu'on ne résiste pas impunément à la voix divine, Ellen se soumit totalement.

Dans cette première vision, elle aperçut un sentier abrupt et très étroit, tracé bien au-dessus du monde habité par les hommes. Un petit groupe y cheminait lentement, guidé par un faisceau lumineux qui venait de l'arrière. Le Christ marchait en tête du groupe.

Cette vision fut la première d'une suite d'environ deux mille visions qui s'échelonnèrent tout au long de la vie d'Ellen Harmon devenue peu après Mrs White par son mariage avec James White. Ces visions apportèrent conseils, exhortations, directives ou paroles de réprobation au petit groupe de fidèles auquel appartenait la jeune Ellen. Celle-ci écrivit par la suite tout ce qu'elle avait vu en rêve ou en vision en une série de textes totalisant environ cent mille pages, la plupart manuscrites, dont on a tiré 55 gros volumes. De chacun d'eux se dégage un ardent amour pour Dieu et une admirable sérénité.

Le plus extraordinaire, c'est qu'une tâche aussi écrasante ait pu être menée à bien par une jeune fille chétive, ébranlée dans sa santé au point d'être incapable de tenir une plume. Elle le dit elle-même :

« Jusqu'à ce moment (1845) j'étais incapable d'écrire. Ma main tremblante ne pouvait tenir une plume. Pendant que j'étais en vision, un ange me donna l'ordre d'écrire ce que je voyais et entendais. J'obéis et je pus écrire sans effort. Du coup, mes nerfs furent fortifiés et, depuis ce moment jusqu'à ce jour (écrit en 1880), mes mains n'ont plus tremblées. » - « Life Sketches » (Esquisses biographique), p. 90.



N'est-ce pas une preuve – il en est de nombreuses autres, plus concluantes encore – , que la puissance d'En-Haut avait saisi cette jeune fille et l'avait qualifiée spirituellement et physiquement pour la tâche à laquelle Dieu l'appelait ?

Comme on peut s'y attendre, l'étrange vocation de la jeune Ellen commença par susciter beaucoup de scepticisme. Joseph Bates lui-même était loin d'être convaincu. Il croyait fermement que Jean-Baptiste avait été le dernier des prophètes. Et il faut dire qu'à la même époque Joseph Smith s'était proclamé prophète de Dieu et avait fondé l'Église des Mormons. Or, ces gens-là avaient plutôt mauvaise réputation car ils encourageaient la polygamie et la pratiquaient.

Mais il changea bientôt d'opinion. Ayant vu Ellen en vision, il s'étonna de l'entendre donner une description très poussée de la constellation d'Orion et des planètes alors qu'elle n'avait jamais étudié l'astronomie. Il en fut frappé comme on peut l'être devant une manifestation surnaturelle. Mais, plus que tout le reste, c'est sa manière de vivre qui le convainquit. S'étant rendu dans l'État du Maine, il avait pu s'entretenir avec les parents d'Ellen, avec ses amis et ses voisins. La jeune Ellen était partout citée en exemple pour son humilité, son sérieux, son zèle à parler de Jésus. La Bible déclare : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Incontestablement, ses « fruits » étaient parmi les meilleurs.

Mariage



Il est temps de vous présenter James White qui accepta la vérité du Sabbat quelques mois après Joseph Bates et qui devait jouer un rôle important dans l'organisation et le développement du Mouvement Adventiste.

« James White naquit le 4 août 1821 à Palmyra, dans l'État du Maine, aux E. U. Ses ancêtres, avec d'autres Pélerins, s'étaient rendus en Amérique en 1620. James était le cinquième enfant d'une famille de neuf frères et sœurs. Pendant son enfance, il fut de santé délicate. Il souffrait des yeux, et c'est à l'âge de seize ans seulement qu'il lui fut possible de lire sans trop de fatigue. Naturellement, il était en retard dans ses études et il se trouva très embarrassé lorsqu'il entra dans une académie (école secondaire) à l'âge de dix-huit ans. A ce moment-là, il n'était pas capable de résoudre un problème de règle de trois, ni de distinguer un verbe d'un adverbe ou d'un adjectif ; pour les autres sujets, même ignorance. Néanmoins il fit de rapides progrès, et après douze semaines d'étude, il reçut un certificat l'autorisant à enseigner les branches courantes ; ainsi,

l'hiver suivant déjà, il exerçait les fonctions d'instituteur. L'année d'après, il fréquenta de nouveau l'académie durant quelques semaines. Puis il travailla plusieurs mois dans une scierie, où il se fit une grave coupure à la cheville gauche, ce qui affaiblit pour toujours son pied. Ensuite il continua ses études. L'hiver 1840-1841 le vit instituteur dans une grande école. » - 'Life Sketches', éd. de 1880, p. 15.

James White avait été baptisé à l'âge de quinze ans, mais à vingt ans, entièrement plongé dans ses études, il ne se souciait plus guère de questions religieuses. Revenu à la maison en 1841, il y entendit beaucoup parler du retour du Christ car sa mère était une fervente adepte des théories de Miller. James, lui, se montrait plutôt méfiant à l'égard des nouvelles croyances qui n'avaient pas encore leurs lettres de noblesse. Il les taxait de pur fanatisme et marquait à leur endroit un refus obstiné. Sa mère, cependant, affichait des opinions si fermes que James en était ébranlé. Tout en discutant et en accumulant les arguments susceptibles de battre en brèche des convictions qui l'agaçaient, il ne pouvait s'empêcher de se dire : « Qui sait ? Peut-être y a-t-il quelque chose de vrai en tout cela ? Puis il se reprenait : Non ! non ! C'est si peu rationnel ! »

Le plus gênant était que, plus il s'acharnait à démolir les convictions maternelles, plus il se sentait inquiet et agité : le problème le troublait plus qu'il ne voulait l'admettre. Incapable de trancher la question par lui-même, il souhaite avoir l'opinion de ses élèves de l'hiver précédent et les réunit pour leur exposer la question. Et, chose étrange, il sentit naître en lui un ardent désir de les attirer au Christ. Il retira de cette expérience un réconfort inattendu.

Dès 1842, il accepta d'assister aux conférences que William Miller donnait sous une immense tente. Luttant contre une tendance, naturelle chez un instituteur, à n'accepter une théorie que si elle s'étayait d'arguments logiques, il se laissa convaincre par les doctrines que prêchait Miller et partagea désormais avec les membres du



jeune Mouvement Adventiste la foi au retour du Christ pour le 22 octobre 1844. Mieux, estimant qu'il y avait urgence à avertir le plus grand nombre de personnes possible, afin qu'elles puissent s'y préparer, il se transforma

en prédicateur itinérant, commençant par visiter ses anciens élèves, puis les fermiers du voisinage, enfin les villages du secteur et finalement les villes. C'est au cours de cette période de fiévreuse attente qu'il rencontra pour la première fois Ellen Harmon, bien loin de se douter qu'elle deviendrait un jour sa femme.

Après la grande déception de 1844, il eut une nouvelle occasion de s'entretenir avec la jeune fille. Il lui raconta ses premières années à la ferme paternelle au flanc des collines rocailleuses qui s'élèvent à peu de distance de la ville de Palmyra ; comment, petit garçon maladif, vivant en vase clos dans la compagnie de frères et sœurs plus âgés ou plus jeunes, il avait redouté les contacts extérieurs et choisi de mener la vie rude des cultivateurs sur cette propriété improductive où les champs recelaient plus de cailloux que de bonne terre. Pourtant, le résultat s'était avéré excellent : il y avait gagné force et santé et Ellen avait maintenant devant elle un beau jeune homme vigoureux dont la taille faisait plus de 1m80.

Il lui parla aussi de ses premières réticences envers la prédication de Miller puis de son adhésion inconditionnelle et de ses expériences de prédicateur bénévole dans toute la vallée du Kennebec. Ellen écoutait, conquise par son enthousiasme, débordante de reconnaissance envers Dieu qui suscitait des hommes capables d'oser prêcher ces convictions nouvelles, même si celles-ci heurtaient les gens confinés dans leur conformisme.

A son tour, elle lui parla de son enfance, mentionna sa première vision et dit combien elle avait eu de peine à se résoudre à la communiquer. James se sentait profondément ému en face de cette frêle jeune fille au visage émacié ; ce qui dominait, en lui, c'était un désir chevaleresque de la protéger. Il aurait voulu la défendre contre la vulgarité, la rudesse de certaines gens ou tout autre danger qui pût se présenter. Il se mêla aux amis d'Elle, et devint le plus assidu des membres de son groupe. Il se disait avec fierté qu'en le voyant si grand, si fort aux côtés d'Ellen, et si déterminé à la défendre, on hésiterait à nuire à la jeune fille.



Ce qui était prévisible arriva. Bien que James fût, pratiquement en tout, le contraire d'Ellen, bien qu'il fût grand et vigoureux et elle frêle et menue, ils découvrirent qu'ils formaient à eux deux une merveilleuse équipe.

Insensiblement, l'amitié qui les liait se changea en amour et le 30 août 1846, ils s'épousèrent. Des années plus tard, époux comblés, James White pouvait s'écrier : « De notre mariage à ce jour, elle a été ma couronne et ma joie. »

Les White eurent quatre garçons dont l'un mourut à l'âge de seize ans, et un autre alors qu'il n'avait que trois mois.

La force qui vient d'En-Haut

Otis Nichols et sa femme, chez qui la jeune Ellen Harmon avait trouvé asile au début de son ministère, avaient continué à lui manifester une amitié chaleureuse.

James White et Ellen, qui s'étaient mariés en août 1846, s'étaient mis à observer le Sabbat dès l'automne. Ensemble, ils commencèrent à prêcher en différents endroits.

Mais les séquelles de la grande déception de 1844 n'avaient pas fini d'ébranler le petit groupe. Il y avait, en particulier, un certain Joseph Turner, opposant fanatique, qui, interprétant à sa façon le symbolisme du sanctuaire, en déduisait que les temps étaient révolus et qu'il n'y avait plus lieu de prêcher la Parole. De telles aberrations trouvaient un écho chez plusieurs et les White voyaient avec amertume et affliction leur travail entravé par cette influence dissolvante.

Ce Turner s'était imposé chez Robert et Eunice Harmon, les parents d'Ellen, prenant leur maison pour la sienne, y invitant ses partisans et y tenant des réunions. Tout son groupe se sentait là parfaitement chez soi. Les Harmon finirent par en avoir assez. Soucieux d'éviter une scène pénible, ils se contentèrent de mettre la clé sur la porte et se retirèrent momentanément chez leur fille. Turner, convaincu d'avoir raison, s'estima injustement frustré. S'entretenant avec Ellen, il menaça les Harmon des foudres célestes : « Votre père est un homme perdu ! ». Peu après, Turner étant présent, Ellen eut une vision dans laquelle il était spécifié que cet homme était dans l'erreur et que ses intentions étaient nuisibles à la Cause de Dieu. Turner se fâcha, accusa Ellen d'être sous l'emprise du démon. Oubliant que, jusqu'à cet instant, il avait tenu pour parfaitement équitables les jugements prononcés par la jeune femme sur la foi des visions. Il refusa tout net ceux qui le concernaient. A dater de ce jour, il devint l'un des plus farouches opposants d'Ellen White.

Ces conflits, et sans doute le poids d'une tâche qui excédait ses forces – Ellen, ne l'oublions pas, était demeurée très frêle depuis son accident – épuisèrent la résistance de la jeune femme. A son retour de Gorham, chez ses parents, elle tomba gravement malade. Durant trois semaines, elle souffrit atrocement, tombant à différentes reprises dans un coma si profond qu'on attendait sa mort, mais rappelée chaque fois à la vie par les ardentes prières de son mari et de ses proches. Les Nichols, apprenant ces douloureux événements chargèrent leur fils Henry de rendre visite aux White pour leur apporter le réconfort de leur profonde sympathie.

A l'arrivée d'Henry Nichols, on décida d'avoir de nouvelles réunions de prière en faveur d'Ellen. A la fin de la première réunion de ce genre, le dernier à prier fut justement Henry Nichols. Il le fit avec un ferveur profonde, suppliant Dieu de toute son âme d'intervenir pour rétablir Ellen entièrement et la rendre ainsi à un ministère infiniment précieux pour le salut des âmes. Obéissant à une impulsion irrésistible – vraisemblablement inspiré par l'Esprit de Dieu – Henry Nichols se releva (il était à genoux), traversa la pièce et vint poser ses mains sur le front d'Ellen en disant : « Sœur Ellen, Jésus-Christ te guérit ! », puis il tomba en arrière, vaincu par l'Esprit qu'il avait invoqué.

Ellen ressentit comme un choc électrique. Un courant la parcourut. Ses douleurs disparurent. Toujours immobile, elle nota en elle ces changements, d'un cœur débordant de gratitude, comme devant un miracle inespéré. Le lendemain, elle put s'asseoir dans son lit, et, le surlendemain, elle couvrit 60 kilomètres en voiture, par de mauvaises routes, pour participer à la réunion de Topsham.

Pendant son absence, on avait ouvert largement les fenêtres de sa chambre, pour bien l'aérer. Voyant cela, des voisins pensèrent : « Elle est morte ! » Ils vinrent, le visage lourd d'affliction, s'informer sur la date de l'ensevelissement.

- L'ensevelissement ? Quel ensevelissement ?
- Mais... votre fille, M^{me} White, ne vient-elle par de mourir ?
- Ma fille ? s'exclama Eunice Harmon. Mais elle est complètement rétablie ! Elle a été guérie par la puissance de la prière et elle est partie ce matin pour Topsham.



En août 1847, les White eurent la joie d'avoir leur premier enfant, un fils. Pour marquer leur gratitude, ils l'appelèrent Henry Nichols White. Le petit Henry fut un charmant enfant mais ses premières années furent passablement bousculées par suite de la vie trépidante menée par ses parents. Il fut toujours un garçon loyal et généreux et montra un talent particulier pour le chant.

Les White allaient-ils enfin s'établir quelque part, avoir un foyer à eux, cesser cette vie errante imposée par des réunions à tenir ici et là et des camps-meetings dans une ville ou dans une autre ? Non ! La main de Dieu était sur eux ; aussi, marchant par la foi, ils allaient là où on les appelait. Comme Abraham, ils attendaient une cité meilleure dont Dieu est le Fondateur.



Maison de Stockbridge Howland

Stockbridge Howland, homme habile et compétent, qui jouissait d'un respect unanime, dépendant pour sa propre subsistance de son labeur quotidien. Car tout ce qu'il possédait, il l'avait donné pour promouvoir l'œuvre de Dieu. Il n'avait plus guère qu'un toit à offrir, aussi le mit-il, avec toute la générosité dont il était capable, à la disposition de ses amis. Qui dira jamais la grandeur de tels dévouements ! – D'après A.W. Spalding, « Captains of the Host », p. 148, 171, 172.

En octobre 1847, Stockbridge Howland et sa femme, qui vivaient à Topsham, offrirent quelques pièces de leur grande et confortable maison aux White pour qu'ils y fassent un pied-à-terre permanent. Les White s'y installèrent avec quelques meubles de location. Ces Howland se prouvèrent d'excellents amis. Mais ils n'étaient pas riches.

Les derniers centimes

Un matin, au moment de partir pour son travail, James White tira de la poche de son pantalon tout l'argent qui lui restait, environ 30 centimes qu'il remit à sa femme. Cela permettrait d'acheter trois demi-litres de lait, la nourriture de trois jours pour elle-même et le bébé. Mais le petit Henry manquait terriblement de vêtements. Il allait quasiment nu. La question se posait donc : ou bien du lait et rien d'autre, ou bien utiliser les 30 centimes

pour acheter un peu de calicot, juste de quoi faire une robette pour le bébé. La jeune maman pesa le pour et le contre et se décida pour le calicot. Au moins, bébé serait vêtu !

C'est alors que les White reçurent une lettre les pressant vivement de se rendre à la toute première assemblée qui devait se tenir au Connecticut. Encore fallait-il trouver l'argent du voyage ! James White prit alors sa grande hache et s'en alla dans les bois débiter des branches mortes pour en faire des fagots. Il gagnait environ 2 francs par jour. Mais ce dur effort auquel il n'était pas habitué lui causait d'insupportables courbatures et des rhumatismes aux poignets si douloureux qu'il n'en fermait pas l'œil de la nuit.

De son côté, Ellen était si affaiblie par le manque de nourriture qu'à deux reprises elle s'évanouit avec son enfant dans les bras. Pour faire face à ses charges familiales, James White se vit obligé de chercher du travail. A cette époque la prédication dans les jeunes groupes adventistes n'était pas rémunérée et il fallait bien trouver de l'argent pour vivre ! Le premier 'job' qui s'offrit consistait à charrier des pierres à longueur de journée pour la construction d'une route. Les pierres étaient lourdes et coupantes et James White en avait les mains toutes écorchées. L'extrémité de ses doigts, là où la peau était usée, était en sang. Et ce travail ingrat et harassant, il dut l'accomplir aux endroits même où il avait prêché en chaire devant des milliers de personnes. James White s'épuisa à cette tâche exténuante, sans profit aucun, puisqu'il ne parvint pas à toucher son salaire.

Que faire ? Continuer dans ces conditions n'était pas possible. Evidemment, si James White s'engageait à assumer un travail régulier, il lui faudrait renoncer à la prédication... Les circonstances étant ce qu'elles étaient, la tentation s'en faisait chaque jour plus insistante. D'ailleurs, selon toute apparence, Dieu n'avait-il pas cessé de les avoir en sa garde ? Le propre des tentations est de se faire de jour en jour plus insidieuses. Les White étaient sur le point d'y succomber quand des visions survenues pendant la nuit, les convainquirent que Dieu les éprouvait pour leur bien. Dès cet instant, un nouveau courage les anima et ils décidèrent de poursuivre coûte que coûte leur œuvre d'évangélisation aux côtés de Joseph Bates.

Imaginez un pareil point de départ : fonder une organisation religieuse lorsque l'on n'est que deux hommes et que l'on ne possède rien. Ces deux hommes étaient Joseph Bates qui disposait d'un shilling (environ 50 centimes) et James White qui n'avait que les 30 centimes remis à sa femme !

Quels étranges débuts pour une organisation dont le budget actuel roule sur des millions de dollars ! Il est encore aujourd'hui, dans nos églises, des âmes d'élite qui manquent tragiquement de moyens d'existence et qui donnent cependant de leur nécessaire pour faire progresser l'œuvre de Dieu. Le Seigneur fait fructifier de tels dons au centuple, car à ses yeux, ce sont les plus précieux.

L'existence difficile des pionniers

Les White s'étaient décidés à continuer la tâche en dépit de leurs terribles problèmes pécuniaires. Durant l'hiver 1847-48, ils parvinrent à grand-peine à nouer les deux bouts. Un autre problème devenait lancinant : voyager avec un enfant en bas âge – lorsqu'on sait ce que représentaient de tels voyages ! – n'était pas possible. En outre, où auraient-ils pris l'argent pour entreprendre ces voyages ?... Ces questions demeuraient en suspens



Henry White à l'âge
de 3 ou 4 ans

quand leur enfant tomba soudain très gravement malade. On craignit pour sa vie. Les remèdes usuels demeuraient sans effet. Alors on eut recours à la prière, des prières ferventes, d'ardentes supplications désolées. Mais l'état de l'enfant demeurait stationnaire ; on ne constatait pas le plus léger progrès. Les White firent alors leur examen de conscience. Et une lueur soudaine leur montra que leur attachement pour l'humble foyer qu'ils venaient d'installer chez les Howland d'une part, leur amour pour leur enfant d'autre part, constituaient des obstacles à leur entière disponibilité pour Dieu. Ils se mirent à genoux et se consacrèrent à Dieu entièrement, même s'il leur fallait, pour remplir convenablement leur mission, confier le petit Henry à des mains étrangères. Curieusement, à la suite de cette promesse, la santé de l'enfant s'améliora de façon rapide et spectaculaire. Les White y virent une réponse de Dieu. De leur côté, ils étaient résolus à tenir leur promesse. – D'après A.W. Spalding, « Captains of the Host », p. 172-174.

Au cours de l'assemblée, on envisagea une nouvelle méthode de travail et James White fut chargé de rédiger une petite brochure qui serait ensuite distribuée à des fins missionnaires. Or, il était affligé, depuis son adolescence, d'une claudication due à une mauvaise fracture de la cheville. Il n'en parcourait pas moins à pied 15 kilomètres pour aller porter son manuscrit

à l'imprimerie. La difficulté principale était toujours la question pécuniaire ; dès qu'une dépense imprévue se présentait, il fallait s'ingénier à trouver des fonds supplémentaires et cela posait souvent des problèmes.

Mentionnant ultérieurement les pénibles circonstances de ces débuts, M^{me} White déclara :

« Vous serez sans doute très surpris si je vous dis maintenant que cette période difficile représente, dans mon souvenir, la meilleure part de mon expérience. Je pense à un certain jour où mon mari traversa la ville de Brunswick, dans le Maine, un sac jeté sur son épaule. Dans le sac un peu de riz et de farine, quelques haricots destinés à nous empêcher de mourir de faim. Quand il arriva à la maison, le pas vif et chantant, je le regardai sans comprendre car j'étais en pleine crise de découragement. 'Comment expliques-tu, lui dis-je, que nous en soyons arrivés à cette extrémité ? J'ai vraiment l'impression que le Seigneur nous a oubliés, nous et l'œuvre entreprise pour Lui !' James ne se laissa pas désarçonner. Il se redressa de toute sa taille – et vous savez qu'il était grand – et, me regardant bien en face, il dit avec une tendresse non dépourvue de fermeté : 'Tchut ! tchut ! Le Seigneur ne nous a pas oubliés, tu le sais bien !' »

« J'étais si faible que je tombai évanouie de la chaise sur laquelle je m'étais assise. Le lendemain, une lettre nous parvint nous demandant de nous rendre à Boston pour y tenir une réunion : J'objectai : 'C'est impossible, nous n'avons pas un centime à la maison ! Que pouvons-nous faire ?' Mais mon mari ne perdait pas sa confiance. Il se rendit à la poste, pensant que là était peut-être la solution. Il en revint avec une lettre. Celle-ci contenait une somme de 5 dollars. Comment vous dire notre reconnaissance envers Dieu pour cet envoi providentiel ? Nous réunîmes toute la famille et nous nous agenouillâmes pour une prière d'actions de grâces. Le soir même nous prenions nos billets pour Boston. Je pourrais citer des dizaines d'autres exemples montrant qu'aux plus mauvais moments, nous étions toujours soutenus. Voilà ce que furent nos débuts dans l'œuvre de Dieu. Aussi les joies qui y sont associées sont-elles inoubliables. » - « M.S. 14 », 1885

PREMIÈRES PUBLICATIONS

Dans le développement du Mouvement Adventiste, les publications occupent une place de premier ordre. Les débuts, toutefois, furent très modestes : une simple feuille volante, en 25 exemplaires, relatant la première vision de M^{me} White. La dépense fut couverte par James White et l'un de ses amis. C'était en 1846.



modestes : une simple feuille volante, en 25 exemplaires, relatant la première vision de M^{me} White. La dépense fut couverte par James White et l'un de ses amis. C'était en 1846.

La même année, Joseph Bates fit paraître une brochure de 40 pages sur le retour personnel et littéral du Christ en opposition à la croyance d'un retour spirituel. Lorsque le manuscrit fut prêt, l'argent manquait pour le publier. Une Adventiste vendit alors un tapis neuf et fournit ainsi les fonds nécessaires. Ce qui pressait le plus, c'était d'annoncer la fin du monde. Le tapis n'était pas indispensable. – D'après R. Gerber, 'Le Mouvement Adventiste', p. 81.

En 1846 encore, Joseph Bates publia une brochure sur le sabbat, alors qu'il se trouvait dans des conditions pécuniaires très précaires. Il en fit imprimer mille exemplaires sans savoir d'où lui viendrait l'argent. Le travail terminé, la somme arriva aussi, si bien que la diffusion de la brochure ne souffrit aucun délai. C'est en lisant cette brochure que James et Ellen White comprirent l'importance du 4^e commandement et la nécessité de revenir à l'observation du sabbat.

En 1847, James White publia une brochure de quelques pages sur la 1^{ère} vision de M^{me} White et quelques récits relatifs à l'œuvre adventiste.

En 1848, ce fut le tour de la 3^{ème} brochure de Joseph Bates adressée 'au petit troupeau'. 80 pages. La publication en fut rendue possible grâce au sacrifice d'une jeune veuve qui vendit sa maison et offrit à Bates une somme suffisante pour couvrir les frais prévus : « Je peux très bien me passer de ma maison, dit-elle ; j'irai en service. » - R. Gerber.

PREMIERS VOYAGES

Avril 1848. Les White décident de se mettre en route dès qu'ils trouveront de l'argent. James White commença par aller régler ses comptes avec son employeur et s'étonna de se trouver soudain en possession de dix dollars. La moitié de cet argent fut consacrée à remplacer les vêtements devenus hors d'usage. Tout ce qui pouvait encore être raccommo­dé ou rapiécé le fut, des pièces nouvelles venant parfois renforcer d'autres plus anciennes qui commençaient à s'élimer. On n'en était pas à une pièce près ! Il restait donc cinq dollars pour les frais de voyage.



Mary Nichols

Avec cette somme les White purent se rendre à Dorchester où M^{me} Nichols leur remit une somme équivalente, ce qui leur permit d'atteindre Middletown. A leur arrivée en cette ville, bien qu'il y eût un petit groupe d'Adventistes, nul ne les attendait. Les White d'ailleurs n'y connaissaient personne et n'avaient sûrement pas prévenu de leur arrivée. Il leur restait en tout et pour tout 50 cents. Ils arrivaient, avec leur malle, sans avoir la moindre idée où se loger, sans argent pour louer une chambre, confiants dans la main du Seigneur. A l'époque, il n'existait pas de contrôle dans les gares et les consignes pour le dépôt des bagages étaient inconnues. Les White disposèrent leur malle en équilibre sur une pile de rondins et ils partirent à pied à la recherche de l'adresse qu'on leur avait donnée. Ils finirent par trouver un certain M. Chamberlain, membre de l'église adventiste et, avec la collaboration active de ce frère dévoué, ils organisèrent toute une série de réunions qui se révélèrent très fructueuses.

Dans l'Etat de New York, l'œuvre avançait aussi sous l'intelligente initiative d'Hiram Edson. Ce dernier invita les White à venir au camp-meeting qu'il organisait à Volney, en août 1848. Edson écrivait que les membres de son église étaient pour la plupart des gens humbles et démunis d'argent, et qu'il ne pouvait, étant donné ces circonstances, promettre aux White de les défrayer entièrement. Toutefois, il les assurait qu'il ferait tout ce qu'il pourrait en ce sens.

Il s'agissait donc de trouver de l'argent. Gros problème ! Comment les White allaient-ils s'en procurer ? Il restait encore trois mois avant l'assemblée. James White se dit qu'il devait absolument trouver un travail manuel quelconque. Il souffrait de dyspepsie, d'une claudication consécutive à un accident survenu dans son adolescence et sa connaissance des lois de santé se limitait à s'émerveiller de voir un Joseph Bates se porter comme un charme en ne se nourrissant que de gros pain de ménage et d'eau claire. Lui, James White n'avait jamais été un chêne. Certes, ses énergies mentales exceptionnelles lui avaient permis de dominer ces handicaps et l'habitude de la prière lui apportait – à lui et à sa femme – un extraordinaire réconfort quotidien. Mais il n'était nullement un travailleur de force prêt à assumer de lourdes besognes. Or, c'est justement ce genre de travaux qui s'offre à une main d'œuvre occasionnelle.

Il s'engagea donc pour faucher, avec deux autres membres de l'église, deux hectares et demi de pré. Faucher à la main, pas à la faux, à l'aide d'une simple faucille, une tâche bien propre à épuiser un homme doué d'une vigueur tout autre que la sienne. « Dieu soit loué ! s'écrie pourtant cet indomptable optimiste. J'espère avoir ainsi quelques dollars à consacrer à l'œuvre de Dieu ! » Il en gagna quarante, une somme suffisante pour pouvoir participer activement au camp-meeting de Volney (New-York) qui se tint dans une grange appartenant à un converti, David Arnold. Cette assemblée groupait 35 personnes.



Les White furent ensuite appelés à aller travailler dans l'état voisin du Maine. Là, une pénible décision s'imposa : il n'était plus question d'emmener le bébé et de se consacrer en même temps à l'évangélisation. Pour le bien de l'enfant autant que pour assurer le succès de l'entreprise, il fallait se résoudre à la séparation. Les Howland s'offrirent à garder le petit. Torturée de chagrin M^{me} White leur abandonna son fils, certaine qu'ils seraient pour lui des parents admirables. Ce n'en fut pas moins un vrai déchirement pour cette jeune femme dont c'était alors l'unique enfant. Un écho de cette douleur a passé dans une de ses lettres : « Je revois toujours le pauvre petit visage crispé d'Henry lorsque je le quittai. Son expression de chagrin m'a d'abord poursuivie nuit et jour. Avec l'aide du Seigneur, je suis pourtant parvenue à chasser cette image torturante et à m'occuper sans arrière-pensée du bien d'autrui. » - D'après W.A. Spalding, « Captains of the Host », p. 175-178.

DES SOUTIENS INDISPENSABLES

La maison haute et large, massive, sans élégance, donnait une impression de robustesse, de pérennité, renforcée encore par une palissade de bois blanc qui ceinturait toute la propriété. Bref, elle portait bien son nom de 'Fort Howland', tiré du patronyme de son propriétaire. Ce fut d'ailleurs un nom prédestiné car ce 'fort' devint la citadelle et le refuge de plus d'un pionnier du Mouvement Adventiste.



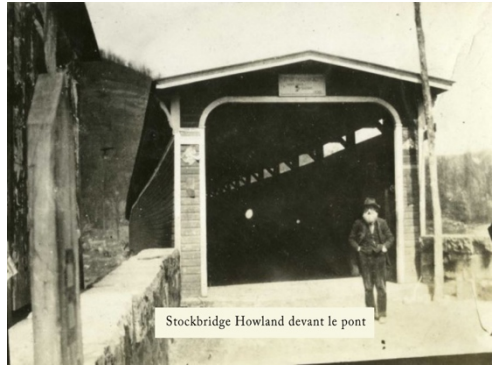
Stockbridge Howland était ce qu'on appellerait aujourd'hui un ingénieur civil. Ses attributions étaient nombreuses : constructeur de ponts et de routes, bâtisseur de moulins, projecteur et entrepreneur responsable de divers travaux publics. C'était un homme digne et respecté et sa demeure était à l'image de sa réussite.

En 1844, Stockbridge Howland épousa les vues de William Miller et devint un ardent défenseur de la thèse adventiste qui prônait l'imminence du second avènement du Christ. Il partait à cheval pour aller distribuer des brochures dans les districts voisins et mettait à profit ces contacts pour propager sa foi. Ce comportement déplut vivement à tous les opposants au message adventiste et l'on fit courir le bruit que ce Monsieur Howland donnait des signes de déficience mentale. Comme on l'accusait en outre de négliger son travail, on obtint qu'il fût remplacé à la tête de ses entreprises, par l'un de ses contremaîtres. L'homme désigné pour cette responsabilité n'avait ni l'envergure ni les compétences du patron. Il se trouva très vite débordé car Howland, désireux de se vouer de plus en plus entièrement à la seule activité qui lui parût essentielle – propager sa foi – lui avait de plein gré remis tout pouvoir sur l'ensemble de ses affaires.

Vint le jour où le comité décida de construire un pont plus large et plus représentatif sur la rivière Kennebec. Le gros problème était qu'en dehors de Stockbridge Howland, nul n'était capable de mener un tel projet à bien. On vint donc trouver celui qu'on avait écarté, insistant pour qu'il prenne

l'affaire en mains. Howland avait sa réponse toute prête : « Messieurs, voyez pour cela le contremaître ! Vous savez pertinemment qu'on a invoqué mon incompetence aussi bien en ce qui concerne mes propres affaires que les travaux publics. Et vous prétendez me confier la construction d'un pont !... Cela n'est pas très sérieux, ne trouvez-vous pas ? »

Cette simple remarque signa la fin du contrat passé avec le contremaître. Stockbridge Howland se mit donc active-



ment à dresser des plans pour le pont, ce qui ne l'empêcha pas, d'ailleurs, de continuer à assumer ce qu'il estimait être sa mission.

« Fort Howland », la maison du chaleureux accueil. C'est là que Frances Howland, la fille de Stockbridge, fut guérie par la prière, en 1845. C'est non loin de là qu'au cours d'une réunion tenue en 1846 chez les Curtiss, Joseph Bates fut convaincu qu'Ellen White possédait le don de prophétie. Lorsque le jeune couple, James et Ellen White se trouvait sans abri, Stockbridge Howland mit à sa disposition un appartement dans sa propre maison. C'est de là que James White partait tous les matins pour travailler comme manœuvre à la réfection des voies du chemin de fer ; là qu'il se fit bûcheron pour gagner à peine 2 de nos francs par jour ! Là encore qu'avec pour tout capital trente pauvres centimes, M^{me} White eut à résoudre le délicat problème de l'emploi de cet argent : du lait pour le bébé ou un coupon de calicot pour lui en faire une chemisette et couvrir ses petits bras nus ! Là encore que, cet unique enfant étant tombé gravement malade, ils furent sur le point de renoncer à la tâche entreprise afin de pouvoir mener une existence familiale plus normale. C'est encore de là que les White repartirent en 1848, pour assumer la lourde tâche que James White poursuivit infatigablement pendant plus de 30 ans, alors que celle de son épouse allait s'échelonner sur près de 70 ans. C'est encore entouré de la tendresse des Howland et de leur fille que le petit Henry, premier enfant des White, passa dans cette maison amie les cinq premières années de sa vie, pendant que ses parents parcouraient les villes et les villages pour répandre leurs convictions.

Stockbridge Howland et sa femme vécurent jusqu'en 1872 dans la grande maison familiale, puis ils allèrent s'installer à Battle Creek où ils demeurèrent jusqu'à leur mort.

Il existe ainsi, dans l'église, diverses fonctions auxquelles les membres sont appelés : premièrement des apôtres, secondement des prophètes, ensuite ceux qui ont le don des miracles, le don de guérir, de secourir ou de gouverner. Lorsqu'on étudie la vie des pionniers du Mouvement Adventiste, on y retrouve ces fonctions. Il y eut cet homme d'âge mûr, capitaine de vaisseau, qui consacra toute sa fortune et se voua lui-même entièrement au soutien de la Cause de Dieu, et dont la foi et la puissance pour convaincre les autres ne cessèrent de grandir, Joseph Bates, ne fut-il pas un apôtre ?

Il y eut aussi ce jeune, ce dynamique prédicateur brûlant de zèle et d'enthousiasme pour annoncer le prochain retour du Christ, mais qui était si pauvre qu'il fallait coudre de nouvelles pièces sur les anciennes pour tenter de dissimuler les parties élimées de son pardessus. Cet homme ardent et consacré mania la hache et la faucille au prix d'incroyables fatigues pour subvenir aux besoins des siens. Mais il ne faillit jamais à la tâche à laquelle Dieu l'avait appelé : aller proclamer sa foi, prêcher, publier la bonne nouvelle du salut. James White ne fut-il pas, lui aussi, un homme inspiré ?

Et cette jeune femme, son épouse, durement frappée aux jours de son enfance, et destinée, selon toute apparence, à mener une existence diminuée d'invalides. Mais Dieu la remplit de force et de lumière et, de cette faiblesse même, suscita un Guide d'une puissance incomparable.

Et tant d'autres qui, à des degrés divers, vouèrent leur vie à faire triompher l'Évangile. Parmi eux, des hommes, des femmes qui ne se targuaient pas de dons particuliers, tel Stockbridge Howland de Topsham, mais qui furent les indispensables soutiens de ceux qui combattaient en première ligne. – D'après A.W. Spalding, « Footprints of the Pioneers », p. 83-87.

LA BÊTE AUX DIX CORNES

C'était aux Etats-Unis, au dix-neuvième siècle, l'époque où des réunions religieuses se tenaient ici ou là, sous la tente ou chez des particuliers ; quelques hommes inspirés avaient soudain saisi le sens de certains passages bibliques et, dans l'exaltation de la découverte, ils brûlaient d'en faire part tout autour d'eux. Ceux qui les écoutaient éprouvaient de leur côté le sentiment du découvreur de trésor qui a mis la main sur un butin de prix.

Vers 1850 vivait à Potterville, au Michigan, un certain M. Carman qui, par la force des choses, était devenu marchand de bois. A cette époque, les forêts couvraient le pays et chacun était libre d'aller couper des arbres où bon lui semblait pour les débiter à sa guise. Les propriétaires, loin de mettre obstacle à ces pratiques, les encourageaient : leurs futaies étaient ainsi débroussaillées à bon compte et les arbres, bien dégagés, ne s'en portaient que mieux ! Un frère de M. Carman, nommé George, installa une scierie qui rapporta beaucoup d'argent.

De confession méthodiste, les Carman ne faisaient partie d'aucune église : les parents de M^{me} Carman ne pratiquaient même aucune religion. Un jour de 1855, Carman et l'un de ses voisins s'occupaient du charroi des arbres abattus destinés à la scierie.

- John, suggéra le voisin, pourquoi ne viendriez-vous pas ce soir écouter ce pasteur qui prêche dans la salle d'école de West Windsor ? Il explique la Bible comme je n'ai encore entendu personne d'autre le faire.

C'est ainsi que M. Carman alla écouter J.B. Frisbie, un prédicateur adventiste venu de Battle Creek. Lorsqu'il rentra chez lui, il s'empressa de mettre sa femme au courant : - Figure-toi que, quand je suis entré dans la salle, j'ai cru rêver : le prédicateur avait suspendu une grande pancarte avec des dessins d'animaux – les animaux les plus terrifiants que j'aie jamais vus ! Cela fait bien des années que je parcours les bois, en



J.B. Frisbie

long et en large, mais jamais, tu m'entends, jamais, je n'ai vu d'animal qui avait dix cornes sur la tête !

Il faut croire que l'animal aux dix cornes intriguait vivement le brave M. Carman puisque, le soir suivant, il attela ses bœufs au traîneau et emmena femme et enfant à la réunion. Le prédicateur, apercevant de nouveaux visages, jugea bon de procéder à une petite récapitulation, de façon à ce que tout fût clair pour tout le monde.

Quelques jours plus tard, M. Carman de plus en plus intrigué invitait le prédicateur à l'accompagner chez lui. Lorsqu'ils eurent passé le seuil, le marchand de bois eut un mot d'accueil qui exprimait bien sa perplexité :

- Cher frère Pasteur, dit-il, je ne sais vraiment pas pour quelle raison je vous ai prié de venir ici... Vous êtes le premier prédicateur à passer notre seuil...

- Je crois connaître cette raison, répondit gaiement J.B. Frisbie ; c'est, me semble-t-il, pour étudier la Bible !

Ils se mirent à la tâche immédiatement. Le résultat fut que toute la famille Carman devint adventiste. Le nom de John Carman revient dans de nombreux procès-verbaux d'activités évangéliques entreprises par les frères White, Loughborough, Cornell et Fribie. Il fut le précieux auxiliaire de ces prédicateurs, leur homme de confiance, leur conseiller et même à l'occasion leur trésorier, leur avançant les fonds quand la caisse était vide.

Comme la femme sunamite

Un jour, John Carman dit à James White :

- J'ai un peu l'idée de me construire une maison en briques. Qu'est-ce que vous en dites ?

- Je dis bravo ! répondit James White, John, vous avez de l'énergie à revendre, vous travaillez comme un forçat et vous savez tout faire ! Alors, allez-y ! Et bon courage ! Seulement, quand vous construirez cette maison, tâchez d'y ajouter une petite chambre pour qu'Ellen et moi puissions venir nous y reposer !

Carman se mit courageusement à l'œuvre. Initialement, le plan prévu était carré. Mais la suggestion de James White n'avait pas été prise à la

légère. Le plan fut donc modifié par l'adjonction d'une aile. Des voisins en discutèrent avec M. Carman, lui représentant que cela détruisait l'harmonie de l'ensemble, mais lui tenait à son idée et les considérations esthétiques passèrent au second plan ! La maison terminée, les White y eurent donc leur chambre qu'ils meublèrent modestement d'un lit, d'une commode, d'un bahut et de deux fauteuils. Mais ils étaient souvent en tournée, voyageant d'un bout à l'autre des Etats-Unis et n'eurent que bien rarement l'occasion d'y séjourner.

La généreuse hospitalité de John Carman et de sa femme rappelle étrangement celle de la femme sunamite. Cette femme avait fait bâtir une chambre pour Elisée, le saint homme qui venait manger chez elle chaque fois qu'il passait par là – 2 Rois 4 : 8-11. Le même esprit animait les pionniers du Mouvement Adventiste. Aussi furent-ils abondamment bénis. Tout ce qu'ils entreprenaient pour le service de Dieu fructifiait magnifiquement. – D'après Arthur W. Spalding, « Footprints of the pioneers », p. 204-206.

UN MOINE FRANCISCAIN



« Le 25 janvier 1843, une cérémonie imposante avait lieu dans l'église de la Sainte-Croix à Varsovie. Un candidat à la prêtrise, Michael Belina Czechowski, prosterné sur sa face, entrait, par les cérémonies d'usage, en qualité de moine franciscain dans les rangs de la prêtrise. » - J. Villeumier.

On pourrait penser que, désormais, celui qui venait de prononcer ses vœux mèneraient l'existence feutrée de ceux qui ont revêtu la bure. C'est l'inverse qui se produisit. Mêlé à une tentative de révolution visant à libérer la Pologne du joug tsariste, Czechowski doit fuir. Il traverse la Hongrie au péril de sa vie et trouve refuge en Prusse où on lui offre un poste d'aumônier ; à peine est-il entré en fonction qu'il reçoit l'ordre de quitter le pays, en vertu d'un traité qui vient d'être signé entre la Prusse et la Russie. Où aller pour avoir le droit à l'existence ?

Visite au pape

Alors s'impose avec force un projet que le jeune prêtre nourrit depuis quelque temps déjà : aller à Rome, sa capitale spirituelle. Il se met donc en route. Arrivé à Vienne, il manque d'être jeté en prison en sa qualité de Polonais. A Trieste, en revanche, il est accueilli avec bonté par un prêtre slovénien. Il passe par Padoue et Venise, émerveillé par la splendeur des églises, mais peu édifié par l'état moral du clergé en général.

Vers le milieu d'octobre 1844, l'abbé Czechowski arrive à Rome. En l'attente d'une audience papale, il visite la Rome éternelle : ... un passé plein de grandeur..., des églises d'une rare magnificence, une multitude

d'œuvres d'art, de reliques renommées³, de traditions et de légendes, tout est pour notre voyageur matière à réflexion. »

Le jour de l'audience arrive. Le jeune moine se plie avec ferveur au triple prosternement et au baisement de la mule (pantoufle) papale. Il présente au pape Grégoire XVI des pétitions accompagnées d'un mémoire en latin où il décrit la triste condition du clergé et des couvents de son pays natal et suggère d'importantes réformes. Mais l'huissier pontifical annonce le légat du roi de Belgique... L'entrevue se termine abruptement.

Czechowski acquiert peu à peu la conviction que le clergé de la ville sainte n'est guère meilleur – s'il n'est pire – que celui de son pays. Il se rend également compte que sa présence à Rome est pour les cardinaux un sujet d'amusement.

On tente d'ailleurs de détourner ses brûlantes ardeurs réformatrices en lui offrant, pour une période de six ans, le poste de confesseur polonais à Jérusalem, avec la perspective, au terme de cette mission, d'être nommé évêque. Czechowski va-t-il accepter ?

Quelques jours plus tard, il assiste aux splendeurs de la messe pontificale de Noël dans la Basilique St Pierre : le pape reçoit des honneurs quasiment divins, assis dans la fameuse 'sedia' portée sur les épaules de seize gardes suisses. Ce qui frappe surtout notre jeune prêtre, c'est la tiare à triple couronne ou tri-règne, sertie de pierres précieuses d'une grande valeur.

³ Chaque église catholique possède au moins une relique. Rome est évidemment très riche à cet égard. L'Eglise Santa Croce in Gerusalem s'honore de posséder les reliques de la Passion : une partie du bois de la Croix, un clou de la Croix et deux épines. L'Eglise San Pietro in Vincoli conserve dans une châsse vitrée, les chaînes qui ont lié Saint Pierre. A Santa Francesca Romana, ce sont deux pierres sur lesquelles St Pierre se seraient agenouillés pour demander la punition de Simon le Magicien. A Santa Prassede, une colonne de jaspe, ramenée de Jérusalem après la 6^e Croisade (1223) et qui serait celle où Jésus fut attaché pour être flagellé. St Jean de Latran conserve les crânes de St Pierre et de St Paul ; une autre église, une goutte de lait de la Vierge. Le Vatican possède en outre une abondante provision de reliques, les unes relativement récentes – ce sont évidemment les plus nombreuses – les autres très anciennes, en particulier celles des 1 200 martyrs des premiers siècles. Ces restes-là sont mis en réserve dans une sorte de chiffonnier à tiroirs où ils sont classés dans des boîtes minuscules. Ce sont parfois quelques poils de la barbe, des cheveux, des particules d'os, des lambeaux de chair ou de vêtements. Ainsi, les reliques des Onze Mille Vierges tiennent toutes dans une petite boîte sous la forme d'une cuillerée de grains de sable qui seraient des débris d'os des vierges. Un seul de ces grains constituera une relique qui, offerte à une Eglise particulière, y sera révéree des fidèles.

Comme on lui réitère la proposition de se rendre à Jérusalem, Czechowski la décline et prend la route de Paris. Il compte obtenir dans cette dernière ville un passeport pour la Prusse.

Un prêtre en rupture de ban

Arrivé dans la capitale française, Czechowski est accueilli avec bonté par un prince polonais et par l'archevêque de Paris. Mais son passage dans la capitale achève de le convaincre qu'il ne trouvera nulle part dans le clergé catholique la simplicité, la piété et la pureté après lesquelles il soupire.

Six mois plus tard, il part pour Breslau où on lui confie une paroisse. Il organise une société de tempérance de cinquante membres, ouvre des salles de lecture, organise des classes bibliques et des comités de visiteuses pour les pauvres et les malheureux. Il est transféré ensuite à Altona-Hambourg où il reste jusqu'au 21 décembre 1847.

A la suite du massacre de cinq mille résidents polonais par ordre du gouvernement autrichien, Czechowski est arrêté, envoyé à Posen et jeté dans un cachot infect où il passe quelques jours. Ayant obtenu non sans peine sa mise en liberté, il revient à Paris. Il entre alors au service de la paroisse de l'église Saint-Séverin et gagne la faveur du curé Hanicle, chanoine de cette église, qui le définit comme « un brave soldat du Christ, honoré pour ses mœurs et sa probité, aussi bien que pour sa piété et son zèle pour le salut des âmes ». Mais Czechowski se laisse nommer président et trésorier de la colonie polonaise ; il excite de ce fait la jalousie d'intrigants qui l'accusent auprès des autorités. A la fin de juillet 1848, un décret lui ordonne de quitter définitivement le territoire français.

Czechowski rompt avec l'Eglise romaine

Le fugitif trouve alors asile en Suisse et dessert momentanément une petite communauté de Polonais à Lancy dans la banlieue de Genève. « L'atmosphère de la cité de Calvin achève de mûrir dans son esprit une décision qui y flotte depuis longtemps : celle de rompre résolument avec la politique et avec l'Eglise de Rome. » En 1851, il se trouve à Florence réuni avec six amis catholiques pour prier et étudier la Bible. Soudain, il se voit avec eux « surpris par la police du Grand Duché de Toscane et, les mains liées derrière le dos, brutalement traîné en prison. » Relâché, il revient à

Genève et, pour subvenir à ses besoins, y apprend le métier de relieur. Son abjuration devient publique par son mariage, conclu à Soleure, avec Marie-Virginie Delavouet, la fille presque illettrée d'un cultivateur savoyard. Il avait alors trente-deux ans.

Mais l'Eglise ne l'a pas perdu de vue. Des émissaires jésuites s'efforcent de lui faire répudier sa femme pour rentrer dans les ordres. Czechowski part alors pour Bruxelles où il espère trouver du travail, puis pour Londres où il est repéré, calomnié. Pour comble de malheur, dans cette dernière ville dont il ne connaît pas la langue, sa femme tombe dangereusement malade. Mais il trouve des amis en la personne d'un pasteur baptiste et d'un autre bienfaiteur qui lui procure un passage gratuit pour New York, pour lui-même et son épouse.

Après une traversée de quarante-cinq jours, les époux arrivent dans la métropole du Nouveau Monde. Là, enfin, ils trouvent l'appui, la protection, le repos après lesquels ils soupiraient.

Czechowski et les Adventistes du 7^e jour

Czechowski séjourna une douzaine d'année en Amérique du Nord. Il travailla d'abord au Canada en qualité d'évangéliste pour le compte de la Mission baptiste. Plus tard, il s'installe aux Etats-Unis, dans l'Ohio.

Comme beaucoup d'autres grands lecteurs de la Bible, il se passionna pour l'étude des prophéties de Daniel et de l'Apocalypse. Esprit porté à l'étude, âme ardente et loyale, Czechowski se mit avec enthousiasme à analyser les textes de l'Ecriture, à les comparer jusqu'à en retirer des convictions absolues. C'est ainsi qu'il comprit la nécessité de restaurer le vrai sabbat et l'inutilité des œuvres pour acquérir l'immortalité.

En septembre de cette même année, Czechowski ouvrait à Battle Creek un atelier de relieur. C'est là qu'il fit connaissance avec James White qui écouta son histoire avec un intérêt intense. Frappé par les dons et les possibilités de cet homme qui parlait sept langues, ce dernier inséra une note dans la « Review » informant les personnes charitables de l'actuelle indigence de l'ex-prêtre polonais. Czechowski, gagné à la foi adventiste, fut baptisé au cours de l'été 1857.

La fin justifie-t-elle les moyens ?

En mai 1858, les dirigeants du Mouvement Adventiste réunis à Battle Creek envisagèrent d'étendre leur prédication aux nations de l'Europe. Ce n'était encore qu'un projet assez vague et il convenait d'abord d'en étudier très sérieusement les possibilités de réalisation. Mais cette simple éventualité excita, chez Czechowski, le désir ardent d'aller proclamer ses nouvelles convictions en Europe et en particulier dans son pays. Aussi s'empressa-t-il de se proposer comme missionnaire.

Cependant, James White et les autres dirigeants hésitaient, vu le petit nombre de fidèles, à se lancer dans une action de ce genre au-delà des mers. En outre, Czechowski avait été affecté à l'évangélisation des populations d'expression française de la région de New York et y remportait de très nets succès. Il n'y avait donc pas lieu de l'enlever à son champ de travail.

Le bouillant Polonais, péniblement affecté par ce refus, chercha comment arriver à ses fins. Il sollicita l'appui d'une autre organisation religieuse, celle des « Adventistes du Premier Jour », qui se préparaient également au retour du Christ mais demeuraient fidèles à l'observation du dimanche. Czechowski, fervent observateur du sabbat, n'en offrit pas moins ses services mais jugea préférable de taire une conviction qui, l'eût-il affichée, aurait sans nul doute ruiné ses chances d'être agréé. Engagé comme missionnaire par les « Adventistes du Premier Jour », il embarqua pour l'Europe avec sa famille et sa secrétaire. Les Vallées Vaudoises du Piémont allaient être son premier champ d'activité.

L'ardent Polonais, animé d'un désir exalté de prêcher l'Évangile, s'était cru autorisé, pour la gloire de Dieu, à user d'un procédé oblique. Jacob, autrefois, avait obtenu par fraude, des avantages qui, de toute façon, lui auraient été acquis, eut-il eu la patience d'attendre ; il paya plus tard le prix de son mensonge. Curieusement, Czechowski ne s'embarrassa pas outre mesure de ce qu'il y avait d'équivoque dans une telle situation. Pour lui, ce qui importait avant tout, c'était de faire bénéficier l'Europe d'une approche spirituelle en parfaite conformité avec la Bible. Il ne s'en rendait pas moins coupable de mensonge par omission.

Des tableaux à vous donner la chair de poule



J. D. GEYMET (1842-1923), premier adventiste d'Europe, avec sa femme, Thérèse, son fils Humbert et ses deux filles devenues Claudia Bertin (à gauche) et Edith Bertalot (à droite).

Un jeune ouvrier de filature de Torre Pellice, au Piémont, J.-D. Geymet, qui deviendra le collaborateur de Czechowski, raconte son premier contact avec l'ex-prêtre devenu missionnaire :

« Durant l'été de 1864, sortant un soir de la fabrique de soieries où je travaillais, je vois un petit rassemblement sur la grande route, en face des habitations des pasteurs et professeurs du Collège Vaudois. Je m'y rends aussitôt, et que vois-je ? Au milieu du groupe, un homme à longue barbe, muni d'une petite baguette, expliquant à l'aide d'une carte symbolique, la prophétie de Daniel 2. C'était monsieur Czechowski. » - « Revue Adventiste », mars 1972.

La présence de Czechowski, sa prédication prophétique parmi les Vaudois est un fait si marquant que le pasteur Pons y consacre un chapitre dans son livre : « Chronique des Vallées ». Naturellement Pons n'est guère favorable à cette initiative. Voyons plutôt un extrait de sa chronique :

« Un Polonais, nommé Czechowski, arriva à Torre Pellice autour des années 1862-1864. Après avoir loué le magasin d'un commerçant de grains au détail, non loin de la grand-route, un peu au-dessus du village, et après en avoir recouvert les parois de certaines peintures à faire venir la chair de poule

aux adultes et à donner des mauvais rêves aux enfants, il commença à interpréter, à l'aide des dites illustrations, les prophéties de Daniel et de l'Apocalypse. Le local restait à moitié vide et l'orateur avait toute liberté de mouvement, mais les gens se pressaient sur le pas de la porte et jusqu'au milieu de la route. On voulait voir et entendre toutefois pas de trop près ! Celui-ci écoutait bouche-bée ; celui-là ricanait ; un autre murmurait : « Pauvre fou ! », d'un ton affligé ; et Czechowski, dans un piètre français, suffisamment intelligible cependant, poursuivait ses exposés, imperturbable. ...

« Malgré les exhibitions et l'interprétation qu'il continua de donner pendant plusieurs mois, de la statue d'or et de l'arbre de Nébuchadnetsar, des quatre grandes bêtes qui sortaient de la mer (un chef-d'œuvre de fantaisie), du mouton et du bouc, pour ce qui concerne les prophéties de Daniel ; malgré les dessins grotesques du livre écrit dedans et dehors et scellé de sept sceaux que lui, pour ainsi dire, rompaient un à un, faisant sortir des chevaux blanc, gris, noir et roux, et des âmes de martyrs, tout en présentant pour chaque chose 'son' infallible interprétation ; malgré les horribles représentations des sept anges aux sept trompettes, qui annonçaient des phénomènes surnaturels et des tremblements de terre épouvantables, des catastrophes et des cataclysmes inouïs ; de la femme persécutée par le grand dragon rouge ; finalement (c'était là son cheval de bataille), de la bête qui avait dix cornes et sept têtes, pour ce qui regarde l'Apocalypse de Saint Jean ; malgré tout cela, et en dépit de la chaleureuse conviction qu'il exprimait entre autres par une abondante transpiration, il ne réussit pas à faire des adeptes parmi la population ! Après avoir démontré tout son savoir sur les Saintes Écritures, et avoir vidé le sac de son intelligence comme le font les charlatans, il détacha des parois ses précieuses toiles, œuvres de peintres incompris, en fit une douzaine de rouleaux et, nanti de ce bagage, il parti pour une destination inconnue, laissant en souvenir quelques exemplaires de son journal : 'L'Évangile éternel'. » - Extrait cité par J. Frei, « Servir », 1^{er} trim. 1967.

Pour cuisant qu'il fut, l'échec ne fut pas aussi total que tendrait à le faire croire l'ironique compte rendu du pasteur Pons. Une demi-douzaine de personnes s'étaient laissé convaincre et commençaient à observer le sabbat, situation assez paradoxale étant donné que Czechowski prêchait au nom des « Adventistes du Premier Jour », adeptes du repos du dimanche ! Son zèle missionnaire enflammé aveuglait notre prédicateur sur l'ambiguïté d'une telle situation. Les dirigeants Vaudois réagirent promptement. Ils

firent savoir que tous ceux qui se joindraient au nouveau Mouvement seraient privés des privilèges du Collège et de l'Hôpital. Cela méritait réflexion ! Deux personnes, cependant, refusèrent de se laisser intimider et demeurèrent fidèles aux doctrines prêchées. Catherine Revel fut ainsi la première observatrice du sabbat en Europe et Jean-David Geymet le premier Adventiste baptisé d'Europe.

Un zèle missionnaire infatigable

Michael Czechowski resta un an environ dans les Vallées Vaudoises. Le résultat n'ayant pas répondu à ses espérances, il décida de faire une tentative en Suisse et invita J.-D. Geymet à l'accompagner. Un beau jour de septembre 1865, après avoir emballé leurs maigres effets, les voilà tous deux partis, à pied, pour faire l'ascension du Mont-Cenis. A St Michel, ils prirent le train et arrivèrent tard dans la soirée à Yverdon où de braves gens, sollicités de les accueillir, leur servirent de la soupe et les autorisèrent à coucher sur la paille.

Le lendemain, les deux hommes s'installaient à Grandson, dans une grande maison appelée « la Ruche », sise derrière le château.

Les moyens financiers modestes de Czechowski ne lui permettaient pas d'entretenir son compagnon. Aussi J.-D. Geymet s'engagea-t-il comme journalier chez des paysans pour leur aider à rentrer les récoltes. Commence alors pour les deux hommes un travail d'évangélisation qu'on pourrait qualifier d'artisanal. Les premières réunions ont lieu dans des salles d'écoles prêtées pour la circonstance. Mais Czechowski, dont le zèle ne se ralentit pas, étend son activité aux villes et villages de la région, tenant des réunions au domicile des nouveaux convertis qui mettent avec joie leur logis à sa disposition. Certains jours, nos deux vaillants compagnons marchent du matin au soir, chargés de livres qui leur sont nécessaires, s'arrêtant de temps à autre pour se reposer, pour prier ou pour écrire les articles du petit journal, « L'Évangile éternel », que Czechowski édite à ses frais.

Le récit des pérégrinations de ces deux missionnaires a quelque chose de vraiment émouvant quand on sait que ces prédicateurs couvraient la plupart de leurs trajets à pied, avec un seul but en vue : la diffusion de l'Évangile. Leur situation pécuniaire n'était guère brillante mais ils en prenaient

leur parti, l'essentiel étant, à leurs yeux, de prêcher pour obtenir des conversions.

Quand ils étaient parvenus à décider quelques personnes au baptême – par immersion, le plus souvent dans un lac, ce qui exigeait des néophytes le courage d'affronter l'opinion pour se soumettre à un rite inhabituel, propre à provoquer l'étonnement, voire la raillerie – alors, leur joie éclatait en actions de grâces.

Voilà quel était l'esprit des pionniers du Mouvement Adventiste.

Retour de manivelle

L'équivoque qui avait permis à Czechowski de venir prêcher en Europe – et qu'on ne saurait approuver – allait tôt ou tard tout remettre en question, en particulier « tarir ses ressources financières et compromettre le succès de son œuvre. En outre, ses entreprises dépassèrent bientôt les limites de son budget. Évangéliste incomparable, écrivain de talent, âme sensible et charitable, Czechowski était moins doué comme administrateur. D'ailleurs, il eut le tort de gérer les affaires de la mission seul, sans aucun comité responsable.

« Lorsque, le 6 février 1867, il s'était rendu à Bâle pour faire l'acquisition de son matériel d'imprimerie, la fonderie Haas lui avait demandé une garantie ou le dépôt d'une partie de la somme due. N'étant préparé à satisfaire ni l'une ni l'autre de ces conditions, le missionnaire-publiciste avait envoyé à l'ancien de l'église de Tramelan un télégramme lui demandant de lui faire parvenir par retour du courrier la somme de 400 francs.

« Les demandes de cette sorte, concernant des montants plus ou moins élevés, se renouvelaient trop souvent pour les possibilités financières des groupes de frères et sœurs, lesquels étaient d'ailleurs tout disposés à venir en aide au pionnier dans la mesure de leurs moyens. ...Czechowski se trouva bientôt acculé à des difficultés de remboursement insurmontables. En plus des frais de construction et de matériel d'imprimerie, augmentés par un incendie, il avait ceux d'une famille à entretenir et d'employés à payer.

« Les fonds d'Amérique diminuant, Czechowski avait signé reconnaissance de dette sur reconnaissance de dette, toutes libellées : 'Je vous rembourserai Dieu voulant...' Que faire ? Il ne fallait pourtant pas que l'œuvre fût arrêtée dans ses progrès. Alors notre frère hypothéqua sa maison – une

première fois, puis une deuxième. La mission était sauvée mais pour un peu de temps seulement et 'L'Évangile éternel' put continuer de paraître.

« Infatigable, l'évangéliste chercha de nouveaux champs où il puisse implanter le message de la réforme finale. Au printemps 1868, il fit une tournée de trois mois au Piémont... Il avait ensuite passé trois semaines à Bâle et aux environs, d'où il écrivit : 'Nous ne savons pas encore de quel côté Dieu dirigera nos pas. Priez pour nous.' » - J. Frei, « Servir », 3^e Trim. 1967.

Ici se place un fait minime qui, par contrecoup, allait mettre fin à l'équivoque sur laquelle Czechowski s'appuyait pour poursuivre son œuvre en Europe. Lors de ses passages dans les localités, Czechowski logeait chez l'un ou l'autre des nouveaux convertis qui se faisaient un plaisir de l'accueillir. C'est ainsi qu'Albert Villeumier trouva dans la chambre prêtée du missionnaire, un numéro de la « Review and Herald » publié à Battle Creek par l'organisation des Adventistes du 7^e jour. A. Villeumier, qui avait quelques notions d'anglais, parcourut cette feuille et comprit « qu'il était en possession de l'organe officiel de la dénomination à laquelle le groupe de Tramelan était censé être rattaché par ses croyances » - ce qui, pour le fond, était exact, mais ne correspondait pas aux faits puisque Czechowski était aux ordres d'une autre organisation !...

Ignorant tout de l'imbroglio résultant de cette faute initiale, A. Villeumier « ne douta pas que Dieu l'appelait à entrer directement en relation avec la direction de l'œuvre, et il écrivit à Uriah Smith, rédacteur de ladite revue. » Cette lettre informait les dirigeants de Battle Creek qu'il y avait en suisse et au Piémont une cinquantaine de coreligionnaires observant le jour de repos de l'Éternel. Elle fut lue avec autant de surprise que de joie... La réponse, qui ne se fit pas attendre, apportait aux croyants d'Europe les salutations et les encouragements de leurs frères d'Amérique.

Ces derniers envoyaient en outre une somme d'argent suffisante pour l'achat de la maison de Saint-Blaise (localité où résidait Czechowski) maison grevée de dettes, et posaient certaines conditions qui ne nous sont pas connues, mais qui devaient certainement prévenir le retour des difficultés financières et écarter le spectre de la faillite. Czechowski refusa d'accepter les conditions et l'argent fut retourné en Amérique.

Lorsque Czechowski avait appris cet échange de courrier, il avait été terriblement vexé et avait adressé une lettre d'amers reproches à A. Villeumier : « Je vous dirai seulement que vous très mal agi en écrivant sans

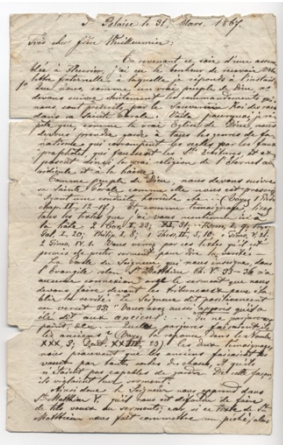
m'avertir, et qu'il aurait fallu attendre encore quelque temps... Le mal qui en est résulté en ce qui me concerne est très difficile à réparer... »

L'affaire était évidemment grosse de conséquences pour Czechowski. La supercherie qui lui avait permis de réaliser son ardent désir de faire profiter l'Europe du message adventiste était dévoilée. Il était d'ailleurs préférable qu'elle le fût, et même pour Czechowski. En fait, il n'avait jamais cessé d'être, au plein sens du terme, un Adventiste du 7^e jour. Il prêchait d'ailleurs sans s'en cacher le respect du 4^e commandement.

Ces difficultés imprévues – mais prévisibles, car Dieu ne saurait approuver, chez ses serviteurs, ce genre de tour de passe-passe – ne freinèrent cependant pas les activités du bouillant évangéliste.

Sur les routes, par tous les temps

Intrépide, enthousiaste, ardent, zélé, Czechowski continuait son travail dans des conditions souvent bien ingrates. La dernière lettre qu'on ait conservée de lui est datée de Salins, France, le 15 décembre 1868 ; la voici :



Lettre de Fr. Czechowski

« Cher frère Villeumier,

« Votre honorée lettre du 22 novembre ne m'est parvenue malheureusement que la semaine dernière, vu que je suis obligé d'être continuellement en chemin. ... J'ai traversé les montagnes et travaillé beaucoup en Alsace. Arrivé un soir à Colmar, où personne n'a voulu me recevoir pour la nuit, je fus obligé d'aller plus loin, malgré l'obscurité et le vent accompagné de fortes pluies. En sortant de cette ville, portant un gros sac sur le dos, j'ai trouvé devant moi deux chemins ; mais n'ayant personne qui puisse me renseigner, j'ai pris celui qui se trouvait à ma droite et, au milieu des ténèbres et d'un orage terrible,

j'ai poursuivi cette route jusqu'à ce qu'il me soit impossible de continuer. Je dus donc rebrousser chemin, car je me trouvais dans un désert inhabitable, au milieu d'eaux et de boue. La pluie continuait de tomber : il ne m'était pas possible de passer la nuit sur place et je dus revenir sur mes pas. En traversant les champs, et après un très long et fatigant parcours, je rejoignis

enfin l'autre chemin et, vers minuit, j'arrivai dans un village où il y avait encore quelques lumières. Son nom est Sainte-Croix. Trempé jusqu'aux genoux, je frappai à la porte d'une maison encore éclairée, mais on me répondit qu'on ne pouvait pas me donner l'hospitalité. Dans la seconde maison, même refus. Dans la troisième, qui était un hôtel, pas plus de miséricorde que dans les deux précédentes. Ni la prière au nom du précieux sang de Jésus, ni aucune supplication ne purent toucher le cœur de l'aubergiste, qui me répondait par la fenêtre. Enfin, Dieu dans sa bonté, émut de compassion un homme de la police, qui m'ouvrit la porte de la garde ; et quoique celle-ci fût excessivement sale, j'y trouvai néanmoins un poêle chaud, et je fus soulagé de pouvoir faire un peu sécher mes habits chargés de pluie et de boue, et de passer le reste de la nuit sur une planche près du feu. Je parcouru, cette nuit mémorable, 40 kilomètres sans souper. ... » - cité par J. Frei, op. cit.

« Czechowski n'allait-il pas se décourager, tout abandonner ? Non, il aimait trop son Sauveur, trop son magnifique message. On dit pourtant qu'il abandonna les frères dans la foi. Ne faut-il pas plutôt dire que les Adventistes de Suisse l'abandonnèrent ? En tout cas, il alla prêcher ailleurs et, quelques temps plus tard, 'des lettres de Roumanie annonçaient... qu'il avait fondé dans ce pays un groupe de croyants adventistes. Un membre de ce groupe devint plus tard le rédacteur de notre feuille en roumain et le petit troupeau de Pitesti fut le noyau de notre œuvre en Roumanie.' » - J. Frei, op. cit.

L'œuvre commencée en Suisse et en France allait-elle disparaître après le départ de celui qui avait tant fait pour la promouvoir ? Il n'en fut rien. Alertés, les dirigeants des Etats-Unis finirent par accepter l'idée d'envoyer un missionnaire en Europe. « Qui enverrons-nous ? », se demandèrent-ils. La réponse de M^{me} White aux membres du Comité montre comment elle concevait la prédication de l'Évangile : « Envoyez le meilleur », dit-elle. Ce fut J.-N. Andrews qui fut choisi. Il arriva à Neuchâtel le 18 octobre 1874. Il fut le premier missionnaire officiel de l'Église adventiste du 7^e jour.

Trouvé agonisant dans les rues de Vienne, Michael Belina Czechowski, l'infatigable pionnier, mourut d' « épuisement » le 25 février 1876 à l'âge de cinquante-sept ans, usé sans doute par l'excès de son dévouement. Les bases qu'il avait posées permirent à ses successeurs d'édifier une communauté de croyants solide et fervente. Nous qui marchons maintenant sur leurs traces, avons-nous su garder cette ferveur ?

LES VISIONS DE M^{ME} WHITE

Je suis incapable d'écrire...

Les révélations accordées à M^{me} White le furent soit par des visions, soit en rêve, sans que celle qui en était l'objet fasse une distinction tranchée entre ces deux modes de révélations.

Un jour, William, un fils de M^{me} White, voulut des précisions :

- Maman, tu dis fréquemment que des choses te sont révélées dans tes rêves de la nuit... Mais tout le monde rêve. Comment peux-tu avoir la certitude que les rêves auxquels tu fais si souvent allusion te sont envoyés par Dieu ?

- C'est très simple, répondit-elle. Dans ce genre de rêves, je reçois les instructions du même ange qui se tient à mes côtés dans mes visions diurnes.
- A.L. White, « Ellen G. White, Messenger to the Remnant », p. 7

Une semaine après sa première vision, Ellen White en eut une autre dans laquelle il lui fut précisé en quoi allait consister sa tâche : transmettre aux uns et aux autres les messages dont elle serait la dépositaire. Cela supposait que ses interventions ne seraient pas toutes accueillies favorablement, qu'elles prêteraient à critique et provoqueraient même de l'opposition. Troublée et pleine d'anxiété, la jeune femme pria intensément plusieurs jours de suite, suppliant Dieu de la décharger d'une tâche pour laquelle elle estimait manquer totalement d'aptitudes. Mais les paroles de l'ange résonnaient sans cesse à ses oreilles : « Fais connaître aux autres ce que je t'ai révélé ! »

Un peu plus tard, Ellen White reçut l'ordre de coucher par écrit les instructions reçues. Sa réaction immédiate fut un sentiment d'angoisse et d'impuissance : « Mais Seigneur, je suis incapable d'écrire... » Effectivement, depuis le très grave accident qui avait failli lui coûter la vie, l'état d'extrême faiblesse où elle était la rendait tout à fait inapte à tenir une plume tant sa main tremblait ; aussi avait-elle totalement renoncé à écrire.

Mais l'ordre de l'ange était formel : « Tu dois écrire ce que je te révèle. » - Cela m'est impossible ! objectait-elle. « Ecris les instructions que je te donne ! » répétait le messager céleste. Ellen tenta un essai et à son immense étonnement, constata qu'elle n'éprouvait aucune difficulté à tracer des lignes entières. Elle comprit que Dieu avait fait un miracle en sa faveur.

Le rôle important d'un prophète

Tout mouvement religieux, même le plus sincère, même le plus zélé pour le service de Dieu est fait d'hommes et de femmes qui portent en eux les tendances au mal inhérentes à la nature humaine. L'expansion du Mouvement Adventiste naissant exigeait de l'ordre, de la méthode, une organisation convenablement élaborée. Mais pour que l'Eglise fut prête à assumer ces tâches, ses membres devaient commencer par réformer tout ce qui, dans leur manière de vivre, leur comportement au foyer et à l'extérieur, leurs goûts et leurs tendances et jusqu'à leur façon de se vêtir et de se nourrir, n'était pas strictement conforme à l'idéal chrétien.

Les visions d'Ellen White n'avaient pas toutes le même but. Certaines étaient destinées à guider la jeune église ; d'autres aidaient à clarifier quelque point de doctrine demeuré obscur. Cela ne posait à la jeune femme d'autre problème que de rendre en langage clair ce qu'elle avait vu ou entendu en vision – ce qui n'était déjà pas si aisé. Mais bien plus délicates étaient les visions concernant tel ou tel membre d'église qui entretenait un péché secret ou avéré.

Ellen n'avait pas accepté sans réticences la lourde responsabilité qui s'était imposée à elle. Guider, oui, avertir, passe encore, mais intervenir directement pour désavouer, blâmer, censurer, condamner même, combien celui lui était difficile. Le rôle, pensait-elle, n'était pas à sa mesure. Elle s'efforçait bien de se plier aux directives reçues mais, détestant heurter les sentiments d'autrui, elle était souvent tentée de tempérer les blâmes et d'édulcorer la rigueur des réprobations :

« Quelle dure épreuve pour moi, écrivait-elle, que de dire à ceux qui étaient dans l'erreur ce que Dieu m'avait montré à leur sujet ! J'étais dans une grande détresse en voyant les âmes troublées et affligées. Et lorsque je me voyais contrainte de délivrer des messages, je les adoucissais souvent, les présentant d'une manière aussi favorable que possible à ceux auxquels ils

étaient destinés. Puis je me retirais à l'écart pour pleurer, l'esprit en détresse. J'enviais ceux qui n'avaient d'autre charge que celle de leur âme, et je pensais que si j'étais à leur place je ne me plaindrais pas. Il m'était dur de répéter les témoignages tranchants que le Seigneur me donnait. Anxieusement, j'attendais le résultat et si les personnes réprouvées se rebellaient contre la réprimande pour s'opposer ensuite à la vérité, ces questions s'élevaient dans mon esprit : Ai-je présenté le message comme j'aurais dû le faire ? n'y aurait-il pas eu un moyen de sauver ces âmes ? J'étais en proie à une telle détresse que souvent la mort m'aurait paru une messagère de bonne nouvelle et la tombe un doux lieu de repos. » - « Témoignages », vol. II, p. 320.

La fidélité d'Ellen n'était pas en cause mais elle ne se rendait pas compte qu'en adoptant cette manière atténuée de dire les choses, elle ne remplissait pas convenablement son rôle d'intermédiaire entre Dieu et l'Eglise. Elle l'avoue elle-même :

« Je ne mesurais pas le danger et le péché d'une telle attitude jusqu'à ce que, dans une vision, j'aie été transportée en présence de Jésus... » Le Seigneur, alors, au lieu de l'accueillir avec bonté, lui avait jeté un regard sévère et s'était détourné d'elle. Ellen en éprouva une telle angoisse qu'anéantie, elle tomba la face contre terre, incapable de prononcer une parole. Son saisissement devant ce regard réprobateur lui fit ressentir les affres de ceux qui, au second avènement, crieront aux montagnes : « Tombez sur nous, et cachez-nous devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et devant la colère de l'Agneau. » - Apoc. 6 : 16



Puis la vision continuant, l'ange qui l'avait amenée lui désigna un groupe de personnes hirsutes, aux vêtements en lambeaux maculés de sang frais. Apercevant Ellen, ces gens coururent à elle, la serrant de près comme pour l'inclure dans leur groupe. S'étant dégagée, Elle vit que sa robe était toute tachée de sang. L'horreur qu'elle en ressentit fit qu'elle s'évanouit. Mais, comme il arrive dans les rêves, elle demeurait consciente et, avant même que l'ange lui parlât, elle avait compris : tout ce sang symbolisait sa coupable timidité. Prostrée aux pieds de l'ange, elle ne songeait même pas à se

disculper – elle savait qu'elle n'avait aucune excuse. Et elle restait là, les jambes mortes, incapable de se relever.

Alors, l'ange parla : « Tel n'est pas ton cas pour l'instant, mais cette scène t'a été montrée pour que tu saches quelle sera ta situation si tu négliges de déclarer aux autres ce que Dieu t'a révélé. » - Cf. « Témoignages », vol. II, p. 321.

A la suite de cette vision, Ellen White transmet fidèlement les instructions qu'elle recevait de Dieu. Certains, et même parmi les dirigeants, estimaient qu'elle était parfois d'une sévérité excessive. Ellen leur tint tête : la seule chose qui lui importait était d'assumer loyalement et totalement la mission qui lui avait été confiée.



Sur l'importance de ces interventions, nous citerons un cas typique qui se produisit lors des « conférences au sujet du Sabbat », en 1848. Les groupes étaient divisés quant à leurs conceptions des sujets étudiés. M^{me} White, présente à ces débats, fut soudain ravie en vision. L'ange lui démontra que certaines interprétations, défendues par leurs auteurs comme étant parfaitement conformes à l'Écriture, s'appuyaient surtout sur des conceptions personnelles des enseignements bibliques. L'intervention de M^{me} White, en mettant les choses au point, rétablit l'unité entre les différents groupes. Il en résulta un renouveau de ferveur et plusieurs sympathisants se joignirent à l'église.

Les messages de M^{me} White parvinrent souvent aux intéressés sous forme de lettres. On en compte 4 500 qui ont été réunies en 45 volumes. On doit à M^{me} White cent mille pages de manuscrits, toutes de sa main. On imagine aisément la somme de fatigues que représente un tel labeur. Ecrire, écrire, écrire encore, et toujours, voilà en quoi consistait la tâche essentielle de cette femme inspirée.

D'ordinaire, le message était transmis sans délai, sauf si l'ange précisait que M^{me} White devait attendre de recevoir des instructions complémentaires. Parfois aussi, le message requérait un intermédiaire chargé de le lire au destinataire, afin de mieux disposer celui-ci à le recevoir. Pour chaque cas, M^{me} White tenait scrupuleusement compte des instructions reçues. Mais la présentation de ces messages constitua toujours pour elle un problème ardu. S'estimant peu douée pour écrire, elle redoutait constamment de ne pas exprimer comme il aurait fallu les admonestations qu'elle était chargée de transmettre et craignait toujours qu'on ne les interprète de façon erronée. Imaginez le poids d'une telle responsabilité chez une femme sensible et pleine d'aménité. Ceux que Dieu appelle à le servir ne marchent pas toujours sur des chemins semés de pétales de roses ! – D'après T.H. Jemison, « A Prophet among you », p. 288-292.

Les visions : une expérience extraordinaire

Relatant une de ses premières visions, M^{me} White déclarait : « J'étais en train de prier quand la puissance de Dieu descendit sur moi – une impression que je n'avais jamais ressentie auparavant. Il me semblait être entourée de lumière tandis que je m'élevais de plus en plus au-dessus de la terre... Puis l'ange me ramena doucement dans ce monde de ténèbres. Parfois il me semble qu'y vivre de nouveau me sera chose impossible. »

En effet, après chacune de ses visions, Ellen White ressentait douloureusement la laideur des choses terrestres. Il lui arriva d'en pleurer, tellement était encore présent à sa mémoire ce monde meilleur dont il lui avait été permis de soulever un coin du voile.

Durant le temps de la vision, elle perdait totalement la conscience de ce qui l'entourait. Elle avait alors le sentiment d'être transportée dans le lieu révélé par la vision. Cette perte momentanée de conscience était compensée par une acuité extraordinaire de tous les sens qui lui permettait de mieux voir et saisir ce qui lui était révélé.

James White, qui eut maintes fois l'occasion d'observer sa femme pendant ses visions, en donne une description qui coïncide en tous points avec celle des autres observateurs.

Le plus souvent, dans les quelques minutes précédant la vision, Ellen White et toutes les personnes présentes éprouvaient le sentiment intense

de la présence de Dieu. Fréquemment, tout au début de la vision, Ellen s'écriait : « Gloire à Dieu ! » ou simplement « Gloire ! », mot qu'elle répétait. Durant un court instant, son visage se creusait, comme si ses forces l'abandonnaient et elle paraissant étonnamment frêle. Mais l'instant d'après, une vigueur surnaturelle s'emparait d'elle. Durant le temps de la vision, elle ne respirait pas. Que celle-ci fut courte ou longue – il y en eut qui durèrent 15 minutes, et d'autres 3 heures – on ne percevait pas le moindre souffle, bien que le cœur battît normalement et que ses joues gardassent leur carnation naturelle. Des expériences furent faites à ce sujet : pressions sur la poitrine, fermeture de la bouche et des narines... Il fallut bien constater l'absence totale de respiration bien que rien ne décelât un trouble circulatoire quelconque. Ces phénomènes s'accompagnaient d'une certaine rigidité musculaire mais les mouvements que faisait fréquemment M^{me} White n'en étaient pas moins souples et gracieux, tout en étant si fermes que toute personne tentée de les entraver n'y serait pas parvenue.

Les yeux demeuraient ouverts et paraissaient contempler quelque chose au loin.

Il arrivait que M^{me} White se tienne assise, légèrement inclinée en avant, ou debout ou même qu'elle arpentât la pièce. Manifestement, elle n'avait aucunement conscience de présences humaines à ses côtés. Tout à la fin, sur le point de reprendre conscience, elle aspirait de l'air, profondément, une seule fois. Il s'écoulait encore une ou deux minutes... Une seconde inspiration profonde. Puis la respiration normale se rétablissait. Que la vision eût lieu de jour, ou le soir dans une pièce éclairée artificiellement, lorsque Ellen White revenait à elle, elle se croyait plongée dans une obscurité totale. La vision normale ne lui revenait que graduellement et très lentement ; dans certains cas, cela exigea trois heures. Mais l'acuité visuelle de M^{me} White n'en fut jamais affectée. Il arriva même qu'Ellen eût une vision étant souffrante et qu'elle en sortît guérie.

Tous ceux qui ont eut l'occasion d'approcher M^{me} White alors qu'elle était en vision en furent profondément impressionnés ; ils virent dans le phénomène une manifestation solennelle de l'Esprit de Dieu. Voici le récit qu'en fit J.N. Loughborough, un témoin entièrement digne de foi :

« J'ai eu l'occasion de voir M^{me} White en vision une cinquantaine de fois... Des médecins l'examinèrent alors qu'elle était en vision et leur témoignage – que nous avons conservé – atteste que le phénomène constitué

par ces visions dépasse leur compréhension... Une preuve remarquable de la force surnaturelle qui animait M^{me} White lorsqu'elle était en vision nous fut donnée, au cours de sa troisième vision, durant laquelle elle tint sur son bras une énorme Bible de 45 cm de longueur, de 28 cm de largeur et de 10 cm d'épaisseur qui pesait 8 kg 300... Elle éleva cette Bible à bout de bras, et gardant son regard fixé au ciel, de sa main libre elle tournait les pages, passant d'un texte à l'autre pendant plus d'une demi-heure, pointant les versets du doigt, sans les voir, et les récitant au fur et à mesure. Ceux qui vérifiaient ces versets, tandis qu'elle les désignait du doigt, affirment qu'elle les récita l'un à la suite de l'autre sans commettre une seule erreur. Nous vîmes dans ce prodige une preuve manifeste de l'intervention de la puissance divine. » - Compte rendu de J.N. Loughborough, « General Conference Bulletin », 1893, p. 19, 20.



LA MANIÈRE FORTE

C'est au cours de l'automne de 1849 qu'on entendit parler pour la première fois d'un jeune prédicateur appartenant au groupe de William Miller et qui prêchait avec ardeur l'imminence du second avènement du Christ. A l'instar de Joseph Bates, il avait consacré ses forces et son argent à propager cet important message. Il se nommait Samuel Rhodes.

Le grand désappointement de 1844 l'avait laissé terriblement perplexe et complètement découragé. Le retour du Christ qu'il avait annoncé avec une conviction fervente ne s'était pas produit et il était maintenant en proie aux sarcasmes et aux critiques des opposants qui se gaussaient de son échec. C'en était trop pour un tempérament fougueux et passionné tel que le sien, surtout dans une période où lui-même en était venu à douter du bien-fondé de ses convictions ! Il en fut affecté au point d'en pleurer de dépit, de crier ouvertement son découragement et d'apostropher ses détracteurs : « Je vous ai assez vus, tas d'insolents et d'orgueilleux ! Vous ne me reverrez pas de sitôt !... » Et montant sur son poney, il partit en effet très loin, jusqu'aux confins du désert, là où commencent les forêts de la « Black River » (la Rivière Noire), et alla s'enterrer dans les collines d'Adirondacks. Délivré des moqueries insultantes, il vécut là en sauvage, chassant pour sa nourriture, se livrant à la pêche et défrichant un maigre lopin de terre à la manière des Indiens – juste de quoi assurer sa subsistance.

Durant trois années entières, il vécut ainsi en ermite, le contact avec la grande nature sauvage apaisant peu à peu les blessures de son amour propre, sans toutefois parvenir à chasser l'amère conviction, de plus en plus enracinée, que Dieu le rejetait et que tous ceux qui l'avaient connu n'avaient plus pour lui qu'un incommensurable mépris.

Rhodes, cependant, avait un ami loyal, un homme de bien que manifestement Dieu inspirait. Hiram Edson ne pouvait supporter la pensée de Rhodes sombrant dans le doute et le désespoir. A deux reprises, au cours de ces trois années, il entreprit le long voyage pour aller trouver son ami dans sa retraite et usa de toute sa puissance de conviction pour le persuader que Dieu n'avait jamais cessé de l'aimer et que la seule décision raisonnable,

pour Rhodes, consistait à reprendre sa place parmi ses frères. Mais Rhodes ne voulait rien savoir.

M^{me} White désapprouvait les tentatives d'Hiram Edson. Elle pensait, sur la foi de certains rapports qui lui étaient parvenus, que Rhodes ne méritait pas tant de sollicitude. Mais une vision qu'elle eut lors de la grande assemblée de 1849 lui démontra que le Seigneur souhaitait le retour de Rhodes et qu'il était du devoir des membres du groupe d'aller le trouver pour le décider à revenir.

Encouragés de la sorte, Edson et son ami Richard Ralph se mirent en route. Ils parcoururent plus de mille kilomètres pour atteindre le village de Boonville, à la limite du désert. De là partait une piste indienne qu'ils empruntèrent jusqu'à la rivière. Ils allaient s'engager dans la forêt quand, tout à fait par hasard, ils aperçurent Samuel Rhodes, occupé, sur l'autre rive, à cultiver un champ. C'est là qu'il avait élu domicile, dans une petite hutte construite de ses mains, à laquelle il avait adjoint un enclos pour le poney.

Hiram Edson et Richard Ralph se hâtèrent de traverser la rivière et vinrent, pleins d'enthousiasme, saluer chaleureusement un Rhodes peu empressé à les accueillir. Ils l'encouragèrent vivement à les accompagner, insistant sur le fait que le Seigneur lui-même avait besoin de lui. Rhodes, apparemment touché, n'arrivait pas à se décider. Il finit par consentir à les accompagner mais seulement le lendemain car il lui restait, prétendait-il, une tâche importante à remplir. Ce que pouvait bien être cette tâche, dans ces solitudes désertiques, n'était guère apparent. N'était-ce pas plutôt un prétexte pour retarder l'instant d'une décision définitive ?

Le lendemain, lorsqu'il se joignit à eux, il paraissait encore plus perplexe que la veille ; soudain, de façon parfaitement inattendue, il quitta ses amis et s'enfonça en courant dans le sous-bois. Les deux hommes le suivirent et le découvrirent agenouillé dans la clairière, criant à Dieu son désespoir et son manque d'assurance en lui-même : « Seigneur, pourquoi mes frères sont-ils venus me chercher jusqu'ici ? Comment se peut-il qu'ils me manifestent tant d'affection fraternelle ? Et toi, Seigneur, se peut-il que tu m'aimes encore ? Est-il possible que tu m'acceptes ?... »

Ses compagnons lui donnèrent toutes les assurances possibles de leur affection et de l'amour de Dieu pour lui. Rhodes finit par se laisser convaincre et accepta de partir. Tous trois s'arrêtèrent à Volney, chez un certain

David Arnold. Le Sabbat, ils assistèrent au culte à Oswego, Samuel Rhodes étant présent. Cette reprise de contact lui fut d'un grand réconfort. Sa confiance en Dieu retrouvée, il redevint bientôt le zélé, le fougueux prédicateur qu'il avait été naguère. Les années suivantes le trouvèrent engagé dans une action évangélique puissante, son tempérament combatif, son zèle ardent et sa profonde expérience entraînant de nombreuses conversions. Naturellement, comme on peut s'y attendre, la détermination dont il faisait preuve dans tout ce qu'il entreprenait, son enthousiasme étourdissant et surtout ses succès lui valurent des inimitiés durables de la part de certains opposants. Mais que lui importait ! James White l'estimait profondément. Mentionnant les progrès de l'œuvre accomplis grâce au travail fécond de ce collaborateur exceptionnel, il écrivait : « Je ne connais personne qui ait donné, plus largement que frère Rhodes, tout ce qu'il possédait, en vue de se constituer un trésor dans le ciel. »

Plus tard, Rhodes accompagna James et Ellen White en Nouvelle Angleterre où devait se tenir une grande assemblée. Là se situe un épisode humoristique qui dépeint admirablement l'homme dans toute son intégrité et sa rondeur de manières.

Ces réunions étant publiques, deux fanatiques de la secte des Mesmérises y assistaient dans l'intention d'y semer le trouble. A tout instant, ils se levaient de leur siège et cherchaient à interrompre l'orateur en prenant la parole sans y avoir été invités. Il était évident pour tous – et même pour eux – qu'on se serait fort bien passé de leur présence, mais ils étaient venus pour contredire, aussi étaient-ils déterminés à rester, envers et contre tous. Deux femmes les accompagnaient, vêtues de fin lin blanc, des pieds à la tête, sans doute dans l'intention de symboliser la pureté des saints.

Un soir, Samuel Rhodes en eut assez. Sans que rien eût fait prévoir son geste, il s'avança derrière l'un des deux dames, saisit par le dossier la chaise où elle était assise et emporta le tout à l'extérieur où il déposa son fardeau sur la pelouse. Il revint chercher l'autre dame qui accomploit sans oser protester le même voyage improvisé. Les deux autres indésirables, ridiculisés, sortirent à leur tour sans un mot, en s'efforçant de sauvegarder leur dignité. On ne les revit plus. Vous avez là un exemple typique de la manière forte dont Samuel Rhodes réglait les situations ambiguës. Un homme au tempérament très vif et de surcroît d'une rectitude parfaite, supporte difficilement les trublions. On ne peut raisonnablement l'en blâmer. – D'après A.W. Spalding, « Footprints of the Pioneers », p. 149-153.

DES HOMMES VAILLANTS



Le premier Livre des Chroniques (chapitre 11) nous donne les noms des « chefs des preux de David », de ceux qui devinrent puissants et qui furent les défenseurs du royaume. Les plus

marquants furent Yashobéam, chef de Trente, « qui brandit sa lance sur 300 victimes à la fois », Eléazar, fils de Dodo l'Ahohite et Abishaï, frère de Joab, qui fut le chef des Trois. Lui aussi brandit sa lance sur 300 hommes, et les tua ! Quant à Eléazar, il se distingua à Pas-Dammim. Les Philistins s'étaient rassemblés pour combattre. Le peuple, pris de panique, fuyait devant eux. David et Eléazar, postés au milieu d'un champ d'orge, protégèrent les fuyards et battirent les Philistins. La prouesse était de taille !

Il y eut aussi trois des Trente chefs qui, sur un désir exprimé par leur roi : - David s'était écrié : « Qui me fera boire l'eau du puits qui est à la porte de Bethléem ? » - s'ouvrirent un passage au travers du camp philistin, tirèrent de l'eau du puits et vinrent l'offrir à David. Mais le roi refusa d'en boire et il répandit cette eau en libation à Yahvé. « Dieu me garde de faire cela ! dit-il. Boirais-je le sang de ces hommes au prix de leur vie ? Car c'est en risquant leur vie qu'ils l'ont apportée ! » - 1 Chron. 11 : 18, 19.

Quels vaillants hommes que ces preux qui constituaient la Garde de David. L'un d'eux s'était illustré en tuant deux lions et en frappant un troisième, un jour de neige dans une citerne ; puis il avait tué un géant égyptien. C'était le genre d'hommes dont le royaume de David avait besoin pour s'imposer et se faire craindre des belliqueuses tribus pillardes qui sévissaient dans le pays. Aussi leur nom a-t-il été retenu pour figurer dans les Chroniques du royaume.

Après vous avoir rapporté les actions mémorables d'un Joseph Bates, d'un James White et d'une Ellen Harmon White, nous vous présenterons trois grands « capitaines », trois « chefs valeureux » qui contribuèrent à l'expansion du jeune Mouvement Adventiste. Leurs noms : John Nevins Andrews, John N. Loughborough et Uriah Smith.



Les parents de John Andrews vivaient à Paris, ville de la Nouvelle Angleterre, aux Etats-Unis. Ils appartenaient au petit groupe qui gravitait autour de William Miller en 1840. John, leur fils, pensait étudier le droit. Un de ses oncles jouait un rôle important sur la scène politique et l'avenir du jeune homme paraissait tout tracé.

Mais une petite brochure remit tout en question. Les Andrews jouissaient d'une confortable aisance et étaient propriétaires d'une grande maison. Dans les mois qui précédèrent la grande déception de 1844, ils en avaient gracieusement mis quelques pièces à la disposition de la famille Stowell. Ceux-ci s'y trouvaient encore au printemps de 1845. Un jour, une brochure intitulée « The Hope of Israel » (L'espérance d'Israël) tomba entre les mains de Stowell père. La brochure traitait de la nécessité de revenir à l'observation du sabbat. Stowell ne s'y intéressa pas et laissa ladite brochure traîner sur un meuble. Marian, sa fille âgée de quinze ans, eut la curiosité de la lire. Elle fut si vivement impressionnée par les preuves bibliques appuyant la démonstration qu'elle pria son frère Oswald, d'un ou deux ans son aîné, d'en prendre connaissance. Il lut et, à son tour, fut convaincu. Tous deux décidèrent alors tacitement d'observer le sabbat. Mais ils le firent discrètement car ils n'étaient pas sûrs de l'approbation de leurs parents. Ils s'arrangèrent donc pour réduire au minimum les tâches qui leur étaient imposées ce jour-là.

Mais dès le dimanche, le zèle missionnaire de Marian fut plus fort que sa prudente discrétion : elle alla porter la brochure au jeune Andrews, âgé de dix-sept ans, en le priant de bien vouloir la lire attentivement. Lorsque celui-ci rendit la brochure, il s'informa :

- Votre père et votre mère ont-ils lu cette brochure ?

- Non ! répondit Marian, mais mon frère et moi l'avons lue et nous avons découvert que nous n'observions pas le bon jour. Et toi, qu'en penses-tu ?

- Je crois, moi aussi, que le 7^e jour est le véritable sabbat. Mais si c'est là notre conviction, nous devrions agir en conséquence.

- C'est bien ce que je pense. Aussi Oswald et moi avons déjà commencé à observer le sabbat. Nous serions très contents si tu voulais te joindre à nous. Si tu veux, tu peux montrer la brochure à tes parents...

Les parents de John lurent attentivement la brochure puis ils la rendirent aux Stowell qui la lurent à leur tour. La semaine suivante, les deux familles se réunirent, le sabbat venu, pour un culte en commun. C'est ainsi que les Andrews commencèrent à observer le sabbat pratiquement en même temps que Joseph Bates, et bien avant James et Ellen White.

Cependant, des forces contraires agitaient un petit groupe des Adventistes de Paris dans le Maine. Quelques fanatiques avaient élaboré des règles absurdes. Les uns, prétendant qu'on était au Millénium, estimaient qu'il n'était désormais plus désormais besoin de travailler. Cette oisiveté engendra toutes sortes de pratiques ridicules et encouragea le vice. D'autres assuraient qu'il fallait redevenir comme les petits enfants. Et ils pleuraient en rampant sur le sol et même dans la rue. D'autres, par souci d'humilité, renonçaient à manger à table et consommaient leurs aliments debout, appuyés contre une porte. Toutes ces extravagances encouragèrent les divisions dans le groupe. Les extrémistes cessèrent bientôt de fréquenter les réunions et quittèrent les rangs de l'église.

Il vint pourtant un moment où cinq ou six d'entre eux reconnurent leur erreur et confessèrent devant tous qu'ils avaient eu tort. Ce fut un instant de profonde émotion. Le jeune John Andrews, qui y fut particulièrement sensible, s'écria alors avec feu : « Je donnerai volontiers mille erreurs pour une seule vérité ! »

Ce jour-là fut pour lui celui de la décision. Il est remarquable que, dans la confusion née de conceptions religieuses contradictoires prêtant à tous les excès d'un fanatisme débridé, et compte rendu du cadre social qui était le sien – l'oncle versé dans la politique et qui faisait miroiter aux yeux de son neveu les avantages matériels d'une position confortable – le jeune homme n'ait pas renoncé à ses convictions. Mais, intelligent et pondéré, le

garçon avait pesé son choix. Il abandonnait sans regret mille erreurs pour une seule vérité, indifférent à ce que peut offrir le monde et ravi de mettre son zèle au service du Maître.

A l'âge de vingt et un ans, il se mit à prêcher et à rédiger des articles d'inspiration religieuse. Puis il écrivit des livres, révélant une ardente spiritualité et un véritable talent d'écrivain. Plus tard, il devint le troisième président de la Conférence Générale (organisme directeur du Mouvement Adventiste). Il mit ces fonctions à profit pour étendre le Mouvement Adventiste à l'Europe. John Andrews fut un vaillant serviteur de Dieu. Il mourut de tuberculose à Bâle (Suisse) à l'âge de cinquante-cinq ans. – D'après A.W. Spalding, « Captains of the Host », p. 189-191 ; « Footprints of the Pioneers », p. 91-98.



URIAH ET ANNIE SMITH

Annie et Uriah Smith avaient des parents très aisés. Le père, Samuel Smith, était à la tête d'une entreprise de construction de routes, ce qui lui avait permis d'amasser une petite fortune. Toutefois, lorsqu'il fut plus âgé, de graves revers financiers compromirent sa situation et Uriah dut renoncer à son ambition d'entrer à l'Université d'Harvard.

Leur mère, Rebecca Spalding était une femme sensible, intelligente et cultivée. Très vive de nature, elle le demeura jusqu'à un âge très avancé. On raconte qu'à l'âge de quatre-vingts ans, elle se plia au jeu de ses petits enfants, jeu qui consistait à courir sur une petite distance, puis à sauter dans un tas de feuilles mortes. Et la grand-mère n'était pas moins alerte. Une des jeunes femmes de son entourage se souvenait d'avoir vu la vieille dame faire des pirouettes dans son salon pour démontrer qu'elle conservait son agilité en dépit de tout. Mais elle savait aussi discipliner cet entrain et tout en restant jeune et gaie, elle inculqua à ses enfants une grande piété.

Uriah, de quatre ans plus jeune qu'Annie, était remarquablement doué pour les arts. A l'âge de douze ans, il peignait déjà des paysages urbains avec, au premier plan, des chevaux caracolants ou attelés à des voitures, et des personnages croqués sur le vif. Il avait en outre des aptitudes pour la mécanique et des dons d'inventeur. Parmi ses inventions, nous mentionnons un pupitre d'école avec table réglable, qui représentait un réel progrès à l'époque. Il s'en vendit un grand nombre d'exemplaires.

A l'âge de quatorze ans, Uriah contracta une infection de la jambe qu'on ne parvint pas à enrayer à temps. Il fallut donc se résoudre à lui couper la jambe au-dessus du genou. Une amputation, à cette époque, était quelque chose d'atroce. Comparé à ce qui se fait aujourd'hui avec des chirurgiens en blouse aseptisée, les anesthésiques et les soins postopératoires par des infirmiers compétents, c'était du travail artisanal ! Le médecin qui l'opéra – un chirurgien renommé – coupa, scia et recousit les chairs en vingt minutes, sans anesthésie, la mère du garçon lui tenant simplement la main.

Ce terrible handicap fit d'Uriah Smith un sédentaire. C'est ainsi qu'il devint rédacteur.

Chez Uriah, bien qu'il se consacraît entièrement à ses travaux de rédaction, le sens inventif n'était jamais en défaut. Comme sa jambe artificielle, en bois, manquait de souplesse et le blessait, il inventa une jambe artificielle articulée pour laquelle il prit un brevet. Avec l'argent que lui rapporta cette invention, il acheta sa première maison à Battle Creek. Il boitait toujours un peu et marchait en s'appuyant sur une canne. Il mourut en 1903 deux mois après l'incendie qui détruisit les bâtiments de la « Review and Herald ».- D'après Arthur Spalding, « Footprints of the Pioneers », p. 126-128.

En 1850 déjà, le journal de James White avait un tirage de 1 000 exemplaires. C'est à ce moment-là qu'il fonda la « Review », qui est encore aujourd'hui le périodique de l'Eglise Adventiste aux Etats-Unis.

En 1852 on acheta le premier matériel d'imprimerie, dont une presse à main. L'imprimerie fut installée à Rochester, dans l'Etat de New York. En 1852, la « Review » tirait déjà à 2 000 exemplaires et l'on publiait en outre une série de brochures sur divers sujets.

Parmi le personnel de cette petite imprimerie de Rochester, se trouvait, depuis 1852, la jeune Annie Smith. Elle avait fréquenté un pensionnat et ses ambitions lui avaient d'abord fait prendre une toute autre direction. Elle se préparait à devenir professeur de français et comptait aussi enseigner la peinture à l'huile. Sa mère, devenue adventiste, insistait pour que la jeune fille allât écouter les prédications de Joseph Bates. Cette dernière accéda à ce désir, mais uniquement pour faire plaisir à sa mère. Elle décida de s'y rendre dès le lendemain. La nuit même, elle rêva qu'arrivant en retard à la réunion, elle devait se contenter du seul siège libre, près de la porte. Sur l'estrade, un homme grand, au noble maintien et au visage sympathique, montrait un diagramme et répétait : « 2300 soirs et matins et le sanctuaire sera purifié ».



Le soir étant arrivé, Annie Smith se rendit à la réunion. Elle était partie à temps mais elle se trompa de chemin et arriva en retard. Et tout s'agença comme dans son rêve : elle reconnut immédiatement le prédicateur bien qu'elle ne l'eût jamais vu ailleurs que dans son rêve... « D'autre part, Bates

avait aussi vu en rêve l'assemblée de ce soir-là et, lorsque Miss Smith était entrée, un peu en retard, il l'avait reconnue quoiqu'il ne l'eût jamais vue auparavant. La jeune fille discerna en cela la main de Dieu et accepta la doctrine adventiste. » Invitée par James et Ellen White à entrer à la rédaction de la Maison d'édition, Annie déclina cette offre en expliquant qu'elle avait la vue très basse et devait suivre un traitement approprié. « Venez quand même ! » insistèrent les White. Elle accepta. On fit alors des réunions de prière pour sa guérison complète. « Annie travailla fidèlement pendant trois ans à la lecture d'épreuves et à d'autres travaux de rédaction, ne recevant pour tout salaire que sa chambre et sa pension. Elle mourut de phthisie galopante le 26 juillet 1855. » - D'après R. Gerber, op. cit., p. 83.

Son frère Uriah Smith se joignit au personnel de l'imprimerie un an après sa sœur. Ayant entendu le message adventiste, il étudia personnellement la question et décida de s'y conformer. « Lorsqu'il accepta de travailler dans l'imprimerie adventiste de Rochester, il refusa une place de professeur dans une école secondaire. Pourtant, le salaire qu'il recevait suffisait à peine à son entretien. » Il devint l'un de nos meilleurs rédacteurs. Il écrivit en outre d'importants ouvrages, entre autres un commentaire de grande valeur sur les livres de Daniel et de l'Apocalypse.

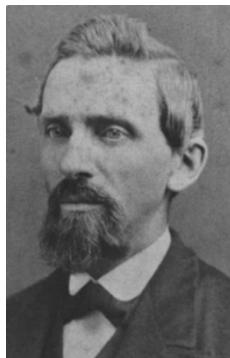


Bientôt, l'œuvre des publications se développant, la petite imprimerie de Rochester et sa presse à main n'y suffirent plus. « Il fut donc décidé dans une assemblée tenue à Battle Creek en 1855, de transférer la Maison d'édition dans cette dernière ville. » Mais il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. « En réponse à un appel pour des fonds destinés à l'acquisition d'une presse, un fermier vendit deux bœufs dont il versa l'argent à l'œuvre ; après quoi il allait de temps en temps à l'imprimerie voir fonctionner la presse, et disait en rentrant : ' Je suis allé à la « Review » pour voir si Buck et Bright (les noms de ses bœufs) continuent à tirer au char du message du troisième ange'. » - Id., p. 84.

* Allusion au texte d'Apoc. 14 : 9-12, relatif à l'observation du Sabbat.

PREMIER SALAIRE DES PRÉDICATEURS ADVENTISTES

En 1852, John Loughborough avait vingt ans, mais il avait gardé son surnom de « boy preacher », parce qu'à dix sept ans déjà, il prêchait la Parole à New York, au nom de l'église à laquelle il appartenait, celle des Adventistes du 1^{er} jour, groupement religieux aujourd'hui disparu, et qui, comme son nom l'indique, était composé d'observateurs du dimanche.



En septembre de cette année-là, John Loughborough assista à une série de conférences tenues par John Andrews, jeune évangéliste appartenant, lui, à ce nouveau groupement d'Adventistes qui prêchaient, eux, la nécessité de revenir à l'ancienne observation biblique du sabbat. Le jeune John et sept membres de son église se rallièrent à cette dernière doctrine. Quelques semaines plus tard, John entra en contact avec James et Ellen White. Ce fut le début d'une longue et fructueuse amitié.

Dès ce premier contact, les White encouragèrent vivement le jeune John à reprendre ses activités de prédicateur, mais dans leur église. Cela ne signifie nullement qu'il fut régulièrement engagé sur la base d'un salaire mensuel fixe, avec des dédommagements éventuels pour les frais entraînés par ses activités évangéliques. Non. Il n'y avait à l'époque ni organisation régulière, ni trésorier-payeur, ni salaire à toucher. Chacun estimait normal de mettre son temps et ses talents au service de Dieu sans contrepartie, en utilisant le temps qui restait pour gagner de quoi vivre. Pour John, cela ne faisait pas de différence avec l'église au service de laquelle il était précédemment. Ceux-là non plus n'avaient ni organisation, ni caisse prête à pourvoir à l'entretien de leurs prédicateurs. Comme tant d'autres en ce temps-là, John ne pouvait compter que sur la générosité de ceux qui viendraient écouter ses sermons ou sur ses propres efforts pour assurer sa subsistance – une situation qui présentait bien des aléas et qui ne laissait pas, parfois, d'être fort angoissante.

Une note écrite par John Loughborough au cours de sa cinquième année de ministère évangélique pour le compte – le terme est bien impropre – de l'église adventiste du 7^e jour (qui d'ailleurs ne portait pas encore ce nom), précise que ses gains d'un trimestre se montaient, en tout et pour tout, au vivre et au couvert offerts par des amis en diverses localités, à un manteau de buffle (vêtement très commun en ce temps-là car on chassait les troupeaux de bisons dans les plaines de l'Ouest des Etats-Unis) et à 10 dollars en menue monnaie. Bien souvent, les prédicateurs adventistes s'engageaient à temps partiel dans les fermes comme journaliers et assumaient par ce moyen leurs dépenses personnelles et celles du ministère qu'ils exerçaient.

John Loughborough, qui tenait régulièrement son journal indique qu'en 1856, il chercha ainsi du travail chez des fermiers pour le temps de la fenaison ou celui des moissons. Il travaillait quatre journées et demie par semaine – des journées qui dépassaient largement les huit heures ! – à raison d'un dollar par jour. Le sabbat et le dimanche étaient consacrés à des réunions sous la tente. Vers la fin de l'année, toutefois, le Mouvement des Adventistes observateurs du sabbat élaborait un embryon d'organisation et l'on fixa pour la première fois le salaire qui serait désormais attribué aux prédicateurs : 4 dollars par semaine pour ceux qui prenaient régulièrement la parole. Un nommé Cottrel qui assumait les fonctions de gardien de tente et ne prenait la parole qu'occasionnellement ne se vit attribuer que 3 maigres dollars par semaine.



Lorsque John Loughborough communiqua à sa femme les dispositions financières prises en leur faveur, celle-ci épancha son amertume :

- John, c'en est trop, à la fin ! Ce manque continuel d'argent, toutes ces difficultés !... Nous ne pouvons continuer à vivre dans un tel dénuelement.

Son mari, dont l'enthousiasme s'était considérablement refroidi, se laissa envahir par le découragement. Il le reconnaissait, ce n'était plus vivable ! Andrews, qui avait été son fidèle compagnon dans le ministère, avait déjà quitté l'œuvre. Des familles très respectables, chrétiens sincères et dévoués, étaient allés s'établir à Waukon, dans l'Ouest des Etats-Unis, et lui envoyaient lettre sur lettre pour

l'engager à les imiter et à se faire une situation en montant un petit commerce ou en se faisant agriculteur. Loughborough lui-même se souvint d'avoir appris le métier d'ébéniste...

- Mary, finit-il par dire après avoir longuement réfléchi, allons nous établir à Waukon... Je reprendrai mon métier d'ébéniste et je prêcherai quand je pourrai !...

C'est ainsi que les Loughborough partirent à Waukon et que l'œuvre adventiste perdit, à quelques semaines de distance, deux hommes de valeur – Andrews et Loughborough – deux hommes en qui les White avaient une confiance totale, et sur lesquels ils comptaient pour les seconder.

UN VOYAGE MOUVEMENTÉ

Tout un groupe de chrétiens sincères était effectivement allé s'établir à Waukon, dans l'Ouest des Etats-Unis. Très vite, la situation pécuniaire de ces gens s'était améliorée. De profit en profit, ils avaient pu acquérir des terrains. Leur tâche, naturellement, s'en trouva alourdie, si bien qu'ils devinrent des bourreaux de travail, s'exténuant aux travaux des champs, de l'aube au crépuscule. Leur piété s'en ressentit ; on en vint à rogner sur les heures réservées au sabbat. Les travaux d'une ferme imposent, n'est-ce pas, des contraintes. La satisfaction de posséder engendra l'avidité ; la cupidité qui, jusque là, avait pris des masques, osa se montrer à visage découvert. Un esprit de critique se développa. On devint sec et froid, la sensibilité religieuse s'évanouit et l'on en vint à oublier les grandes bénédictions du passé.

A Waukon, les Loughborough retrouvèrent bien d'anciens amis mais, comme tous les autres, ceux-ci s'étaient laissé prendre à l'appât du gain et avaient perdu leur ferveur première. Etait-ce dans cette communauté d'Adventistes en pleine régression de foi que John Andrews et John Loughborough pouvaient espérer retrouver cet élan et cette joie exaltée qui les soutenaient aux heures difficiles ? Et, pour tout arranger, Andrews était malade et Loughborough profondément déprimé !... Comment la ferveur des membres pouvait-elle se maintenir si les évangélistes eux-mêmes se laissaient terrasser ?

Mais Dieu veillait. Dans une de ses visions de nuit, M^{me} White fut avertie de la déplorable condition spirituelle du groupe de Waukon. Il fallait de toute urgence tenter quelque chose ! Curieusement, rien, dans la vision, ne suggérait l'obligation de se rendre sur les lieux. Pourtant, l'idée de ce groupe en perte de vitesse ne cessait de hanter l'esprit de M^{me} White avec la force d'un appel. Partir pour Waukon ? Oui, mais cela représentait un voyage de 320 kilomètres, entreprise périlleuse à cette époque de l'année car on était en hiver... Et pourtant, cela ne s'avérait-il pas nécessaire ? Le voyage fut décidé.

On jugea préférable de partir en traîneau. La saison s'y prêtait et les routes fortement enneigées encourageaient ce choix. Josiah Hart et Everts qui devaient accompagner les White préparèrent le traîneau qu'on attellerait de deux chevaux. Tout était prêt pour le départ quand il se mit à pleuvoir : une suite d'averses parfois violentes qui, lorsqu'on les croyaient finies, recommençaient de plus belle et qui se succédèrent toute la journée et toute la nuit.

- Impossible de partir dans ces conditions, déclara James White. Il nous faut renoncer à ce voyage !

M^{me} White, elle, réfléchissait, envisageant avec beaucoup de réticence les objections de son mari.

- Alors, qu'est-ce qu'on fait ?... demanda Josiah Hart un peu perplexe.

- On part ! dit M^{me} White d'un ton parfaitement décidé.

- Bon ! répliqua-t-il. Mais, en ce cas, il faudra que le Seigneur fasse un miracle !

A différentes reprises au cours de la nuit, M^{me} White se leva pour observer le temps par la fenêtre. Pleuvrait-il ? ne pleuvrait-il pas ? Pourquoi Dieu lui aurait-il inspiré un si ardent désir de partir si c'était ensuite pour la retenir en déversant sur elle un véritable déluge ? Elle pria : « Seigneur, si c'est ta volonté que nous partions, donne-nous un signe : fais que le temps change ! »

Vers l'aube, la pluie cessa. La température descendit brusquement de plusieurs degrés et il se mit à neiger dru. Ce jour-là, vers dix-sept heures, les White, accompagnés de Hart et d'Everts, partirent en



traîneau en direction du nord. Leur première étape fut Green Vale, localité qu'habitait un petit groupe d'Adventistes. On tint immédiatement une réunion. Les White comptaient repartir quand une violente tempête de neige

s'abattit sur la région. Il neigea des jours et des jours et d'énormes congères se formèrent sur les routes. Ces conditions s'opposaient à toute velléité de voyage. Durant une semaine, les White demeurèrent bloqués en cet endroit. Puis le temps s'éclaircit et ils purent se remettre en route. Mais c'est exténués, transis et mourant de faim qu'ils atteignirent un hôtel proche du Mississippi où ils passèrent la nuit. L'étape décisive était pour le lendemain : elle consistait dans la traversée du fleuve pris par les glaces et qu'aucun pont ne franchissait. Quand ils se réveillèrent, de grand matin, il pleuvait !...

Dieu protège ses serviteurs

La pluie ! de nouveau la pluie ! En plein hiver ! Evidemment, les chutes de neige très abondantes des derniers jours avaient constitué au sol un épais matelas qui ne risquait guère de fondre du jour au lendemain. C'était très important pour les White puisqu'ils voyageaient en traîneau. La pluie allait toutefois rendre les chaussées terriblement glissantes et, dès qu'il se remettrait à geler, le verglas ferait son apparition, compliquant singulièrement la situation.

Les deux premières étapes s'étaient assez bien effectuées en dépit des arrêts motivés par les intempéries. Restait la plus difficile de toutes, la traversée du fleuve, que les riverains exécutaient en traîneau durant l'hiver, quand la couverture de glace était suffisamment sûre. Le serait-elle, avec cette pluie ?

Une bruine persistante, glaciale, vous transperçait jusqu'aux os. A chaque pas, les sabots des chevaux crevaient la croûte de neige givrée qui, en dépit de la pluie, recouvrait encore la chaussée. Quand l'occasion s'en présentait, les White s'informaient : « Peut-on sans courir trop de risques traverser le fleuve en traîneau ? »

Les gens hochaient la tête et les regardaient avec commisération. Non ? c'était bien trop dangereux ! Des équipages avaient failli se noyer pour l'avoir tenté. Et ils ajoutaient invariablement : « En tout cas, moi, je ne m'y risquerais pas ! »

Parvenus au bord du fleuve, les White et leurs deux compagnons évaluèrent leurs chances. D'une rive à l'autre, la glace amollie n'offrait aucune sécurité. En outre, elle était recouverte d'une couche d'eau qui atteignait bien

trente centimètres, due à la fois à la pluie et à la fonte de la couche supérieure de glace sous l'effet du radoucissement de la température. Hart qui faisait office de conducteur stoppa son attelage à quelques mètres de la berge. Il se mit debout, son fouet à la main, et se retourna vers ses passagers :

- Alors ? En avant pour l'Iowa ou retour en Illinois ?

M^{me} White répondit :

- En avant ! Et confions-nous dans le Dieu d'Israël !

James White répéta en écho :

- En avant !

Avec mille précautions, ils aidèrent le traîneau à quitter la berge, heureusement très basse en cet endroit. Mais une fois sur la glace, ils s'aperçurent que l'eau arrivait presque à la caisse du véhicule. N'importe ! Ils s'installèrent pour entreprendre la traversée et se mirent à prier. En fait, ils prièrent tout le long du chemin. Le flot que le traîneau chassait à son passage bouillonnait autour d'eau. Les « splashes » sonores des sabots des chevaux frappant la glace à travers l'eau répondait au bruit sourd de plaques de glace en train de se disloquer ici ou là. Le traîneau n'en continuait pas moins à avancer. Sur la rive opposée, un petit groupe d'hommes s'était massé, qui observait la scène avec angoisse. On sut plus tard que plusieurs de ces hommes s'étaient mis spontanément à prier, tant ils étaient inquiets.

Le traîneau aborda finalement la rive. On le tira à terre avec l'aide de ceux qui avaient assistés, impuissants, à cette traversée mémorable et qui, maintenant, congratulaient les hardis voyageurs. « Pour rien au monde, nous n'aurions tenté ce que venez de faire ! disaient ces hommes avec un frisson rétrospectif. Quelques-uns ont cru bon le faire ; mais la glace a cédé et ils ont bien failli périr noyés. »

M^{me} White, son mari et ses compagnons débordaient de reconnaissance envers Dieu, ce Dieu qui avait permis aux enfants d'Israël de traverser la mer Rouge à pied sec et qui venait de donner à la glace pourrie du Mississippi la dureté du ciment.

On était au vendredi. Quelques kilomètres restaient à parcourir pour atteindre Dubuque où les White trouvèrent un hôtel et où ils passèrent la journée du sabbat.

La fin du voyage

L'étape reposante du sabbat était terminée. Le dimanche matin, les White reprirent la route. Le temps, décidément capricieux avait encore changé. Un froid très vif s'était installé, qui piquait durement les joues. Voyager ainsi, en traîneau découvert, par une température inférieure à zéro degré, face à un vent debout qui balayait sauvagement les vastes étendues de la prairie et vous fouettait le visage, n'avait rien d'une partie de plaisir. Les occupants du traîneau, emmitoufflés dans leurs châles, ramenaient fri-leusement les couvertures sur leur corps transi. Tout en glissant sur les pistes enneigées, ils priaient ou s'encourageaient mutuellement, s'avertissant l'un l'autre des risques de gelures : - Faites attention ! Votre nez est en train de geler !... - Méfiez-vous, votre oreille est toute blanche !...

Quatre longs jours semblables à celui-là furent nécessaires pour atteindre Waukon. L'aventure, enfin, paraissait terminée. En réalité, elle commençait ! L'arrivée des White n'était pas du tout au goût des Adventistes de l'endroit. La plupart en étaient mécontents, voire agacés. De quel droit venait-on les relancer ? Si bien qu'après un voyage extrêmement pénible durant lequel les White et leurs compagnons avaient enduré de grandes fatigues par un froid pénétrant, ils durent affronter une réception glaciale. Les membres de l'église de Waukon se disaient entre eux : « Qu'avaient-ils besoin de venir ici ? A quoi cela nous avance-t-il ? Qu'ils nous laissent donc la paix ! » Mais James et Ellen White étaient certains d'être là sur l'ordre du Seigneur. Ils refusèrent de se laisser décourager par la froideur qu'on leur témoignait. Ce qui importait, c'était de ranimer la ferveur mourante du groupe. Car tous manifestement, s'étaient peu à peu détachés de Dieu. Et si John Loughborough et John Andrews devaient à leur jeunesse et à leurs dispositions de caractère d'être incapables de faire vraiment mauvais visage, ils s'étaient eux aussi laissés entraîner, ayant abandonné l'un et l'autre l'évangélisation pour un travail plus rémunérateur.

Le lendemain soir, au cours d'une réunion, M^{me} White fut ravie en vision. La puissance divine descendit sur l'assemblée qui retrouva sa ferveur oubliée. M^{me} White prêcha sur le thème : « Revenez à moi, dit le

Seigneur ». Dans le silence qui suivit, la voix claire de M^{me} Loughborough s'éleva :

- Frère et sœur White, nous sommes partis avec la ferme volonté d'échapper à votre influence. Mais vous avez eu raison de venir ici. J'ai péché et j'ai entraîné mon mari à pécher. Je demande à Dieu de me pardonner et de chasser de mon cœur tout mauvais sentiment. Seigneur Jésus, viens habiter en moi !

Cette confession si loyale et si spontanée émut vivement l'assemblée et disposa les cœurs à recevoir l'Esprit de Dieu. La réunion se prolongea jusqu'à minuit et eut pour résultat une transformation profonde chez toutes les personnes présentes.

Le lendemain, bien que personne n'eût beaucoup dormi, tous exprimèrent le désir de retrouver l'atmosphère spirituelle de la veille. La plupart confessèrent qu'ils s'étaient laissé gagner par l'appât du gain et que leurs sentiments religieux en avaient pâti. John Loughborough se leva et déclara :

- J'abandonne définitivement mon marteau ! J'ai planté mon dernier clou ! Désormais, ma main tiendra l'épée de l'Esprit et ne la laissera pas choir. Aide-moi, Seigneur, à respecter mes engagements !

La réunion prit fin vers cinq heures, à la tombée de la nuit. Et quand vint le sabbat, ce fut une assemblée débordante de ferveur qui renouvela sa consécration au Seigneur.

John Loughborough résolut de partir avec les White, dans la ferme intention de se mettre immédiatement au travail avec un courage tout neuf. Andrews qui était malade recouvra peu à peu la santé, mais il fallut encore neuf années pour qu'il découvre les principes de vie saine qui lui procurèrent un total rétablissement.

Dès lors, ces deux pionniers s'activèrent à promouvoir l'œuvre de Dieu, sans jamais faillir à leur



promesse. Dans le succès ou les épreuves, l'abondance ou le dénuement, en dépit des inévitables difficultés qui parsèment notre route à tous, ils se révélèrent des champions. Ni l'un, ni l'autre, ne fut tenté, par la suite, d'abandonner le ministère. Leur zèle ardent, à l'un et à l'autre, se révéla des plus enrichissants, pour eux-mêmes d'abord et pour le Mouvement Adventiste ensuite, à l'expansion duquel ils consacrèrent le meilleur de leurs forces.

La jeune église adventiste avait retrouvé son unité. Le choc causé par la visite inopinée des White à Waukon avait été bénéfique : l'œuvre commencée se perpétuait dans l'enthousiasme. – D'après A.W. Spalding, « Captains of the Host », p. 257-262.

UN MÉDECIN COMME ON N'EN TROUVE GUÈRE !

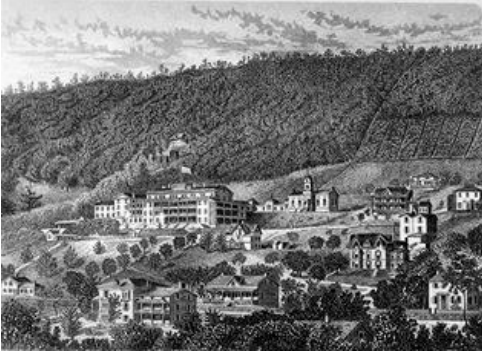
Durant l'hiver 1862-63, deux des enfants de James et Ellen White contractèrent une pneumonie. A l'époque, cette maladie faisait de grands ravages. La tactique médicale y était d'ailleurs pour beaucoup. Le malade devait demeurer strictement confiné dans une chambre chauffée. Aérer la pièce de temps à autre ? Ouvrir si peu que ce soit la fenêtre ? Vous n'y pensez pas ! C'eut été, suivant l'optique des médecins de ce temps, condamner le patient à une mort certaine ! Donc pas d'aération, ni de jour, ni de nuit. L'eau était à proscrire aussi bien en tant que boisson que pour les traitements externes. En revanche, on abrutissait le malade de drogues patiemment élaborées dans des officines où la poussière avait droit de cité ; les médicaments étaient à base de minéraux, à doses massives, bien entendu, de sorte que les malades affaiblis ne parvenaient ni à les digérer ni à les assimiler.

Les White s'inquiétaient donc avec raison des traitements coûteux et peut-être néfastes qu'un médocastre quelconque allait infliger à leurs fils. Opportunément, James White se rappela avoir lu un article signé d'un certain Dr Jackson, qui prônait des méthodes peu orthodoxes mais efficaces dans le traitement de la pneumonie : s'abstenir de toute médication, bains chauds alternant avec des enveloppements froids, aliments semi-liquides évitant de surcharger l'estomac, eau et tisanes en abondance, aération fréquente du local attribué au malade, de l'air pur, de la lumière, bref, un éventail très complet de méthodes absolument naturelles ; en outre, du repos et une hygiène stricte. Ces principes étaient bien faits pour plaire aux White. Ils renoncèrent à faire venir le médecin et décidèrent d'appliquer à la lettre le traitement du Dr Jackson. Avec succès, c'est évident.

Ce Dr Jackson fut, aux Etats-Unis, un pionnier dans l'application des traitements naturels, en particulier de l'hydrothérapie. Il fut suivi dans cette voie par deux autres médecins. Mais n'oubliez pas que des théories aussi révolutionnaires valurent à leurs novateurs une grande notoriété. On jugea au contraire qu'elles étaient le fait de dangereux illuminés. La popularité de

ces médecins en pàtit grandement mais, en vrais pionniers qu'ils étaient, ils luttèrent pour faire triompher leurs idées.

Le Dr Jackson était, il est vrai, un médecin comme on n'en trouve guère. Du jour où il exerça la profession médicale, il se refusa absolument à prescrire les médicaments usuels. Il n'en prescrivit, à l'exception – c'est lui-même qui le précise – de préparations homéopathiques en dilution aux sept millièmes, rediluées dans une proportion de liquide équivalente à toute



l'eau contenue dans le Lac Supérieur (le plus vaste de tous les lacs américains). Et encore, uniquement en cas d'absolue nécessité.

Comment le Dr Jackson en était-il arrivé à des conceptions aussi originales ? D'une manière assez curieuse, il faut le dire. Fils de médecin, il ne se

sentait aucun penchant pour la profession médicale et se garda bien d'entreprendre des études, en ce sens. Mais, quand, à l'âge de trente six ans, il se vit affligé d'une santé déficiente, il estima que le meilleur moyen d'y remédier serait d'étudier la médecine ! Ce qu'il fit. Il est aisé d'imaginer qu'en cours d'étude, il eut l'occasion d'expérimenter sur lui-même et sur d'autres patients les divers traitements proposés et qu'en homme intelligent, déjà mûr, il en décela les lacunes. Il fut d'autre part très vivement impressionné par les résultats qu'obtenait un médecin autrichien, le Dr Preissnitz, le fondateur de l'hydrothérapie. Il se rallia donc à ces principes et une fois son diplôme en poche, résolut de les appliquer à sa clientèle, se réservant d'y apporter des modifications chaque fois que cela lui paraîtrait nécessaire.

Devant ce refus de céder aux modes de son temps, on peut se demander quelle sorte de personnage était ce Dr Jackson. Était-il ce qu'on appelle « une force de la nature », un de ces hommes à la forte stature dont les vues, même fausses, ont force de loi parce que nul n'oserait se risquer à les contester ? Nullement. Le Dr Jackson, dans sa jeunesse, était plutôt du genre dandy, porté au romantisme, avec un fort penchant pour les excentricités de qui se prend pour un génie. Avec l'âge, et sans rien perdre de son élégance, il prit une apparence de patriarche : large calvitie frontale, cheveux flottant sur les épaules, pas de moustache, mais en compensation une

longue barbe fleurie. Et, par-dessus tout, un visage gai, plaisant, auquel l'épatement du large nez camus donnait un air bon enfant.

En 1858, après avoir exercé son art pendant trois années consécutives, le Dr Jackson fit l'acquisition, en association avec un autre médecin, d'un petit établissement de cure, à Dansville, près de New York. Il l'appela modestement « Notre home sur la Colline ». En dépit des attaques des médecins – des allopathes, et même de certains homéopathes – l'Institut du Dr Jackson connut bientôt un certain renom. Le docteur lui-même jouissait d'un respect unanime. C'est ainsi que, peu à peu, ses méthodes gagnèrent du terrain.

Le « Home sur la colline »

Le régime de Dansville différait notablement de celui des établissements hospitaliers courants. Voici la description qu'en donne un des premiers patients admis dans cette institution.

« Le bâtiment, déjà ancien, était formé de pièces disparates, aux plafonds bas, reliées par des vestibules étroits. Des poêles à bois étaient installés dans les chambres. Les lits étaient équipés de matelas durs comme de la pierre, faits de varech séché et de coton, qui reposaient directement sur des traverses de bois. Les oreillers, bourrés de coton, étaient raides comme du bois. Pas de rideaux aux fenêtres : l'air et la lumière devaient pouvoir pénétrer librement. Pour s'éclairer, de simples petites lampes à pétrole. La salle à manger était constituée de longues rangées de tables étroites. Les patients se voyaient assigné leur place à table par un numéro qui changeait de semaine en semaine, procédé calculé pour réaliser un brassage démocratique des différentes couches sociales... L'ordinaire était à base de biscuits secs au blé complet, de bouillies de céréales non blutées, de porridge, jus de pomme, légumes et fruits frais, lait et œufs. Ni pain à la levure, ni farine blanche ; la viande, le beurre, le thé et le café étaient absolument bannis. Ce régime ne vous met pas l'eau à la bouche, n'est-il pas vrai ? Pourtant, je puis affirmer, d'après mes observations et pour l'avoir personnellement expérimenté, que jamais aliments ne furent savourés avec plus de plaisir que ceux qu'on nous servit durant cette période de produits Graham et de légumes à l'eau.

« Dès huit heures, le soir, on se préparait au coucher. Une demi-heure plus tard, toutes les lumières devaient s'éteindre. Le lever était fixé à six

heures. Trois ou quatre fois par semaine, un aide avait pour tâche de réveiller les retardataires en frappant à tour de bras sur un gong chinois aux résonances profondes. C'était le signal d'une réunion qui se tenait au salon à six heures et demie et à laquelle tous les patients valides étaient censés se rendre sans délai.

« Les traitements se limitaient à des demi-bains, à des enveloppements dans des draps tout dégoulinants d'eau et à des bains de siège. » - A.W. Spalding, « Footprints of the Pioneers », p. 183.

Et maintenant, posons-nous la question : Dans quelle mesure les traitements qui firent la réputation de Dansville influèrent-ils sur les premières tentatives faites en ce domaine par le Mouvement Adventiste ? Il est bien difficile ici d'établir un bilan. Mais il est évident que les méthodes du Dr Jackson furent reprises, en tout cas en partie, au Sanatorium de Battle Creek. D'autre part, le Dr Horatio Lay, qu'on désigna pour diriger la toute première institution, venait de passer un an en tant qu'assistant du Dr Jack-



son et il va de soi qu'il s'inspira de ses méthodes. Toutefois, si les principes de base furent identiques, on laissa entièrement de côté les pratiques de thérapie mentale propres à l'institut de Dansville, au profit de directives données par M^{me} White, relatives à un exercice physique progressif, pratiqué autant que possible en plein air. Ces principes s'étant avérés bénéfiques, le Dr J.H. Kellogg et ses assistants les mirent à profit et ce sont eux qui ont fait, dans une large mesure, la réputation des établissements médicaux adventistes.

Aujourd'hui où les gens sensés recherchent une alimentation plus naturelle et des produits moins raffinés, ces méthodes ne frappent plus par leur caractère révolutionnaire. Mais, au siècle dernier, ceux qui les répandaient passaient pour des originaux et de dangereux fanatiques. On imagine mal les luttes qu'ils durent livrer pour imposer un mode de vie plus sain, plus conforme à la nature, mais dont personne ne voulait.

CRÉATION D'UN PREMIER INSTITUT MÉDICAL

La jeune organisation adventiste prit en 1866 la décision d'éditer un journal traitant de questions de santé, et envisagea d'ouvrir un établissement médical où elle pourrait mettre ses principes en pratique. Ce projet ambitieux dépassait toutefois largement les moyens de la petite communauté. Et James White, qui venait d'être réélu à la présidence de la Conférence Générale était encore trop malade pour prendre des initiatives requérant quelque hardiesse. John Loughborough, président de la Fédération du Michigan prit alors les devants en convoquant quelques dirigeants de l'église de Battle Creek. Ces hommes prièrent ensemble et s'aventurèrent jusqu'à élaborer un projet audacieux. Une souscription fut ouverte pour réunir des fonds. Le premier à qui l'on présenta la feuille fut J.P. Kellogg, le père du futur docteur dont nous allons parler. D'une main ferme il inscrivit pour 500 dollars. « Ma petite contribution, quoi qu'il arrive – que votre projet échoue ou qu'il se réalise ! », dit-il en alignant les chiffres. Il eut ainsi l'honneur de compter au nombre des fondateurs de l'institution médicale à laquelle son propre fils, avec la bénédiction de Dieu, allait donner son plein rayonnement.

On se mit aussitôt en quête d'une propriété pouvant convenir à une telle destination. Et l'on trouva, dans la proche banlieue de Battle Creek, une propriété comprenant, outre une maison de huit pièces, un assez large terrain planté d'arbres magnifiques. On suréleva la maison d'un étage et un pavillon fut construit pour compléter l'installation. La direction en fut confiée à deux médecins.



L'institution ouvrit ses portes en septembre 1866, avec pour tout personnel deux médecins, une infirmière débutante, deux aides pour s'occuper des bains et trois ou quatre femmes de chambre : autrement dit, tous les

inconvénients d'une affaire qui n'a pas été rodée. Un seul client se présenta. C'est à dire qu'il fallut bien du courage et beaucoup de foi pour persévérer dans cette voie. Au printemps suivant, une jeune femme qui venait d'obtenir son diplôme de docteur en médecine s'adjoignit à l'équipe et, un peu plus tard, deux autres docteurs, dont le demi-frère du célèbre J.H. Kellogg qui, lui, flânait encore, pieds nus, dans les rues de Battle Creek, avec des gamins de son âge.

Cependant, en dépit de l'équipement sommaire et de l'inexpérience du personnel, les soins furent appréciés et les malades affluèrent. Quatre mois plus tard, l'Institut fonctionnait au maximum de sa capacité. On dut même hospitaliser quelques malades dans des chambres louées dans le voisinage immédiat. Il devenait urgent d'agrandir.

Un nouveau projet envisagea la construction d'un second bâtiment dévisé à 25 000 dollars. Un appel fut adressé à tous les fidèles, leur suggérant d'investir leurs économies dans ce projet qui, nonobstant ses buts éminemment humanitaires, leur garantissait à eux un intérêt tout à fait acceptable. Mais on stipula nettement que le bien public constituerait une priorité absolue et qu'il n'était nullement question d'encourager une spéculation quelconque.

On dessina des plans. Des matériaux pour les premiers travaux furent amenés sur le terrain et l'on se mit activement à creuser les fondations du nouvel Institut Médical. Les appels aux bailleurs de fonds suscitèrent des réponses satisfaisantes, sinon enflammées, de la part des philanthropes dont la générosité était visiblement encouragée par l'espoir du profit à retirer. Tout était donc place pour la mise à exécution.

Oui, mais !... D'où tirait-on la conviction que Dieu approuvait cette soudaine expansion ? Les conditions internes proclamaient le contraire. Le corps médical était trop restreint et trop mal préparé pour faire face à l'afflux de patients. Un esprit contraire à l'humilité chrétienne se faisait jour au sein du personnel. Les préoccupations spirituelles passaient au second plan, noyées sous un flot d'exigences matérielles de plus en plus contraignantes. Il n'était plus question de s'appeler « frère » et « sœur » comme naguère, entre membres du personnel. On se donnait maintenant du « Monsieur » et du « Madame », le tout enjolivé, chaque fois que c'était possible, du titre honorifique : Monsieur le Docteur un tel..., etc. Une fois expédié le culte matinal, chacun se préoccupait surtout de se décharger dans le plus court délai possible des corvées associées à ses fonctions pour aller

se détendre sur la pelouse et partager si possible les distractions organisées pour favoriser le rétablissement des malades. Battle Creek était en passe de devenir un mini Deauville.

M^{me} White constatait ses faits avec un déplaisir grandissant. Elle prodiguait ses avertissements aux dirigeants oublieux de leur vocation et prédisait que, si l'on ne se décidait pas à mettre bon ordre à cette situation, Dieu cesserait de déverser ses bénédictions sur l'Institution. Elle insistait en outre pour que l'on impose de menus travaux en plein air à tous les convalescents, travaux appropriés à leur constitution et à leur état de santé, cela va sans dire. Mais dans quelle mesure obtenait-elle satisfaction ? – D'après « Captains of the Host », p. 332-336.

Le sanatorium de Battle Creek

Nous avons laissé M^{me} White péniblement affectée de la nouvelle ambiance qui s'était instaurée à l'Institut Médical de Battle Creek. L'aspect financier de l'entreprise n'était pas plus réjouissant. Les dirigeants manquaient d'expérience en ce domaine. D'autre part, le boom dû à la faveur dont l'établissement jouissait auprès du public les avait grisés et avait endormi leur prudence. Il y avait là un abcès qui un jour ou l'autre crèverait sans qu'on puisse d'avance en mesurer les conséquences.

M^{me} White estima de son devoir d'intervenir. Elle insista pour qu'on restreigne l'expansion et qu'on mette un frein aux investissements. Il n'était plus question de voir tout en grand. On arrêta les travaux et les matériaux inutilisés furent revendus. Les promoteurs en conçurent un vif dépit. Mais ces mesures draconiennes s'imposaient si l'on voulait éviter d'être acculé à la faillite. Malgré ce coup de frein brutal, le passif s'éleva à plusieurs milliers de dollars.

M^{me} White suggéra en outre qu'on cessât de payer des dividendes aux actionnaires et qu'on consacraît désormais les profits à des œuvres philanthropiques, ou à promouvoir tel ou tel aspect de l'œuvre entreprise, suivant l'urgence des besoins.

En outre, il était impératif de mettre à la tête de l'établissement un médecin parfaitement compétent, bon diagnosticien de surcroît, qui soit à la fois habile à prescrire les médicaments, et hostile à l'usage abusif des médicaments. James White songea à John Harvey Kellogg, le fils de celui qui

avait été le premier souscripteur et qui avait généreusement contribué au projet initial.

John H. Kellogg était un jeune homme doué d'une intelligence très vive, d'une volonté ferme et qui débordait d'enthousiasme et d'activité. James White l'estima capable de jauger avec discernement la valeur des théories qu'on lui enseignerait à l'Université. Ce jugement s'avéra des plus perspicaces. J.H. Kellogg se révéla en tous points l'homme de la situation. Après des études brillantes, il se vit confier en 1876, la direction de notre institution médicale de Battle Creek. Il eut pour collaboratrice dévouée le Dr Kate Lindsay qui, elle aussi, avait fait des études médicales très poussées.

Plus rien ne s'opposait à une expansion qui s'avérait chaque jour plus indispensable. En 1877, on établit les plans d'un nouvel hôpital de quatre étages, en briques, pourvu d'une façade de 45 mètres de long. Son coût fut estimé à 50 000 dollars. Ce fut le « Sanatorium de Battle Creek ». Il comprit un département de médecine et une section de chirurgie.

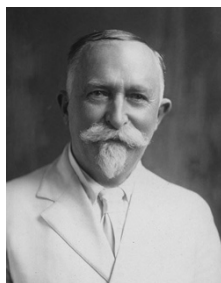
Le Dr Kellogg devint très rapidement un des spécialistes mondiaux pour les questions de diététique et de santé. On lui doit aussi un rayonnement spirituel intense qui influa énormément sur l'esprit du personnel travaillant sous sa direction. Aucune intervention chirurgicale importante n'était entreprise sans être précédée d'une réunion de prière, usage qui s'est perpétué dans nos institutions médicales. Bien qu'il faille déplorer chez cet homme, remarquable à plus d'un titre, un tardif abandon de la foi, il faut reconnaître qu'il sut, jusqu'à sa mort survenue à l'âge de quatre-vingt dix neuf ans, demeurer fidèle aux traitements naturels qu'il tenait des enseignements de M^{me} White.

Voilà très brièvement résumée l'histoire d'un homme et de l'institution fameuse qu'il dirigea avec dévouement et compétence et qui servit de modèle à des centaines d'autres disséminées dans le monde. Le principal intérêt de ces institutions a été de diffuser les principes d'une hygiène et d'une médecine intelligente, hostiles à la chimiothérapie intensive enseignée aujourd'hui dans les universités, et que bien des médecins pratiquent parce qu'elle leur simplifie la tâche et qu'ils n'ont pas appris autre chose, mais dont ils sont unanimes à reconnaître que, si elle présente de nombreux avantages, elle recèle aussi des dangers certains et bien des risques insoupçonnés. – Renseignements sur la vie de J.H. Kellogg empruntés à l'ouvrage de A.W. Spalding, « Captains of the Host », p. 336-341.

CES BÂTIMENTS SERONT DÉTRUITS PAR LE FEU !

Deux prédictions de M^{me} White.

Le « Sanatorium de Battle Creek » avait donc, à sa tête, une personnalité marquante des débuts du Mouvement Adventiste, celle du Dr Kellogg, dont les produits diététiques se vendent encore dans le monde entier. D'Adventiste zélé et convaincu qu'il était au début de sa carrière, le Dr Kellogg en était peu à peu venu à se faire une religion personnelle, fortement teintée de panthéisme. Selon ses nouvelles conceptions, l'homme, le principe de vie qui l'animaient, son intelligence étaient, au sens concret, des émanations de Dieu. Théorie extrêmement dangereuse car, à la limite, elle risquait de nier que Dieu fût une Personne et de remettre en cause la notion de Création.



Elle présentait encore un autre danger, celui d'estimer que l'Esprit, parcelle de Dieu déposée en chaque individu étant à chacun la seule directive indispensable, toute organisation de l'Eglise devenait superflue. C'était ruiner d'avance tous les plans formés pour promouvoir la prédication de l'Évangile.

On comprend, dès lors, le profond souci de M^{me} White devant ce déviationnisme spirituel. Elle savait, pour l'avoir personnellement expérimenté, que rien ne peut remplacer la directive divine dans la vie du chrétien et dans ses entreprises.

En 1895, le Dr Kellogg avait fait édifier une Ecole de Médecine si bien équipée qu'une demi-douzaine à peine sur les cent et quelques autres qui existaient alors aux Etats-Unis pouvaient la concurrencer. Mais, féru des théories peu orthodoxes que nous venons de mentionner, de docteur l'avait voulue entièrement indépendante de l'organisation adventiste : une Ecole conçue dans un esprit chrétien, certes, mais ouverte à des étudiants de toutes les confessions. L'institution fonctionna quelques années, mais,

comme elle n'émergeait au budget d'aucune organisation, elle dut bientôt fermer ses portes.

Le conflit suscité par ces différends sur le plan religieux avait peu à peu scindé l'Eglise en deux factions rivales. Son centre névralgique, on s'en doute, le fief du Dr Kellogg, le grand « Sanatorium de Battle Creek », qui, contrairement aux directives de M^{me} White, avait été considérablement agrandi et prétendait au titre de « Centre médical missionnaire de la Dénomination », alors qu'il n'en respectait plus l'esprit.

« Le sanatorium de Battle Creek, écrivait-elle, a pris trop d'extension. Il exige un trop nombreux personnel... Pour qu'une telle institution puisse offrir aux patients la qualité des soins qu'on en attend, il faudrait réduire les admissions au dixième de leur chiffre actuel. » - « Testimonies », vol. 8, p. 204, 205. Suit d'un autre avertissement plus précis : « Il m'a été montré qu'en donnant une telle extension au Sanatorium de Battle Creek, les dirigeants n'ont été mus que par leur ambition. Ils n'ont pas tenu compte des instructions divines et ont agi en contradiction avec les directives du Seigneur. » - « Test. », série B, N° 2, p. 23.

A différentes reprises, M^{me} White s'éleva avec vigueur contre une centralisation exagérée à Battle Creek. En particulier, elle assurait que Dieu n'était pas favorable à ce dépeuplement systématique des églises qui les privait de tous leurs jeunes, appelés à venir grossir les effectifs de Battle Creek. Ses avertissements se font de plus en plus insistants : « Suivant les directives d'En-Haut, nous avons déjà transféré le Collège hors de Battle Creek. Mais les institutions qui restent sur place ont failli à leur devoir consistant à partager avec d'autres établissements les avantages centralisés à Battle Creek. Le Seigneur désapprouve de tels agissements, aussi permettra-t-il que les principaux bâtiments soient détruits par le feu. » - « Test. », vol. 8, p. 217, 218.

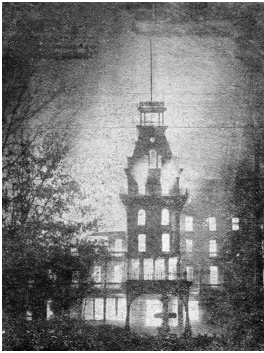
Rapprochons ce dernier message d'un autre qui concernait plus spécifiquement la Maison d'édition de la Review and Herald, établie, elle aussi, à Battle Creek : « A moins qu'une réforme intervienne, une catastrophe frappera la Maison d'édition, pour une raison évidente : les hommes qui la dirigent n'appartiennent pas de tout leur cœur à Dieu. Je suis terrifiée à la pensée de tout ce qui attend cette institution. J'ai reçu une lettre de frère Daniells qui envisage de construire une aile afin d'y installer de nouveaux bureaux pour la Review and Herald. J'ai répondu : Non, non et non ! Au lieu de songer à agrandir, qu'on débarrasse les locaux existants de tout le fatras d'origine

satanique qui les encombre ! Vous aurez alors suffisamment de place pour accomplir correctement votre tâche. » - Id., vol. 8, p. 96, 91, 90.

Un peu plus loin, le même texte contient cette déclaration pathétique : « J'ai peur chaque fois que je feuillette la 'Review' ! peur d'apprendre que Dieu a purifié la Maison d'édition par le feu. » - Id., 91, 92.

Voyons maintenant les faits :

Le 18 février 1902, le Sanatorium de Battle Creek fut entièrement détruit par un incendie. Le feu prit aux premières lueurs de l'aube et atteignit une telle intensité que tous les efforts tentés pour le conjurer furent vains. On ne sut jamais ce qui l'avait provoqué. Bien que le centre hospitalier abritât plusieurs malades alités, on n'eut à déplorer qu'un seul décès – un homme qui était retourné dans le bâtiment en feu pour récupérer quelque possession personnelle. La catastrophe fit une profonde impression sur toutes les communautés adventistes.



Environ un an plus tard, la nuit du 30 décembre 1902, un autre mystérieux incendie anéantit pratiquement les bâtiments de la Maison d'édition. La perte pour chacun de ces incendies dépassa le demi-million de dollars, somme énorme pour l'époque et bien lourde à supporter pour une communauté encore restreinte.

La signification morale de ces calamités successives ne pouvait guère être mise en doute puisqu'elles avaient été annoncées plusieurs années auparavant. Craignant que d'autres désastres ne surviennent, quelques familles jugèrent prudent de quitter Battle Creek. Mais d'autres, jugeant ces peurs absurdes, remettaient en question les avertissements de M^{me} White et prétendaient qu'y ajouter foi était de la superstition pure. Cependant, les chrétiens sincères demeuraient convaincus que ces incendies successifs n'étaient pas de simples accidents et ils en tiraient les conséquences pour leur propre vie spirituelle. C'était faire preuve de sagesse. Le Sanatorium de Battle Creek rejeta ces avertissements et, contrairement aux instructions reçues, il fut rebâti sur des plans encore plus ambitieux. Mais son directeur, le Dr Kellogg quitta l'Eglise et, quelques années plus tard, son établissement dut être vendu au gouvernement.

En 1903, interrogé sur la question de savoir s'il convenait ou non de rebâtir les bâtiments anéantis, M^{me} White répondit : « Oui, à condition de les reconstruire ailleurs. Les bureaux de la Conférence Générale et la Maison d'édition ne doivent plus être à Battle Creek. J'ignore en quels lieux ils seront, si c'est sur la Côte atlantique ou ailleurs. Mais j'insiste : pas une pierre, pas une brique à Battle Creek. Dieu a un meilleur endroit en perspective. » - « General Conference Bulletin », 1903, p. 85. Des instructions ultérieures fixèrent cet endroit à Washington où, à l'heure présente, existe toujours le Quartier général de l'Organisation.

Mais la série des incidents n'était pas close. Le 5 février 1909, c'était le « Haskell Home » de Battle Creek – un orphelinat – qui était la proie des flammes. Perte : 50 000 dollars.

En 1922, un nouvel incendie dévora le « Tabernacle », le plus grand des temples de la dénomination à cette date. Perte : 110 000 dollars. Là encore, il y eut ceux qui virent dans ce désastre un châtement et une leçon ; et des sceptiques tout disposés à estimer que le vieux temple avait fait son temps ! Deux jeunes prédicateurs eurent l'intelligence de voir plus loin et surent trouver la conclusion qui s'imposait. Ils dirent : - Avez-vous oublié ce texte des Psaumes : « Heureux l'homme que tu châties, Ô Eternel... » - Ps. 94 : 12 et suiv. Ce verset venait à point pour relever les courages et ranimer l'espérance ébranlée. L'Eglise entière s'inclina avec humilité devant la sanction et bientôt, de nouveaux succès vinrent encourager la foi de tous ses membres. - D'après L.H. Christian, « The Fruitage of Spiritual Gifts », p. 291, 373-378.



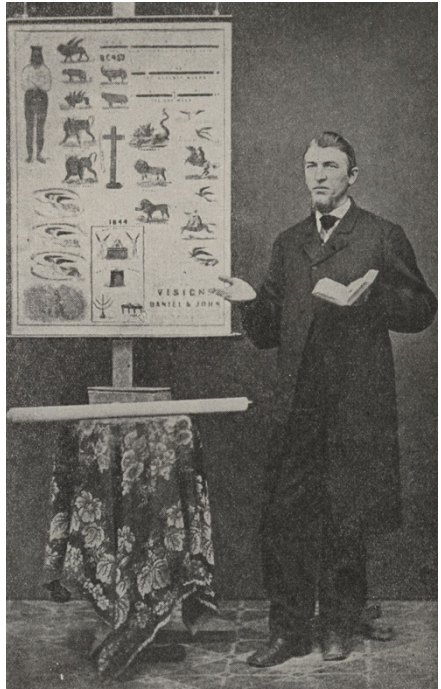
LA LETTRE

Vers 1870, les pionniers du Mouvement Adventiste avaient adopté le système des « camps-meetings », c'est-à-dire des réunions d'évangélisation sous la tente. On pouvait ainsi aller d'un endroit à l'autre, ce qui contribua largement à l'expansion du « message » adventiste.

En juin 1871, la tente fut dressée à San Francisco, au sud de Market Street. Une coïncidence fit que l'évangéliste M.E. Cornell, alors en route pour l'Oregon et l'état de Washington, passa justement par là. On le pria de rester et d'aider J.N. Loughborough comme il l'avait fait dix-sept ans auparavant, lors du premier camp-meeting de Battle Creek. Cornell accepta et se vit confier le travail en ville.

M.E. Cornell était un prédicateur possédant une grande puissance de conviction ; il était en outre doué d'un réel talent pour introduire et mener les discussions. Toutefois, son armure devait avoir un point faible car, bien que ce fût en toute innocence et qu'on ne pût lui reprocher la moindre défaillance quant à la moralité, des bruits commencèrent à circuler relatifs à une sympathie un peu trop affichée, pour une de ses auditrices. Cette préférence marquée suscita des commentaires malveillants chez des personnes hostiles à la nouvelle foi. J.N.

Loughborough, à qui parvinrent des échos de ces commérages, en fit part à Cornell qui le prit de très haut, déclarant qu'il ne faisait rien de mal et que, par conséquent, il ne voyait aucune raison de changer quoi que ce fût



à sa manière d'agir... Ces relations amicales qui avaient débuté au milieu de décembre se poursuivirent donc. Vers la mi-janvier, comme les bruits se faisaient plus insistants, la jeune église se vit obligée d'envisager le cas. Une partie des membres était résolument favorable au pasteur : ils estimaient absurde de s'émouvoir de cancans ne reposant manifestement sur rien. D'autres, sans exprimer aucune condamnation, avaient nettement conscience d'un danger. L'église, partagée dans ses sentiments, fut donc convoquée pour le 28 janvier, à 9 heures du matin. Cornell restait sur ses positions, estimant que modifier son attitude correspondrait à se reconnaître plus ou moins coupable, alors qu'il n'en était rien.

J.N. Loughborough qui appréciait son ami et qui croyait à sa sincérité, mais qui subodorait tout de même un vague danger, passa plusieurs heures à prier, demandant à Dieu d'intervenir lui-même pour régler la question qui n'en était pas une – pas encore, du moins ! – mais qui pesait assez lourdement sur le groupe de fidèles pour créer des divisions et rompre l'harmonie nécessaire à un travail efficace.

Le matin du 28 janvier, J.N. Loughborough se rendait justement à la fameuse séance quand il rencontra M.E. Cornell. Ce dernier paraissait bouleversé et l'on aurait dit qu'il avait pleuré. Les deux hommes échangèrent quelques mots au sujet de la séance à laquelle ils étaient attendus.

- Je n'ai pas l'intention d'y aller ! déclara Cornell.

- Mais voyons ! votre présence est indispensable puisque c'est de votre cas que nous allons discuter !

- Je sais ! fit Cornell qui paraissait décidément très affecté. Mais c'est inutile. J'ai acquis la conviction que j'étais dans mon tort. C'est vous qui êtes dans le vrai. Voici une lettre où je confesse mon erreur. Voulez-vous accepter de la lire devant les frères ? Je pense qu'il vaut mieux, pour tous ceux qui ont pris mon parti dans cette affaire, que je ne sois pas là. Ils en seraient gênés.

- Bien, vous pouvez compter sur moi. Mais je m'étonne... Qu'est-ce qui a bien pu provoquer en vous ce brusque revirement ?

- Une circonstance étrange : hier soir, j'ai reçu une lettre de sœur White, écrite de Battle Creek, au Michigan. Lisez-la et vous verrez ce que le Seigneur pense de mon cas. Dites je vous prie à l'église que je considère cette lettre comme un message venant directement de Dieu et que je déplore mon aveuglement.

L'église réunie pour examiner les faits de manière objective s'aperçut que ce que M^{me} White écrivait ne pouvait résulter de renseignements qui lui auraient été communiqués par des membres appartenant à l'église locale : les conditions d'acheminement du courrier excluaient la possibilité de tels échanges. Et d'ailleurs, personne n'avait intérêt à grossir une affaire ne comportant aucune évidence de culpabilité et qui relevait strictement de l'église locale.

En fait, la lettre établissait qu'au début de décembre – avant donc que les relations amicales reprochées à Cornell n'aient défrayé la chronique – M^{me} White avait reçu en vision un premier avertissement sur la question. Un mois et demi plus tard, le matin du 18 janvier, elle s'était réveillée avec le sentiment pressant qu'elle devait écrire immédiatement à l'intéressé à ce sujet. Ce qu'elle fit sans délai, priant même son fils William de se rendre à la poste et de remettre la lettre au receveur en mains propres. Le jeune homme revint disant qu'il avait vu qu'on avait glissé la lettre dans le sac postal. Le courrier mettait 9 jours pour atteindre la Californie et il n'y avait qu'une distribution par jour. La lettre parvint donc à son destinataire le soir précédant la fameuse séance, c'est-à-dire au moment décisif. Arrivée plus tôt, elle n'aurait servi qu'à accentuer la division au sein du groupe. Plus tard, elle eût été sans effet. Or, elle arriva à point nommé, comme si elle avait été chronométrée pour correspondre exactement aux événements. Une coïncidence aussi étonnante frappa vivement les membres de l'église qui y virent la confirmation que l'Esprit de Dieu inspirait réellement le guide qu'ils s'étaient donné en M^{me} White. – D'après A.W. Spalding, « Captains of the Host », p. 472-474.



LA CHARRUE ABANDONNÉE

Le terme anglais de « bond » signifie **engagement**. L'épisode que nous vous rapportons au sujet des deux frères Bond montre qu'ils portaient bien leur nom, et, qu'une fois assurés d'être sur une voie juste, ils étaient l'un et l'autre capables de s'y engager à fond, et de vouloir à tout prix faire partager à d'autres l'immense privilège qu'ils estimaient être le leur.

Seth Bond brûlait d'une ferveur profonde qu'avaient allumée en lui des prédicateurs puissants, tels que Loughborough, Cornell et Kellogg. Cette flamme grandit encore lorsqu'il découvrit à son tour une vérité dès longtemps oubliée, celle concernant le repos du sabbat. Quelle révélation ! C'était comme une redécouverte de la Bible, un nouveau lien – « bond » signifie aussi « lien » - qui l'attachait encore davantage à sa foi. Mais comment garder pour soi une découverte aussi extraordinaire ? Seth eut immédiatement le désir d'en faire part à son frère qui exploitait une ferme à quelques kilomètres de là.

Et Seth partit, les poches bourrées de brochures relatives à l'observation du sabbat, le cœur brûlant d'une ardeur de néophyte. Quand il arriva à la ferme, son frère James était en train de labourer son champ avec une lourde charrue attelée de dix mules. Bousculant les préliminaires, Seth entra tout de suite en matière, exposant du mieux qu'il put cette vérité d'Évangile qui, à ses yeux, ne souffrait aucun retard dans sa diffusion. Se mettant au pas de son frère – lui-même astreint à la cadence des mules – Seth étourdit James d'un flot d'arguments plus ou moins bien assimilés. Il était tellement plein de son sujet que sa démonstration coulait de source, vivante, chargée, convaincante et désordonnée, mais exigeant surtout l'adhésion immédiate de son interlocuteur. Il parla tout au long des labours ; il parla sur le chemin du retour, puis dans la grange où l'on libéra les mules de leur joug, et il continua une fois qu'ils furent arrivés à la maison. La femme de James, Sarah, une fervente Baptiste, supporta tant bien que mal cette avalanche de paroles mais, le deuxième jour, elle en eut assez et ne se priva pas d'en faire la remarque :

- Seth, vous êtes toujours le bienvenu à notre foyer, mais si vous continuez à nous seriner à longueur de journée vos histoires de sabbat, je vous prierai de vous en aller !

- Sarah, répondit Seth avec dignité, si vous pouvez me montrer un seul texte du Nouveau Testament qui indique que nous devons observer le 1^{er} jour de la semaine, je ne dirai plus un mot.

On était justement au dimanche. Sarah suggéra à son mari de remettre le labourage à plus tard, afin de chercher, en priorité, un texte susceptible de clouer le bec à cet odieux prêcheur qui usait de leur patience et leur rebattait les oreilles de cet unique sujet, sans qu'ils puissent échapper à sa rage de convaincre. Ils se mirent donc tous deux à lire le Nouveau Testament avec la plus grande attention.

Au bout de quatre jours et demi, quand ils en furent arrivés au dernier verset de l'Apocalypse, ils se consultèrent du regard, la mine perplexe. Ils n'avaient trouvé aucun texte recommandant l'observation du dimanche.

Le samedi matin, James se leva à l'aube pour aller donner à manger à ses mules. Puis, ayant préparé le harnais – il était temps de reprendre le labourage interrompu, l'intermède avait assez duré ! – il revint présider le culte familial et prit son petit déjeuner avant de retourner à l'écurie où les mules attendaient.

Vers neuf heures, Sarah jeta un coup d'œil machinal par la fenêtre. Et ce qu'elle vit lui donna un choc : la grosse charrue n'avait pas bougé de la place où on l'avait abandonnée une semaine auparavant, et on ne voyait pas trace des mules, ni du mari ! La première idée de Sarah fut que son James avait eu un accident : les mules ont souvent le pied leste et leur coup de sabot est bien capable d'assommer un homme. Inquiète, elle courut à la grange. Elle y trouva son mari assis sur une caisse et qui lisait, avec un air d'intense concentration, quelques-unes des brochures apportées par son frère.



- James, que t'arrive-t-il ? dit-elle, l'air soucieux. Ne devais-tu pas reprendre le travail au début de la matinée ?

- Non, Sarah ! Puisque, dans tout le Nouveau Testament, nous n'avons pas trouvé un seul texte appuyant l'observation du dimanche, c'est que nous nous sommes trompés. J'ai donc décidé d'observer désormais le sabbat et de commencer aujourd'hui.

- Bien, James, approuva Sarah sans manifester trop d'étonnement. Puis elle ajouta lentement : - J'y ai longuement réfléchi, moi aussi. Et je suis arrivée à la même conclusion.

Ce fut le point de départ d'une existence fervente pour James Bond, sa femme et leurs onze enfants. James vendit son domaine et s'installa avec les siens à San Francisco où il entreprit des études médicales. Son diplôme obtenu, il exerça d'abord en ville, puis à Kings County, se montrant partout un zélé supporter de la foi adventiste. Sa femme et lui firent de leur foyer une vraie pépinière d'ouvriers pour la cause de Dieu. Un des fils devint médecin comme son père. Cinq autres, zélés prédicateurs, devinrent des missionnaires. Deux d'entre eux, Frank et Walter furent des pionniers du Mouvement Adventiste en Espagne. L'aînée des filles, Emma, épousa un médecin qui partageait ses convictions et son zèle pour les activités missionnaires de l'église. Deux autres sœurs partirent en pays de missions. Quant à l'aîné, demeuré au pays, il fut, de même que son frère le médecin, un des piliers de l'église locale.

Il valait la peine, pour un tel résultat, de laisser une semaine entière une terre en friche. La vraie récolte, celle qu'on ne peut tenir dans la main, fut largement payante. – D'après A.W. Spalding, « Captains of the Host », p. 475, 476 et 687. Review and Herald, 1949.

LA RÉSILLE VOLÉE

Les circonstances que nous allons rapporter ont eu pour cadre une localité au nord de la Californie. M^{me} White résidait alors à Healdsburg, à peu de distance du collège nouvellement construit. Comme elle vivait seule – ces faits se situent après la mort de son mari – elle mit certaines pièces de son habitation à la disposition de quelques jeunes filles qui fréquentaient ce collège. L'une d'elles, d'une intelligence particulièrement brillante, assumait même quelques heures d'enseignement.

Cette jeune personne se plaisait énormément chez M^{me} White. La maison de bois, à deux étages, était plus qu'accueillante, avec son jardin et son verger. Et M^{me} White elle-même était pour ces adolescentes une mère aussi généreuse que compréhensive. Plusieurs mois s'écoulèrent dans une parfaite sérénité. C'est alors que se produisit un incident regrettable. S'étant rendue dans la chambre de sa bienfaitrice pour une raison ou un autre, la jeune fille dont nous venons de parler aperçut, sur la commode, un objet qui la tenta. Elle s'attarda à l'examiner et, plus elle le regardait, plus la convoitise s'insinuait en elle. Finalement, s'étant assurée que personne ne la voyait, elle tendit la main et subtilisa l'objet.

De quoi s'agissait-il ? D'une montre, pensez-vous, ou de quelque autre objet de valeur ? Pas le moins du monde. La chose qui avait si fort excité la convoitise de la jeune fille était une vulgaire résille, ce gracieux ornement qui était de mode à l'époque. Une simple résille de soie noire, très joliment exécutée, il est vrai. La jeune fille se dit que M^{me} White ne s'apercevrait peut-être pas de sa disparition. Et la possession de l'objet lui procurait à elle-même tant de satisfaction que cela étouffait en elle jusqu'au moindre scrupule.

Quittant avec précaution la chambre où elle venait de commettre son larcin, la jeune fille s'empressa d'aller cacher la résille dans sa malle, qu'elle referma soigneusement. Puis elle retourna à ses occupations, le cœur un peu moins léger tout de même.

Dans le courant de la journée, M^{me} White qui s'apprêtait à sortir voulut prendre sa résille là où elle savait l'avoir laissée. L'objet n'était plus à sa

place. Elle regarda derrière le meuble, puis dessous... Après quoi elle renonça à chercher et se coiffa d'autre manière.

Le soir même, les jeunes filles se réunirent au salon, comme à l'accoutumée, pour le culte familial. Fréquemment, en de telles occasions, M^{me} White leur racontait une histoire de son passé. Ces récits étaient toujours accueillis avec enthousiasme. Ce soir-là, M^{me} White commença par une question : - L'une de vous n'aurait-elle pas aperçu ma résille ? demanda-t-elle. Je l'avais laissée sur la commode de ma chambre à coucher, mais quand j'ai voulu m'en servir, elle n'y était plus. Il faut qu'on la retrouve. Elle n'a pas pu s'en aller toute seule !

Toutes les jeunes filles, sans exception, montrèrent clairement par leur attitude, qu'elles ne savaient strictement rien à ce sujet. Aucune ne souffla mot.

Un ou deux jours plus tard, comme M^{me} White traversait la chambre de la jeune fille, une voix lui intima : « Ouvre cette malle ! »

Mais M^{me} White était la discrétion même, et l'idée de regarder dans les affaires d'autrui lui déplaisait souverainement. Cependant, la voix se faisait plus insistante : « Ouvre donc cette malle ! »

Comprenant soudain que l'avertissement venait d'En-Haut, M^{me} White se décida à soulever le couvercle. Là, dans un angle du plateau, elle aperçut sa résille. Sans faire un geste pour la prendre, elle referma la malle et s'en fut. Au culte du soir, elle revint sur le sujet :

- L'une de vous a-t-elle une idée de l'endroit où se trouve ma résille ? D'un ton plus grave, elle ajouta : - Il faut qu'on la retrouve !

Un silence total accueillit cette seconde allusion. Aucune des jeunes filles ne paraissait en cause. Une fois encore, M^{me} White abandonna le sujet. La coupable, cependant, éprouvait une réelle angoisse.

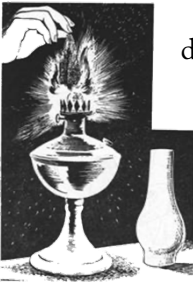
- Que faire ? songea-t-elle. Si je ne me débarrasse pas de cet objet compromettant, on va tout découvrir !...

L'idée d'une restitution ne l'effleurait même pas ! Conçoit-on une telle ingratitude ?

A quelques jours de là, M^{me} White assise auprès du feu, était en train d'écrire. Quelque témoignage sans doute... A moins qu'elle ne fût occupée à rédiger un nouveau chapitre pour un livre en chantier ? Elle écrivait maintenant depuis des heures, et sa main refusait son service ; son esprit devenait confus et sa vue se brouillait. Elle posa donc la plume et, soudain, eut une

vision – l'une des plus courtes qu'elle eût jamais, précisa-t-elle par la suite. Dans cette vision, elle vit la main et le bras de la jeune fille. Dans la main était une résille. Elle vit aussi une table sur laquelle était posée une lampe à pétrole allumée. Elle vit qu'on tenait la résille au-dessus, jusqu'à presque toucher la flamme. Brusquement, l'objet s'enflamma et se réduisit en cendres. La vision s'effaça. M^{me} White se retrouva dans son fauteuil, auprès du feu. Elle savait maintenant ce qu'il était advenu de sa résille.

Le soir venu, lorsque les occupants du logis furent réunis, elle mentionna derechef la perte de l'objet. Personne ne souffla mot ; personne ne parut posséder la moindre indication à ce sujet... On parla d'autre chose.



Un peu plus tard, M^{me} White fit appeler la jeune fille dans la malle de laquelle elle avait aperçu l'objet. Elle lui dit comment une voix lui avait ordonné de regarder dans la malle et comme, à quelques jours de là, une vision l'avait renseigné sur le sort réservé à la résille.

Pleurant amèrement, la jeune fille reconnut sa culpabilité. Elle expliqua : - Je désirais tellement cette résille !... Je pensais que vous ne vous en aperceviez même pas... Ensuite, lorsque vous nous avez interrogées, je n'ai pas osé avouer et j'ai préféré brûler l'objet. Je pensais qu'on ne découvrirait jamais qui était la coupable !

L'objet volé avait-il une valeur quelconque ? Même pas ! Il ne s'agissait que d'une vulgaire résille, un filet à cheveux... Mais le ciel avait été témoin de l'acte délictueux et le Seigneur en avait donné à M^{me} White la révélation précise. Un problème aussi infime méritait-il que Dieu s'en occupât ? Oui, sans doute, puisque tel fut le cas. Et pourquoi ? Parce que l'enjeu était bien autre chose qu'un objet de parure. C'était une âme humaine qui ayant succombé, allait partir à la dérive !

La jeune fille en question était membre de l'église. Elle était assidue aux réunions et se croyait parfaitement honnête. Elle n'avait pas compris qu'il n'existe pas de petits péchés et qu'en tolérant en elle de semblables tendances, elle prenait sans s'en douter le chemin de la perte. Lorsqu'elle vit à quel point Dieu l'aimait – n'avait-il pas pris soin de renseigner M^{me} White à son sujet par une vision ? – elle comprit qu'elle devait se rendre digne d'un tel amour et elle devint très scrupuleuse dans les petites choses comme dans les grandes. Cette expérience, reconnut-elle ultérieurement, décida de sa vie. – Rapporté par Arthur L. White.

LA FOI TRANSPORTE LES MONTAGNES

L'étape de Salamanca

En novembre 1890, en route pour côte Atlantique, M^{me} White prit froid et contracta une mauvaise bronchite. A son âge – soixante-trois ans – et à cette saison, entreprendre un tel voyage dans les conditions qui étaient celles de l'époque, était un peu risqué ; d'autre part, les soins médicaux qu'on pouvait attendre étaient plutôt élémentaires ! La secrétaire privée de M^{me} White insistait donc pour que celle-ci renonce à poursuivre son voyage et accepte de retourner à Battle Creek, afin d'y recevoir les soins que réclamait son état. Mais des plans précis avaient été faits, M^{me} White était attendue et, pour cette occasion exceptionnelle, de nombreux adventistes établis dans les Etats voisins ayant annoncé leur arrivée, on avait loué une vaste église appartenant à une congrégation protestante. La campagne itinérante d'évangélisation allait durer deux mois et demi. Cela représentait un dur effort en perspective. Mais M^{me} White n'était pas disposée, même pour raison de santé, à déclarer forfait. Courageusement, elle résolut de respecter ses engagements coûte que coûte.

La première réunion où elle devait prendre la parole à Salamanca avait été fixée au sabbat après-midi. M^{me} White, très éprouvée par sa maladie, n'était pas vraiment en forme. Elle prêcha cependant avec beaucoup de puissance. La réunion du dimanche devait avoir lieu à l'Opéra, l'église mise à la disposition des Adventistes étant occupée ce jour-là par sa propre congrégation. On avait largement diffusé l'annonce que M^{me} White assumerait encore la prédication et elle-même avait assuré qu'on pouvait compter sur elle. Cependant au cours de la nuit, son mal empira. Au matin, elle ne parlait qu'au souffle. Dans ces conditions, d'un point de vue humain, c'était pure folie que de prétendre vouloir parler en public. M^{me} White n'en avisa pas moins les organisateurs qu'elle serait présente et prendrait la parole.

Il faut dire qu'à une autre occasion, dans des circonstances analogues, elle avait douté de ses forces et, dolente, avait confié ses appréhensions à son mari :

- Oh James ! si seulement je pouvais être sûre que Dieu me soutiendra !...

- Ellen, l'encouragea-t-il, le Seigneur t'a-t-il jamais laissée dans l'embarras ?

- Non, concéda-t-elle.

- Par conséquent, tu peux être certaine qu'il ne t'abandonnera pas !

La suite avait prouvé qu'il avait raison.

Cette fois-ci, confiante dans le soutien divin, Ellen White marcha par la foi et se rendit au lieu où devait se tenir la réunion. La salle, très vaste, était bondée. Ellen White avait la réputation d'être un prédicateur exceptionnel et tous voulaient l'entendre. Elle s'avança sur l'estrade et commença à parler. Au début, sa voix n'était qu'un murmure. Mais très rapidement, le timbre s'affermir et elle parla une heure entière sur son sujet favori, la « Tempérance chrétienne », apparemment sans difficulté.

Le lundi, son état s'était aggravé. Mais on avait annoncé qu'elle prendrait la parole l'après-midi et il lui était vraiment pénible de se soustraire à ses obligations. C'était le dernier jour de l'assemblée, la dernière fois, par conséquent, que la plupart des personnes présentes auraient l'occasion d'écouter M^{me} White. Au prix d'un terrible effort, elle gagna l'estrade. Elle était si peu bien qu'elle dut s'appuyer à la chaire pour éviter de chanceler. Elle parla malgré tout durant quarante-cinq minutes et sa prédication fut fort appréciée. A la sortie, plusieurs personnes vinrent la remercier, exprimant leur joie car ils avaient senti que Dieu leur parlait par son intermédiaire. Pourtant, dans le compte rendu que M^{me} White fit de cette journée dans son journal, elle note en toute loyauté : « J'ignore absolument de quoi j'ai parlé. Je n'ai pas le moindre souvenir d'un seul des mots que j'ai prononcés. J'étais vraiment trop malade ! »

Si malade, même, que, la réunion terminée, elle n'eut qu'un désir : regagner au plus vite la chambre que la famille Hicks avait mise à sa disposition et là, dans le secret, supplier Dieu de bien vouloir la soutenir et la guérir.

A peine s'était-elle agenouillée, avant même d'avoir prononcé un seul mot, elle eut l'impression que toute la pièce s'éclairait d'une exquisite lumière argentée. Au même instant, elle sentit son découragement s'envoler et les forces lui revenir. Notant cette expérience extraordinaire dans son journal à la date du 3 novembre 1890, elle précise : « ... une paix profonde m'envahit, la paix du Christ. »

Puis elle eut une vision. Après la vision, ses malaises et son immense fatigue ayant miraculeusement disparu, elle n'eut même plus le désir de se reposer. La nuit suivante, repassant toutes ces choses en son cœur, elle songea qu'elle pouvait faire sienne cette parole de Jacob : « Certainement, l'Éternel est en ce lieu et moi, je ne le savais pas ! » - D'après T.H. Jemison, « A Prophet among You », p. 471-473.



LA VISION OUBLIÉE

Après son extraordinaire guérison à Salamanca, M^{me} White avait eu une vision. Le lendemain matin, son fils et un membre de l'église locale vinrent prendre de ses nouvelles et s'informer de ses intentions car, vu son état, la veille au soir, on s'attendait à ce qu'elle exprimât sa volonté de rentrer à Battle Creek pour se soigner. Cependant, miraculeusement rétablie, M^{me} White avait décidé de poursuivre son voyage et de participer à toute la campagne d'évangélisation. Comme ses visiteurs s'en étonnaient, elle raconta comment elle avait été guérie instantanément. Puis faisant allusion à la vision qu'elle avait eue immédiatement après, elle déclara :

- Je vais maintenant vous dire ce qui m'a été révélé hier soir. Il me semblait que j'étais à Battle Creek. L'ange habituel m'est apparu et m'a ordonné de le suivre...

Bizarrement, M^{me} White se tut, comme si elle avait perdu le fil de son récit. On la vit faire un effort pour tenter de se rappeler la suite, mais rien ne vint. Un peu gênés d'avoir été les témoins de cette défaillance, et d'ailleurs pressés de prendre leurs dispositions pour l'acheminement du matériel, les deux hommes s'apprêtèrent à la quitter. Elle les retint :

- Un instant, je vous prie. Je voudrais vous dire ce que j'ai vu en vision hier soir. Il s'agit d'une question très importante. Dans la vision, je me trouvais à Battle Creek, devant le bâtiment de la Review and Herald. L'ange qui m'escortait me dit : « Suis-moi ! »...

De nouveau, elle s'arrêta, incapable d'aller plus loin. Un trou de mémoire impossible à combler. Les deux hommes profitèrent de cette hésitation pour s'éclipser – ils étaient vraiment très pressés.

M^{me} White, décidément parfaitement remise, put assister aux différentes assemblées et y participer régulièrement durant les deux mois et demi que dura la campagne d'évangélisation. Elle prit même part à une excursion d'une journée aux grottes de Luray, pour la visite desquelles il fallait prévoir

trois bougies, ce qui indique assez la longueur du parcours dans les souterrains ; elle y prit grand plaisir et ne se plaignit même pas de fatigue.

Les jours suivants, la vision lui étant revenue en mémoire, elle en coucha les détails par écrit dans son journal, aussi scrupuleusement qu'elle le put. Nous vous résumons ce passage qui, dans l'original est un peu long :

Il était question, dans la vision, de l' « American Sentinel », un hebdomadaire édité par la « Pacific Press » (Maison d'édition Adventiste), qui traitait essentiellement de questions en rapport avec la Liberté Religieuse. Certains membres du Comité de Rédaction auraient souhaité donner à ce journal une plus large diffusion et, en vue d'atteindre des milieux bien pensants extérieurs au Mouvement Adventiste, suggéraient d'éliminer de ses colonnes les termes d' « Adventistes du 7^e jour » et la mention du « sabbat, jour de repos », qui, à leur avis, caractérisaient avec trop d'évidence le Mouvement Adventiste, souvent assimilé à une secte et, à ce titre, plutôt déconsidéré.

Dans sa vision, M^{me} White voyait un groupe d'hommes engagés dans une discussion serrée, les uns favorables à la formule expurgée, les autres réticents...

Cacher son drapeau dans l'espoir de favoriser la diffusion du journal, c'était attenter à la pureté du Mouvement et faire une première concession aux opinions de l'extérieur, c'est-à-dire du « monde ». D'autres suivraient, inévitablement. M^{me} White ne put s'empêcher de songer à Uzza qui, inconsiderément, avait attenté au caractère sacré de l'arche, symbole de la présence de Dieu, en y portant la main dans l'intention de la soutenir !...



M^{me} White écrit tout cela dans son journal, mais n'en communiqua rien à personne. La campagne d'évangélisation ayant pris fin, elle regagna son domicile de Battle Creek et fit ses préparatifs pour la session de la Conférence Générale (assemblée réunissant des délégués de toutes les églises adventistes) de mars 1891.

Dès l'ouverture de la session, on pria M^{me} White d'assumer chaque jour le culte d'introduction, une méditation qui avait lieu tous les matins à cinq heures et demie. Le Sabbat après-midi, s'adressant aux quatre mille

personnes réunies dans le temple de Battle Creek (le « Tabernacle »), M^{me} White commenta le texte de Mat. 5 : 16 : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Au cours de la prédication, vibrant appel adressé à tous les Adventistes du 7^e jour à rester fermes sur les fondements de la foi, M^{me} White déclara : « Durant mon séjour à Salamanca, des choses très importantes m'ont été révélées. Dans une vision de nuit, je me voyais à Battle Creek. L'ange qui m'escortait me dit : 'Suis-moi !'... »

Arrivée là, exactement comme dans les deux occasions précédentes, M^{me} White s'arrêta et parut chercher à se rappeler quelque chose. Puis, renonçant à traquer une pensée qui la fuyait, elle reprit le fil de son sermon, insistant sur le fait que nous devons oser affirmer hautement les caractères distinctifs de notre Mouvement. Puis, décidée à faire une nouvelle tentative, elle dit : « Il faut que je vous dise ce qui m'a été montré à Salamanca ; car, dans cette vision, quelque chose d'important m'a été révélé. Je croyais être à Battle Creek, devant le bâtiment de la Review and Herald. L'ange porteur du message me dit : 'Suis-moi !'... » Là, nouvelle défaillance : la mémoire refusait son service. M^{me} White reprit donc son sermon où elle l'avait laissé puis, un peu plus tard, tenta une troisième fois de raconter sa vision. Mais un blocage identique stoppa le récit exactement au même endroit que précédemment. Cette fois, M^{me} White renonça : « Sur tout cela, déclara-t-elle, je vous entretiendrai plus longuement une autre fois. » Elle en vint à sa conclusion et l'assemblée se dispersa. Toutes les personnes présentes avaient remarqué l'impossibilité où elle avait été de raconter sa vision.

Le président de la Conférence Générale vint à elle et lui demanda si on pouvait compter sur elle pour la séance d'introduction du lendemain matin.

- Non, répondit-elle, ne comptez pas sur moi. Je suis vraiment très fatiguée. D'autre part, j'ai dit tout ce que j'avais à dire. Cherchez quelqu'un d'autre pour la méditation du matin.

A ses proches, elle répéta qu'elle souhaitait se reposer et que, par conséquent, elle n'assisterait pas à la première réunion du lendemain.



Le même soir, une fois la dernière réunion terminée, un petit Comité se réunit dans l'un des bureaux du bâtiment de la Review and Herald. Il se

composait des membres du Comité de Rédaction de l' « American Sentinel », de certains dirigeants de la « Pacific Press » et des représentants – Adventistes eux aussi – de la Ligue pour la Liberté Religieuse. Ils étaient là pour décider du plan d'organisation de l' « American Sentinel ». La discussion promettait d'être dure et longue. Un des hommes présents alla verrouiller la porte et suggéra que nul ne fût autorisé à quitter les lieux tant que le problème ne serait pas résolu.

A dix heures, on discutait ferme. Onze heures ! aucune solution n'était en vue. Minuit ! le débat se poursuivait. Une heure ! impossible de parvenir à une entente. Deux heures ! la porte était toujours verrouillée et la question

continuait à être débattue.



Un peu avant trois heures, la réunion aboutit à une impasse, les représentants de la Ligue pour la Liberté Religieuse ayant catégoriquement déclaré

que, si la « Pacific Press » n'accédait pas à leur demande d'éliminer les termes d' « Adventistes du 7^e jour » et de « sabbat » des colonnes du journal, ils ne considéreraient plus ledit journal comme l'organe de diffusion de leur Association. Cette clause impérative mettait un point final au débat ; toute espérance d'aboutir à un accord devenait dès lors illusoire. On déverrouilla la porte et les hommes de « Pacific Press » regagnèrent tristement leurs quartiers respectifs. Une telle mesure ne signifiait rien de moins que la mort de l' « American Sentinel ».



Mais Dieu qui ne dort jamais choisit cette même nuit pour envoyer un message urgent à Ellen White. Tirée de son sommeil à trois heures du matin, elle reçut l'ordre de se rendre à la méditation matinale de cinq heures et demie – à laquelle elle avait décidé de ne pas assister – et d'y raconter ce qui lui avait été montré à Salamanca. Elle se leva immédiatement, s'habilla et alla prendre, dans la pièce qui lui servait de bureau, son journal où elle avait consigné la vision. Comme ses souvenirs se précisaient soudain avec une grande clarté, elle y ajouta plusieurs lignes. Au même instant, des

évangélistes qui se rendaient au culte matinal passèrent devant la maison. Parmi eux, William White nota avec étonnement qu'une lumière brillait dans la chambre de sa mère. « Bizarre, confia-t-il à un collègue. Mère avait affirmé qu'elle n'assisterait pas à la méditation ce matin... Je vais voir ce qu'il en est ! »

William trouva sa mère habillée et prête à sortir. Elle lui dit avoir reçu, la nuit même, vers trois heures, l'ordre de communiquer à l'assemblée ce qui lui avait été révélé lors du séjour à Salamanca.

William White était prodigieusement intéressé. A cinq reprises, sa mère avait tenté de raconter sa vision et elle en avait été empêchée... Quel était donc ce mystère ?

L'assemblée se relevait, après la prière d'introduction, quand M^{me} White, entrant par une porte latérale, se présenta sur l'estrade, ayant en main une liasse de documents. L'orateur désigné, en l'occurrence le président de la Conférence Générale, l'accueillit chaleureusement et s'informa : « Sœur White, nous nous réjouissons de votre présence parmi nous. Avez-vous quelque message à nous communiquer ? »

- Oui, dit-elle en s'avancant.

Elle commença par expliquer comment, à 3 heures du matin, cette même nuit, un ange lui avait donné l'ordre de venir à cette réunion pour y exposer le contenu de la vision reçue à Salamanca quelques mois auparavant.

- Dans cette vision, précisa-t-elle, je me trouvais au siège de la Review and Herald, ici, à Battle Creek. L'ange qui m'escortait me dit : « Suis-moi ! ». Il m'introduisit dans une pièce où un groupe d'hommes discutait ferme au sujet de la teneur des articles de l'« American Sentinel ». Je vis l'un de ces hommes brandir un exemplaire dudit journal et déclarer avec impatience : « Si des articles relatifs au sabbat ou au second avènement du Christ paraissent dans ces pages, nous cesserons de considérer l'« American Sentinel » comme l'organe officiel de la Ligue pour la Liberté Religieuse. »

M^{me} White parla une heure entière sur ce sujet, insistant sur certains détails caractéristiques de ce colloque auquel elle n'avait pourtant pas assisté et donnant des conseils qui lui avaient été dictés à ce sujet. Puis elle s'assit.

Le président de la Conférence Générale était visiblement embarrassé. Il ignorait tout du débat qui s'était tenu au cours de la nuit et ne savait que dire. Mais il n'eut pas à attendre longtemps pour obtenir des éclaircissements. Dans le fond de la salle, un homme s'était levé. Il demanda la parole :

- J'étais présent, déclara-t-il, au débat qui s'est tenu cette nuit.
- Cette nuit ? s'exclama M^{me} White incapable de dissimuler sa stupeur. Cette nuit !... J'étais persuadée que cette discussion avait eu lieu il y a quelques mois, à l'époque où la vision m'en avait été donnée.



- Non ! Il s'agit bien de cette nuit ! J'étais présent à la discussion. C'est même moi qui ai brandi l'exemplaire de l' « American Sentinel » et qui ai formulé avec beaucoup de vigueur les réserves que vous savez quant à la teneur des articles. Je suis désolé de n'avoir pas compris que j'étais dans l'erreur. Et je saisis l'occasion pour déclarer publiquement que je me rallie entièrement au point de vue de sœur White. Et il se rassit.

Un autre auditeur se leva. C'était le président de la Ligue pour la Liberté Religieuse. Notez bien ses paroles :

- J'ai également pris part à l'entretien de cette nuit. Hier soir, après la conférence, quelques-uns d'entre nous se sont rencontrés dans un bureau de la Review and Herald où nous nous sommes enfermés pour trouver une solution aux problèmes qui ont été présentés ce matin. Nous nous sommes séparés vers trois heures du matin sans être parvenus à un accord. Mais je dois avouer que si l'on me demandait de décrire ce qui s'est passé et de définir l'attitude des différents participants, je serais incapable de restituer les faits avec autant d'exactitude et de précision que ne l'a fait sœur White qui pourtant n'assistait pas à ce débat. Je comprends maintenant que j'étais dans l'erreur et que la position que j'ai prise n'est pas défendable. Les déclarations de sœur White m'ont convaincu : je reconnais humblement que je m'étais trompé.

L'un après l'autre, tous ceux qui avaient pris part au colloque de la nuit se levèrent et apportèrent leur pierre à l'édifice. Avant même que la réunion

eût pris fin, les responsables de la Ligue pour la Liberté Religieuse se concertèrent et décidèrent d'agir conformément aux directives de M^{me} White.

Maintenant, une question se pose : comment se fait-il qu'à cinq reprises, M^{me} White se trouva dans l'incapacité de révéler ce qu'elle avait vu en vision ?

Supposons qu'elle y soit parvenue. La fameuse discussion n'ayant pas encore eu lieu, le récit qu'elle en aurait fait n'aurait rien apporté de constructif. Au contraire. Il aurait même pu contribuer à faire mettre en doute l'inspiration de M^{me} White. En effet, prévenus par cette prémonition, les principaux protagonistes n'auraient même pas songé à faire de cette question épineuse le sujet d'un débat, puisqu'ils en auraient connu l'issue. Peut-être même, auraient-ils estimé que les conceptions de M^{me} White étaient tout à fait dépassées et qu'il était plus judicieux de passer outre, de « vivre avec son temps » ! Dès lors, la vision perdait toute sa puissance d'impact et presque son intérêt.

A l'inverse, s'ils s'étaient ralliés d'emblée aux injonctions de M^{me} White recommandant de ne pas cacher son drapeau, les décisions du groupe auraient été conformes à la volonté divine et la vision perdait sa raison d'être.

En fait, les circonstances vinrent confirmer la vision de façon éclatante, affermissant la foi de tous ceux qui avaient été mêlés de près ou de loin à ces événements et renforçant la réputation de guide inspiré unanimement concédée à M^{me} White. – D'après T.H. Jemison, « A Prophet among You » - Appendixes, p. 474-480.

LE SILLON FRAÎCHEMENT LABOURÉ

Nous sommes en Australie, dans la grande ville de Melbourne, vers 1890. Au cours de la session annuelle de l'Union australasienne, les pasteurs réunis en comité écoutent M^{me} White, récemment arrivée d'Amérique pour superviser l'expansion du Mouvement.

- Il nous faut un collège en Australie, dit-elle avec décision, un collège avec des industries, des possibilités d'agriculture et un large programme d'éducation. L'école devrait être située à la campagne et comprendre une ferme ; les principes bibliques devront être à la base de tous les programmes. L'enseignement sera à la fois spirituel et pratique.

Les dirigeants ne se sentaient pas capables de lancer un tel programme. Ils présentèrent des objections :

- Notre effectif se monte à environ 500 membres d'église. Comment un si petit nombre de fidèles parviendraient-ils à supporter la charge financière d'un collège ?

Cependant, comme M^{me} White insistait, les encourageant à aller de l'avant en comptant sur le soutien divin, ils désignèrent quelques-uns d'entre eux, leur confiant la mission de se mettre en quête d'un site pouvant convenir à cette école modèle.

Quelques mois plus tard, la Commission chargée de trouver un emplacement informa M^{me} White, qui était alors à Sydney, qu'elle avait trouvé à Cooranbong, à 113 km au nord de Sydney, un terrain qui paraissait convenir. Son prix : environ 5 000 dollars. Sa superficie : près de 600 hectares. M^{me} White pourrait-elle venir le voir ?

M^{me} White s'y rendit avec empressement. En compagnie de quelques dirigeants de l'église, elle prit le train, un jour d'automne, pour parcourir les 127 kilomètres qui la séparaient de la petite gare de Dora Creek, sa destination. Au cours du voyage, elle raconta à ses amis le rêve qu'elle avait eu plusieurs nuits auparavant. Dans cette vision, elle était transportée sur un terrain où l'on envisageait de construire un collège, et qui était

apparemment une forêt. Il lui semblait qu'elle-même et ses compagnons marchaient à travers bois. Ils arrivaient bientôt à une petite clairière. Là, ils découvraient un sillon nettement tracé qui avait été labouré. Ce sillon profond d'une vingtaine de centimètres avait 1m80 de longueur.

Toujours en rêve, elle vit deux hommes s'approcher du sillon et exprimer des doutes quant à la valeur du terrain. – « Ce n'est pas de la bonne terre ; elle se révélera improductive. » dit l'un d'eux. Mais un ange se trouvait là qui rectifia : « Au contraire, c'est un terrain excellent. Il sera comme une table dressée dans le désert ». Analysant la composition du sol, il expliqua que cette terre conviendrait magnifiquement à la culture des arbres fruitiers et des légumes.

Arrivé sur la propriété, le groupe se dispersa pour examiner le terrain, tandis que M^{me} White se reposait auprès du feu. L'après-midi, elle alla inspecter le site. Accompagnée d'un ami pasteur et de sa femme, elle traversa une forêt d'eucalyptus qui débouchait sur une clairière. Là, confondue d'étonnement, elle aperçut soudain le sillon de son rêve nettement tracé, avec ses mottes apparentes. La longueur et la profondeur du sillon correspondaient exactement à ce qu'elle avait vu en rêve. On n'apercevait alentour ni trace de charrue, ni empreinte de sabots de chevaux. Pourtant le mystérieux sillon était là, fraîchement retourné. Tandis que nos amis, très troublés, contemplaient le phénomène, deux hommes bien réels apparurent.

Ils avaient l'habitude de la terre riche et noire de l'Iowa. Postés de part et d'autre du sillon, ils émirent un avis défavorable : - « Ce terrain n'est pas bon ; il se révélera improductif. » Ils ajoutèrent que les sols sablonneux étaient impropres à une culture intensive.

Ceux qui avaient entendu M^{me} White relater son rêve la regardaient, un peu perplexes, se demandant si elle allait objecter quelque chose. Elle se contenta de répéter les paroles de l'ange : - « Au contraire. Ce terrain est excellent. Dieu a la puissance d'en faire une table dressée dans le désert... » ('Lettre 350', 1907).

Le petit groupe fut profondément impressionné. Tous comprirent que c'était le Seigneur qui les avait conduits à cet endroit, précisément. Le même soir, on vota l'acquisition de ladite propriété.

Mais, le jour suivant, quand les membres du groupe se réunirent pour prier, certains n'étaient plus aussi assurés d'avoir pris la bonne décision et

ils jugeaient le vote un peu hâtif. Laissant de côté la question, M^{me} White se sentit poussée à implorer Dieu pour la guérison d'un membre actif du comité qui se mourait de tuberculose. A l'instant même, ce frère Mc Cullagh fut guéri. Il raconta plus tard qu'il avait ressenti comme un choc électrique dans tout son corps. Dès lors, il cessa de tousser et retrouva ses forces et son poids normal – il vécut encore une cinquantaine d'années sans rechute. Témoins d'un fait aussi extraordinaire, les personnes présentes ne doutèrent plus que la Providence divine était intervenue dans l'achat du terrain. La décision fut entérinée à la session suivante de l'Union australasienne, le 20 novembre 1894.



A peu près à cette époque, M^{me} A.E. Wessels, d'Afrique du Sud, sa fille Anna et le mari de celle-ci, Harmon Lindsay, visitèrent le site choisi pour l'école de Cooranbong. Lorsqu'on leur dit quels faits étranges avaient motivé ce choix, ils furent d'avis qu'indiscutablement, la main de Dieu avait tout dirigé. Anna Lindsay, poussée par le Saint-Esprit déclara : « Je donne 5 000 dollars pour cette institution. » Le terrain fut ainsi entièrement payé, troisième circonstance étonnante relative à la fon-

dation de l'« Australasian Missionary College ». Mais le plus miraculeux fut incontestablement le succès extraordinaire remporté ultérieurement en agriculture. Le sol se trouva être fertile au-delà des plus grands espoirs, procurant ainsi, à l'institution, un apport financier non négligeable.

C'est ainsi qu'un collège fut fondé en Australie. Comment ? Par une vision, par une prière, par un don d'amour et par beaucoup de labeur de la part de ceux qui étaient convaincus que Dieu les conduisait. Ce fut un triomphe de foi. Après des jours et des jours d'anxiété, de travail acharné, de foi inébranlable, l'école fut officiellement ouverte. Aujourd'hui, après plus d'un siècle de service, cette institution chrétienne fonctionne toujours. Des centaines de diplômés servent à présent la cause de Jésus-Christ en tant que pasteurs, instituteurs et missionnaires. Beaucoup se sont spécialisés et sont devenus médecins et missionnaires médicaux.

La création de cette école est une évidence frappante de la manière dont Dieu se servit d'Ellen G. White comme d'une messagère pour guider le peuple adventiste vers des projets constructifs ajoutant ainsi force et caractère à l'Eglise Adventiste qui, depuis, n'a cessé de grandir. – D'après D.A. Delafield, « Ellen G. White et l'Eglise Adventiste du 7^e jour », p. 64-68. Ed. française.

Étudiants et
membres du
personnel
devant l'école
« Australasian
Missionary
College » qui
est maintenant
Avondale College



UNE LUMIÈRE ÉTRANGE

L'épisode absolument authentique que nous vous rapportons se situe, autant que nous le sachions, au début du séjour de neuf années que M^{me} White fit en Australie, une dizaine d'années après la mort de son mari – soit de 1891 à 1900.

M^{me} White était attendue dans une certaine localité pour y tenir une réunion. Mais, dans ce pays, on n'était pas habitué à ce qu'une femme prit la parole en public et si la plupart des membres d'église, favorablement prévenus, admettaient implicitement la chose, il y avait tout de même des opposants sérieux qui comptaient bien manifester leur désapprobation.

M^{me} White n'était pas grande. Elle mesurait 1m55. Allait-on laisser ce petit bout de femme faire la loi ? Une étrangère, par surcroît, qui connaissait mal les usages du pays ! Non, cela ne se passerait pas ainsi ! Il fallait à tout prix trouver un moyen de l'empêcher de prêcher !

Les esprits étaient si excités que l'on prêtait à quelques exaltés l'intention de perpétrer quelque mauvais coup. Le pasteur de l'église locale en fut avisé. Il s'empressa de faire part de ses craintes à M^{me} White et suggéra de demander la protection de la police. Jamais auparavant M^{me} White n'avait eu l'idée de faire appel à la force publique. Maintenant qu'elle était seule, et plus âgée – elle avait soixante-quatre ans – plus fatiguée aussi peut-être, et surtout, voulant éviter d'être une cause de trouble pour les membres de l'église, elle consentit sans difficulté à ce qu'on lui proposait. Un agent fut donc préposé à la protection particulière de M^{me} White.

Le commissaire avait choisi pour cette mission spéciale un policier chevronné. Bâti en hercule, l'homme mesurait bien 1m80. Son rôle consistait à guetter l'arrivée possible des fauteurs de troubles et à repérer tout mouvement insolite aux abords de la tente réservée à M^{me} White, de façon à pouvoir défendre celle-ci si on cherchait à la molester.

La réunion terminée, M^{me} White avait regagné sa tente et s'appêtait à dormir. La nuit était très noire. En policier consciencieux, tous ses sens en alerte, l'homme ne quittait pas des yeux la tente et ses environs immédiats ;

il s'apprêtait à de longues heures de veille. Soudain, une vive lumière nimba de son rayonnement la tente de M^{me} White. Et, dans cette lumière, le policier discerna très nettement une silhouette d'ange. Figé de stupeur, à la fois perplexe et bouleversé, l'homme contemplant le phénomène, les yeux écarquillés, se demandant si ses sens ne le trompaient pas. Puis la lumière diminua, la silhouette s'estompa et lentement s'évanouit ; l'obscurité régnait à nouveau.

Reprenant ses esprits, le policier réfléchit sur le mystérieux phénomène dont il venait d'être le témoin. Soudain, avec une clarté aveuglante, une idée s'imposa à son esprit : « Puisque cette femme était gardée par les anges de Dieu, elle n'avait nul besoin que lui, qui n'était rien, continue à la surveiller ! »

Cette conviction fut en lui si forte qu'abandonnant sa garde, le policier rentra chez lui, impatient de raconter à son épouse l'étrange chose qu'il venait de voir.

Le lendemain soir, il assista en auditeur réceptif à la réunion de M^{me} White. Quelques temps plus tard, cet homme fut baptisé avec toute sa famille. Il devint un prédicateur bénévole doué d'une grande puissance de conviction. Grâce à lui, beaucoup d'âmes furent gagnées à la foi adventiste. – Rapporté par D.A Delafield.



M^{ME} WHITE PREDIT LE TREMBLEMENT DE TERRE DE SAN FRANCISCO

Le 18 avril fut longtemps pour la ville de San Francisco un de ces anniversaires dont on ne tient pas particulièrement à se rappeler. Mais l'événement date déjà de près d'un siècle. Pris dans le maelström de la vie moderne, peut-on encore frémir pour une catastrophe survenue au début du siècle dernier alors que tant d'autres ont endeuillé la planète ? Pourtant, il devait bien y avoir, il y a quelques années encore, à San Francisco, des gens qui se souvenaient et qui frissonnaient rétrospectivement d'horreur à ses remémorer les visions du passé. En effet, le 18 avril 1906, l'immense ville a pratiquement été rayée de la carte du monde par un tremblement de terre des plus dévastateurs et par un gigantesque incendie dont les fumées obscurcirent le ciel qui devint noir, comme lorsque l'on est au cœur d'une tempête.

Selon les estimations de certains sismologues actuels, un tel cataclysme pourrait se reproduire d'un jour à l'autre. La grande majorité des experts est même unanime à considérer cette éventualité comme très probable. Deux savants spécialisés dans l'étude des failles de l'écorce terrestre vont même jusqu'à affirmer qu'au cours de l'année 1972, les pressions exercées le long de ces failles atteignaient leur point critique pour la région de San Francisco, comme ce fut le cas en 1906 à la veille du désastre.⁴

Aussi nous paraît-il intéressant de rappeler ces événements. La nuit précédente, celle du 17 avril 1906, Ellen White fit un cauchemar affreux. Ce qu'elle vit en rêve était si terrifiant qu'elle crut le jour du jugement arrivé : les maisons, secouées comme roseaux dans le vent, s'écroulaient les unes après les autres en soulevant d'énormes nuages de poussière. Aucun bâtiment n'était épargné : théâtres, boîtes de nuit, palaces, maisons particulières, tout se disloquait et s'anéantissait dans un horrible fracas. L'atmosphère résonnait des cris poussés par les gens affolés et par les nombreux blessés. Ce spectacle était si intolérable qu'Ellen White s'éveilla glacée de peur et le cœur battant. Elle alluma sa lampe de chevet : il était une heure

⁴ « Newsweek », Dec. 6, 1971, p. 73.

du matin et elle se trouvait en sécurité dans sa chambre du nouveau sanatorium de Loma Linda, à la dédicace duquel elle avait participé deux jours auparavant. Elle poussa un soupir de soulagement. Mais elle avait éprouvé un tel bouleversement qu'elle ne put se replonger dans le sommeil. Elle se mit donc à rédiger rapidement un résumé de ce qu'elle avait vu en rêve. Quelques heures plus tard, elle en fit le récit à sa secrétaire.⁵

L'après-midi, M^{me} White prit le train pour Los Angeles et passa la nuit au sanatorium de Glendale. Le lendemain matin, comme elle descendait de l'autobus, elle entendit un crieur de journaux annoncer : « Terrible tremblement de terre à San Francisco ! »...

Les premières vagues du séisme avaient été perçues à 5h14, le matin de ce 18 avril. Jaillissant de la mer à une vitesse supérieure à dix mille kilomètres à l'heure, le monstre prit d'abord pour cible le phare de la pointe Arena, au nord de San Francisco. Les lentilles et la lanterne volèrent en éclats sous la violence du choc, sans freiner pour



autant l'énorme vague de fond qui se propageait en direction du sud en labourant le sol. On imagine mal la puissance développée par ces forces déchaînées. On l'a estimée supérieure à la somme des explosifs utilisés au cours de la deuxième guerre mondiale, une puissance telle qu'elle plissait le sol sous son passage, soulevant des vagues de terre – nous disons bien de terre – de 70 centimètres à 1 mètre de haut. Cette vague, en avançant, faucha comme fétus de paille de gigantesques séquoias ; elle forma des éminences avec le sable et les galets des grèves, nivela des monticules et ouvrit un peu partout des crevasses, faisant dérailler les trains. Dans un certain ranch, une faille s'ouvrit sous une vache. Précipitée dans le gouffre, la pauvre bête lança des beuglements terrorisés qui aussitôt s'assourdirent, un nouveau plissement de terrain étant venu refermer la faille. Il n'en resta d'autre trace qu'un bout de queue agité d'atroces convulsions.⁶

⁵ « Testimonies », vol. IX, p. 92 ; Manuscrit 47, 1906. Lettre 137, 1906.

⁶ « The San Francisco Earthquake », by Gordon Thomas et Max Morgan Witts (Témoignages recueillis et informations générales sur le tremblement de terre de San Francisco).

En ce qui concerne les effets du cataclysme en ville, un reporter attaché au « San Francisco Examiner » en donna le récit oculaire suivant, que les « Signs of the Times »⁷ reproduisirent à l'époque :

Conscient du danger, je criai à mon ami :

- Mac ! Reste au milieu de la rue !

J'avais à peine eu le temps de prononcer cette phrase que je fus projeté au sol. Je me retrouvai sur le dos. L'asphalte agité de pulsations semblait respirer comme un être vivant. J'étais entouré de très hauts bâtiments d'autant plus menaçants qu'ils s'étaient mis à exécuter une danse terriblement angoissante et vacillaient sur leurs bases. Le fracas d'édifices en train de s'écrouler nous parvenait de tous les côtés à la fois, dominé par instants par les hurlements aigus de tous ces gens chassés de leurs demeures par la soudaineté et l'ampleur de la catastrophe et qui, descendus dans la rue, donnaient libre cours à leur terreur et à leur désespoir.

Au 5^{ème} étage du luxueux « Palace Hotel », le fameux ténor Enrico Caruso, en proie à une crise de nerfs versait d'abondantes larmes. Les secousses avaient projeté dans le feu ses 40 paires de bottes, ses chemises de soie et ses innombrables robes de chambre. Le roi du bel canto, assis tout raide dans son lit gardait la main crispée sur le plastron de sa chemise de nuit. S'étant finalement décidé à se lever, il s'inquiéta de l'état de ses cordes vocales. Pour s'assurer qu'elles étaient indemnes, il se mit à chanter à pleine voix. Si bien que cette rue en proie au plus horrible des cauchemars captait par instants la voix magique du plus grand ténor du monde lançant à tous vents les grands airs de l'opéra italien.

Ce tremblement de terre, d'une violence exceptionnelle, venait de détruire un immense secteur de la ville de San Francisco. Dix-sept minutes après le début du séisme, on dénombrait une cinquantaine d'incendies dans la ville basse. Les pompes à incendie se hâtaient vers les quartiers sinistrés pour n'y trouver que des bouches à eau brisées, qui n'étaient plus d'aucun secours. Ces incendies anéantirent totalement une superficie de 13 kilomètres carrés. Devant le « Call Building », l'un des premiers édifices à être en flammes, les pompiers impuissants abandonnèrent leurs lances devenues inutiles et regardaient, consternés, l'incendie se propager à une vitesse effrayante, du haut en bas des 18 étages du bâtiment.

⁷ « Signs of the Times », May 2, 1906, p. 277.

A Howard Street, un groupe d'employés adventistes se préparait à partir au travail en dépit du fait que la maison où ils avaient leur chambre venait d'être sérieusement endommagée par le séisme. Ils se rendirent au 755 Market Street, où ils ouvrirent comme chaque matin leur restaurant végétarien, une entreprise prospère. Ils purent servir des petits déjeuners durant près



d'une heure avant que l'incendie qui ravageait le quartier ne les chassât. Patron et serveuses en robe noire et tablier blanc quittèrent les lieux au plus vite.

L'incendie fit rage du mercredi au samedi matin. Il détruisit totalement l'annexe du sanatorium adventiste de Ste Helena et la fabrique de produits alimentaires hygiéniques situés tous deux dans Market Street où plusieurs de nos membres d'église résidaient également. Ces sinistrés cherchèrent refuge auprès des membres de l'église adventiste d'Oakland où les dommages étaient nettement moins grands.

Ellen White possédait une petite propriété à Elmshaven, à environ 60 kilomètres au nord de San Francisco. Le gardien de cette propriété lui déclara par la suite que, de là, on pouvait voir l'immense lueur de l'incendie éclairer la nuit. La maison de M^{me} White fut à peine endommagée – juste quelques cheminées fendues. Les frais de réparation se montèrent à une centaine de francs.

A la « Pacific Press », notre Maison d'édition de Mountain View située au sud de la presqu'île, deux murs s'écroulèrent. Le premier fracassa dans sa chute deux linotypes. L'écroulement du second laissa béante la salle qui servait de chapelle aux employés, la fournissant ainsi, à peu de frais, de tout l'air conditionné souhaitable. Bien que les dommages aient été évalués à 1 500 dollars, le directeur de l'imprimerie ne mit pas longtemps à découvrir les avantages à la fois commerciaux et évangéliques qui découlaient de la catastrophe. Dès le vendredi, on faisait des plans pour publier un numéro spécial de « Signs of the Times ». Abondant en photographies et en commentaires mélodramatiques qui insistaient sur l'ampleur et la gravité du sinistre, ce numéro eut un succès phénoménal. On enregistra jusqu'à 10 000 souscriptions par jour.

Naturellement, plusieurs des articles insistaient sur la signification prophétique du tremblement de terre mais même les « Signs ... » n'échappèrent pas à la tentation de publier des articles à sensation et de se servir de cette terrible calamité pour gagner les faveurs du public. Après avoir mentionné les « milliers » de morts dus au séisme – il n'y en eut guère que 500 – et autres horreurs, le journal ajoutait sans avoir aucunement conscience de faire de l'humour noir : « Notre prochain numéro (annoncé pour la semaine suivante) vous apportera bien d'autres détails et de nombreuses illustrations. Nous avons encore beaucoup de bonnes choses à vous présenter. »

Ellen White passa encore deux semaines en Californie méridionale avant de songer à rejoindre son foyer. Puis elle traversa Stanford University en ruines pour regagner San Francisco. Un peu plus tard, dans une lettre à l'un de ses fils, elle écrivait : « Nous avons jugé bon de nous arrêter à San Francisco pour avoir une idée des dévastations provoquées par le séisme et l'incendie. Nous sommes allés en voiture jusqu'aux quartiers ruinés. Je ne trouve pas de mots pour décrire une chose aussi effroyable. »

Ellen White avait prédit dès 1902, c'est-à-dire quatre années à l'avance, que quelque chose de terrible allait arriver à San Francisco et à Oakland.

Voici ses propres termes : « Avant peu, ces villes – San Francisco et Oakland – subiront les châtiments de Dieu ; elles s'identifient de plus en plus à Sodome et à Gomorrhe et la colère de Dieu les frappera. »⁸



Cette prédiction se compléta d'une autre indiquant que dans le futur San Francisco et Oakland seraient à **nouveau** la cible des jugements divins. D'autres métropoles étaient également mentionnées comme Chicago et New York. M^{me} White a vu en vision certains grands buildings de New York, construits à l'épreuve du feu, subir une destruction totale.⁹ Elle déclare : « On me contraint de délivrer le message suivant : Ces villes où le péché prolifère et où

⁸ « Evangéliser », p. 363.

⁹ « Life Sketches », p. 413, 414.

les transgressions se multiplient seront anéanties par les tremblements de terre, par le feu et les inondations. »¹⁰

On le voit, les prédictions de M^{me} White coïncident avec les prévisions des géophysiciens et des sismologues. Toutefois, elle y ajoute une dimension spirituelle qui leur donne tout leur sens.

En janvier 1907, M^{me} White écrivait : « Le grand tremblement de terre de San Francisco sera suivi d'autres séismes en divers lieux... »¹¹ Enfin, en janvier 1909 : « Je suis certaine que San Francisco et Oakland seront encore frappées des jugements de Dieu. »¹² Et ceci : « Les révélations qui m'ont été faites sont d'une extrême gravité. Les châtiments de Dieu sont sur le point de nous atteindre. Les catastrophes dont nous avons été témoin sont un avertissement de la destruction totale qui attend les villes corrompues... »¹³

On ne saurait définir plus clairement la menace qui pèse sur le temps où nous vivons. – D'après Ron Graybill, « The Earthquake is coming ! », « Insight », 18 avril 1972.

¹⁰ « Evangéliser », p. 31.

¹¹ Lettre 10, 1907.

¹² Lettre 2, 1909.

¹³ Lettre 154, 1906.

M^{ME} WHITE INSOLITE

Les quelques anecdotes que nous rapportons ici montrent que M^{me} White n'était dépourvue ni d'humanité ni d'humour et qu'elle était loin d'être une mystique pratiquant une religion éthérée.

Les Crackers

Diverses tentatives suivies d'abandons marquèrent les tâtonnements des premiers Adventistes à la recherche d'une vie plus saine. Il y eut ainsi la période du beurre d'arachide – nourriture un peu trop riche pour les foies délicats – celle des steaks de gluten – un peu fades ! Celle des crackers... Sans préjudice de quelques autres !



On en était donc aux crackers, ces gâteaux secs salés et croquants qu'on sert d'ordinaire comme amuse-bouche mais qui prenaient rang, dans ce contexte de réforme alimentaire, de produit diététique par excellence. Il s'agissait donc de s'en procurer en suffisance, à des prix non prohibitifs. Un pasteur en fit venir un plein baril pour lui-même et quelques membres de son église. Malheureusement, comme il arrive fréquemment, la livraison se fit un jour de sabbat. Très embarrassé, le pasteur demanda à M^{me} White comment il pourrait se tirer de ce mauvais pas. C'était pour lui un double cas de conscience car, non seulement il lui répugnait, pour lui-même, de se livrer à une transaction commerciale le saint jour, mais encore, il était censé donner l'exemple. Qu'allaient penser les membres de l'église si leur pasteur lui-même ne respectait pas les principes bibliques ? Ne se sentiraient-ils pas encouragés à d'autres infractions ? Refuser, en priant le livreur de revenir un autre jour ?... Mais Dieu approuverait-il cette casuistique ?

M^{me} White montra beaucoup de bon sens. Elle commença par s'informer :

- Aviez-vous pensé à prévenir le livreur qu'il ne devait en aucun cas faire cette livraison le samedi ?
- Malheureusement non ! Je n'y avais pas pensé !
- En ce cas, c'est votre faute et non la sienne.
- Je le reconnais absolument. Et vous m'en voyez extrêmement confus !
- Et bien, pour cette fois, il n'y a qu'à accepter la livraison. Cela vous servira de leçon pour la prochaine fois !

Une douce habitude

Guide unanimement reconnu et grandement apprécié de tous les groupements adventistes, M^{me} White était fréquemment sollicitée pour délivrer le sermon dans telle ou telle église. Son fils William l'accompagnait généralement.

Ce sabbat-là, M^{me} White était en train de prêcher quand elle vit des sourires furtifs s'échanger dans l'auditoire. Comme ce qu'elle disait était empreint d'une profonde gravité, il était exclu d'établir un rapport quelconque entre la prédication et ces mimiques amusées. M^{me} White fit donc une pause et parcourut la salle du regard. Elle ne vit rien qui fût susceptible de provoquer le rire. Alors, se retournant, elle vit son fils, William White, assis sur l'estrade avec d'autres pasteurs, et qui dormait comme un bienheureux. A cette époque, William White n'était plus un enfant ; c'était un homme dans la force de l'âge, le dévoué collaborateur de sa mère. Le spectacle avait évidemment son côté comique : le fils dormait pendant que sa propre mère exhortait l'assemblée !...

Sans s'émouvoir de l'incident, M^{me} White fit une parenthèse et expliqua : « Toute ma vie, depuis que William est né, je l'ai emmené avec moi. Quand il était un tout petit bébé, je plaçais sa corbeille juste à côté de l'estrade, tout près de moi. Et il dormait pendant que je prêchais ! Vous le constatez, il n'en a pas perdu l'habitude ! » Ayant dit ces mots, elle reprit son sermon à l'endroit où elle l'avait interrompu.

Encore William White

L'anecdote précédente en appelle une autre qui met en scène William White et A.G. Daniells, alors président de la Conférence Générale, un homme de belle prestance, d'une distinction parfaite, qu'on aurait aisément pris pour un chef d'Etat.

Daniells était en train de prêcher. Sur l'estrade, William White s'était encore endormi. Était-ce une disposition de sa nature ou bien plutôt la conséquence des énormes fatigues imposées à ces prédicateurs itinérants ?... En tout cas, William White était bien parti. A un certain moment, le pasteur Daniells mentionna quelque chose de particulier qui lui était arrivé, et il prit à témoin William White, disant : « Frère White, ici présent, pourra vous le confirmer. »



Brusquement tiré de son sommeil en entendant son nom, mais n'ayant nullement saisi la situation, William White se leva comme un automate, vint sur le devant de l'estrade et dit avec le plus grand sérieux : « Mes frères, nous allons maintenant prononcer la bénédiction. »

Jeunesse de cœur

M^{me} White aimait la vie et se montrait parfaitement compréhensive à l'égard des jeunes et des enfants en général. D.A. Delafield, qui s'est occupé de nous restituer dans son authenticité une M^{me} White ouverte à la gaieté et à l'humour a eu l'occasion de s'entretenir un jour avec une certaine Mrs Roger qui, étant enfant, avait passé quelques jours chez cette femme exceptionnelle avec quelques autres petites filles. M^{me} White faisait fréquemment de telles invitations.

Le soir venu, l'hôtesse racontait des histoires à tout ce petit monde puis on priait en commun et les fillettes étaient invitées à regagner leurs chambres, au premier. Quelques minutes plus tard, M^{me} White les rejoignait et leur proposait une bonne bataille d'oreillers. Les petites s'en

donnaient à cœur joie. Un soir, dans le feu du combat, une taie d'oreiller se déchira. Interdites, apeurées à l'idée des conséquences possibles de l'accident, les enfants se tenaient coites, s'attendant à des réprimandes. A leur vive surprise, M^{me} White les tranquillisa :

- Nous réparerons cela demain. Pour le moment, nous jouons !

Et le jeu reprit de plus belle, ponctué de fous rires, de petits cris stridents et d'exclamations... - D'après des renseignements communiqués par D.A. Delafield.



UNE FEMME EXTRAORDINAIRE

Il y a 140 ans, M^{me} White déclarait :

- que le tabac était un dangereux poison.
- que les rayons X n'étaient pas sans danger.
- que la pollution envahirait les villes.
- que la jeunesse deviendrait rebelle et contestataire.
- qu'un tremblement de terre détruirait San Francisco.

Ellen G. White fut l'une des femmes les plus remarquables et les plus étonnantes que l'Amérique ait connues. Sans connaissances médicales particulières, n'ayant à son actif que trois années d'instruction élémentaire – on se souvient du terrible accident qui mit ses jours en danger et l'obligea à abandonner ses études – elle fit, dès 1864, des déclarations concernant la santé et l'environnement qui ont reçu tout dernièrement une éclatante confirmation grâce aux travaux de nombreux chercheurs. A l'époque, ses déclarations pouvaient paraître relever de la seule imagination. Il a fallu 110 ans pour que la science fasse à son tour les mêmes découvertes et confirme par la même occasion l'extraordinaire prescience de M^{me} White.

L'exemple le plus frappant est peut-être cette affirmation – que vient confirmer près de quatre-vingt années de recherches actives – que le cancer est d'origine virale.

M^{me} White a également déclaré que les rayons X n'étaient pas sans danger, que les villes deviendraient insalubres à cause de la pollution atmosphérique et que l'alcool causerait au cerveau des dommages irréversibles. Elle a aussi mentionné la présence d'électricité dans le cerveau bien avant que les savants n'en fissent la découverte ; dénoncé le danger de consommer des graisses animales alors qu'il n'était nullement question de cholestérol – le nom et la chose étant inconnus – et accusé le tabac d'être un poison lent 90 ans avant que le corps médical ne s'avise de sa nocivité.

Ces déclarations et bien d'autres très en avance sur leur époque ont été faites par M^{me} White sur la base des « visions » - elle en eut plus de 2 000

– qu'elle eut dès l'âge de dix-sept ans. Née en 1827, mariée en 1846, mère de quatre garçons, elle fut l'une des figures les plus représentatives dans la formation du Mouvement Adventiste du 7^e jour. Beaucoup la considéraient dès le début, comme un prophète.



Avant sa mort survenue en 1915, M^{me} White a véritablement fait œuvre d'écrivain. On lui doit 55 volumes – certains de plus de 600 pages – dont il s'est vendu des millions d'exemplaires. L'un d'eux, intitulé « Vers Jésus » ou « Le Meilleur Chemin », a été publié dans une centaine de langues ; ses différentes éditions atteignent aujourd'hui 14 millions d'exemplaires. En dépit de la large diffusion de ses ouvrages et des sommes énormes que cela représente, M^{me} White, à sa mort, laissait des dettes, tout l'argent qu'elle avait pu retirer de ses productions ayant été consacré à l'expansion du message adventiste.

C'est grâce à ces ouvrages que nous pouvons dater avec certitude ce qu'il est juste d'appeler les révélations de M^{me} White. En 1905, dans « le Ministère de la Guérison », elle mentionne « les germes » (en américain « germs » = microbes, virus) du cancer. A cette époque et pour bien des décennies encore, le corps médical ne considérait pas le cancer comme une maladie infectieuse et rejetait par conséquent l'idée qu'une telle maladie pût être transmise par des « germes ».

Ce n'est qu'en 1956 que le Dr Wendell Stanley, prix Nobel de Chimie et professeur à l'Université de Californie, fut en mesure d'établir de manière indiscutable que « des virus étaient à la l'origine de la plupart, si ce n'est de tous les cancers humains ». En 1960, les chercheurs de l'institut Sloan-Kettering découvrirent un certain virus qu'on peut tenir pour responsable de huit types de cancers.

Dans une brochure intitulée « Medical Evangelistic Library » M^{me} White écrit en 1906 : « ... Les rayons X ne sont pas un bienfait aussi absolu que certains l'imaginent. Utilisés sans discernement, ils peuvent causer beaucoup de mal. » La science médicale actuelle connaît bien les risques

imputables à une exposition prolongée aux radiations. Ces risques vont d'une dégénérescence partielle ou totale des tissus qui y sont exposés, à la leucémie ou à la cataracte.

Dans un autre domaine, n'est-il pas curieux d'entendre M^{me} White dénoncer, en 1902, la pollution qui envahirait nos cités et cela, des décennies avant que les experts en écologie ne sonnent l'alarme ? Dans ses « Témoignages », M^{me} White donnait l'avertissement suivant : « Dans les années à venir, la vie dans les grandes cités deviendra de moins en moins salubre. Les fumées et les poussières des villes porteront atteinte à la santé publique. »

En outre, bien que M^{me} White ait toujours refusé l'étiquette de prophète que certains voulaient lui attribuer, elle fait pourtant preuve de talent prophétique lorsqu'elle écrit dans un autre de ses livres, en 1907 : « Beaucoup présentent toutes sortes d'arguments en faveur de la vie en ville. Mais un jour viendra où tous ceux qui voudront fuir les sollicitations malsaines iront s'installer à la campagne. »

En 1969, le Dr Melvin H. Knisely, de l'Université Médicale de la Caroline du Sud à Charleston formula un véritable réquisitoire contre les méfaits imputables à l'alcool. Dans un article paru dans la revue « Listen » (N° de décembre 1969) il est écrit : « Chaque fois qu'une personne ingère une boisson alcoolisée quelconque, ne fût-ce que quelques verres de bière ou de cocktails lors d'une réception, elle cause à son cerveau des dommages irréversibles et probablement aussi à son cœur et à son foie. »

Cette déclaration est vraiment saisissante. Rapprochons-là de ce que M^{me} White écrivait en 1905 dans un livre intitulé « Tempérance » : « L'usage des liqueurs et du tabac détruit les nerfs délicats du cerveau. » Dans « le Ministère de la Guérison », elle écrit la même année : « Celui qui prend l'habitude d'ingérer des boissons alcoolisées est dans une situation critique. L'alcool attaque son système nerveux et tend à annihiler sa volonté. »

Un siècle environ avant que l'Association de Cardiologie Américaine ne commence à publier ses mises en garde relatives au rôle que jouent les graisses insaturées dans la genèse des maladies du cœur, M^{me} White, dans ses « Témoignages » publiés en 1886, avertissait certaines personnes affligées d'obésité qu'elles s'exposaient à des crises aiguës et à des morts subites.

En 1896, elle dénonce la graisse animale comme véhiculant des éléments malsains qui empoisonnent le sang.

Du temps de M^{me} White on ne pensait pas à faire des recherches sur les effets possibles du tabac. Certains docteurs allaient même jusqu'à le recommander comme particulièrement favorable à la santé. Dans un guide de médecine populaire, un certain Dr Chapman déclarait même que fumer était recommandé dans les cas d'affections pulmonaires.

En 1864, M^{me} White écrivait : « Le tabac est un poison des plus insidieux et des plus nocifs... Il est d'autant plus dangereux que ses effets sur l'organisme sont à longue échéance et qu'au début ils ne sont guère décelables. » Depuis une quarantaine d'années, comme chacun sait, des avertissements – certains sur les paquets de cigarettes eux-mêmes – préviennent les fumeurs des dangers encourus.



En 1869, soixante ans avant que les « ondes électriques » du cerveau aient été découvertes, M^{me} White mentionnait les ondes électriques du système nerveux. En 1872, elle parle du « potentiel électrique du cerveau ».

En 1890, elle fait cette prédiction : « L'anarchie vise à rejeter toute loi, tant divine qu'humaine. Les classes pauvres s'unissent pour la défense de leurs droits et pour clamer leurs revendications. L'esprit de contestation et les émeutes sanglantes qui en sont la conséquence s'étendront peu à peu au monde entier. »

En 1891, elle prédit la contestation estudiantine et les problèmes de la drogue. – D'après un article de René Noorbergen.

Une aussi extraordinaire prescience ne s'explique pas sur le plan humain. Il faut en rechercher ailleurs la raison. De toute évidence, M^{me} White était dirigée par Dieu. Aussi a-t-elle été un guide incomparable dans le développement du Mouvement Adventiste et dans la recherche d'une doctrine strictement conforme à la Bible.

CE QU'IL SOUHAITAIT AVANT TOUT

Un jour en Nouvelle-Zélande, une lettre émouvante parvint au siège de la Mission Adventiste. Elle venait d'une personne isolée, membre de notre église, très éprouvée par une longue maladie. Pressentant sa fin prochaine, cette dame demandait seulement, par un touchant souci à l'égard de ses voisins et amis, qu'un de nos pasteurs veuille bien se charger du service funèbre. Une de ses voisines, assurait-elle, préviendrait, le moment venu.

Quelques mois plus tard, effectivement, un télégramme nous avisait du décès de la personne en question. Le pasteur Hookings partit immédiatement.

Cette adventiste âgée était soignée par un médecin catholique. Lorsque le pasteur Hookings vint conduire la cérémonie mortuaire, il fit la connaissance de ce médecin. Tous deux s'assirent dans l'une des pièces de la maison de la défunte. Le médecin feuilletait d'un air pensif un des livres qu'il avait pris sur la table. Se tournant vers le pasteur Hookings, il lui dit d'un ton pénétré :



- Ce sont des livres merveilleux, Monsieur.
- Je suis entièrement de votre avis, Docteur, répondit le pasteur Hookings. Mais puis-je vous demander comment il se fait que vous les connaissiez ?

Le médecin conta alors comment, visitant la malade depuis des mois et des mois, il lui était fréquemment arrivé de devoir attendre quelques instants précisément dans cette pièce.

- J'en ai profité, expliqua-t-il pour parcourir ces livres à couverture rouge. Voyez-vous, Monsieur, continua-t-il, je possède moi-même une bibliothèque bien fournie et je lis énormément. Et, depuis quelque temps, avec une préférence marquée pour tout ce qui touche à la religion et à la mise en pratique des enseignements du Christ. Je suis catholique, mais je

n'en lis pas moins avec beaucoup d'intérêt les auteurs protestants. Et bien, je dois dire que je n'ai trouvé nulle part ailleurs une manière aussi claire et aussi vivante d'appliquer à la vie courante les grands principes de l'Évangile. Mais, dites-moi, je vous prie, les membres de votre église se conforment-ils aux instructions contenues dans ces pages ? J'ai été frappé par leur utilité pratique. L'auteur y aborde tous les problèmes courants qui se posent dans la vie familiale ou les activités professionnelles. Et je ne puis m'empêcher de me poser la question : Vos fidèles ont-ils connaissance de ces livres ? En font-ils leur règle de vie ? »

Impressionné par la gravité du ton, le pasteur répondit : « Nous croyons en effet que ces messages sont destinés à l'Église et qu'ils émanent de Dieu. Nous les enseignons dans nos communautés et nous nous efforçons de les prendre pour ligne de conduite. »

- Ah ! vous me rassurez ! répliqua le médecin. Voyez-vous, si je me suis permis ces questions quelque peu indiscrettes, c'est que la chose me préoccupe personnellement. Les années commencent à me peser ; j'envisage de céder bientôt mon cabinet et ma clientèle à un jeune confrère. Et je me dis que, pour un homme qui aborde l'autre versant de l'existence, ce serait une expérience magnifique d'appartenir à une communauté enracinée dans un christianisme aussi authentique et agissant. Je sens bien, tout au fond, que c'est ce que je souhaite par-dessus tout ! » - D'après A.W. Cormack, « A Prophet among You », p. 480-482



A l'instant de mettre le point final à cette brochure, nous pourrions nous demander s'il existe encore, dans nos communautés, cette ferveur, ce désintéressement, ce dévouement, cet oubli de soi manifesté par les pionniers du mouvement Adventiste. Voilà des hommes et des femmes qui, ayant longuement étudié la Bible, y découvrent soudain une grande vérité oubliée et d'extraordinaires indications concernant les derniers temps. Que font-ils ? Se contentent-ils de se dire : « Tiens ! comme c'est curieux. Je n'imaginai pas cela ! »... Non, ils creusent, ils cherchent, ils discutent de ces questions avec leurs proches, disons mieux, ils « pêchent » leurs nouvelles convictions, sans être le moins du monde des prédicateurs. Et, tout feu, tout flamme, ils se lancent dans la bataille, dénués d'argent et de moyens, mais sûrs que Dieu les soutiendra. Leur foi est si absolue qu'elle « renverse

les montagnes ». Le Christ avait prédit qu'il en serait ainsi. Bienheureux ceux qui ont su le prendre au mot.

Et parce que ces découvreurs sont dans le vrai, mais qu'ils sont, eux aussi, sujets à des erreurs de jugement, Dieu leur suscite un guide, en une très jeune femme, dénuée d'instruction, à la santé si fragile qu'on la croit condamnée. Et l'impossible se réalise. Sous l'impulsion de cette femme inspirée, ces hommes grandissent et accomplissent avec un véritable héroïsme une œuvre exigeante et difficile.

Les résultats, vous les connaissez : une œuvre en pleine expansion, l'organisation de stations missionnaires un peu partout dans le monde, un nombre incroyable de Collèges, voire d'Universités, d'hôpitaux, de maisons d'édition... Cela pour l'aspect matériel.

Mais ce qui compte bien davantage, c'est cette compréhension plus exacte, plus approfondie de la Bible et des exigences de la Loi de Dieu . Notre sort éternel est sur la balance. Croire au prochain retour du Christ, c'est aussi savoir que l'heure est grave et qu'il est temps de se préparer. Soyons reconnaissants pour cette conviction et pour cette magnifique espérance et n'oublions pas que nous devons l'une et l'autre à l'intelligence prophétique et à la ferveur spirituelle qui animèrent les pionniers du Mouvement Adventiste.



Sur leurs traces...

Recueil d'histoires des pionniers Adventistes.

Vous découvrirez des histoires inédites concernant la vie d'Ellen et de James White, de William Miller, Joseph Bates et John Andrews, mais aussi des récits de prédicateurs plus insolites, au tout début du Réveil du XIX^{ème} siècle.

Après la lecture de cet ouvrage, vous ne verrez plus les pionniers de la même manière car vos cœurs se seront attachés aux leurs.

Que leur zèle, leur enthousiasme et leur amour pour le Seigneur vive encore dans nos vies et puissions-nous véritablement marcher sur leurs traces, attendant et hâtant l'avènement du jour de Dieu.

Que Sa bénédiction repose sur vous.